











MARIUS BATALLA

---

# Semidioses

ROMAN  
DU TEMPS DE PEPE ILLO

---

GRAVURES SUR BOIS  
PAR  
EMMANUEL CHAIX-BRYAN



ÉDITIONS DU PETIT GROUPE  
A L'ENSEIGNE DE LA VOILE LATINE  
*49, rue Edmond-Rostand, Marseille*







# Semidioses

2

MARIUS BATALLA

---

# Semidioses

ROMAN  
DU TEMPS DE PEPE ILLO

---

GRAVURES SUR BOIS  
PAR  
EMMANUEL CHAIX-BRYAN



ÉDITIONS DU PETIT GROUPE  
A L'ENSEIGNE DE LA VOILE LATINE  
*49, rue Edmond-Rostand, Marseille*

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

---

*Il a été tiré de cet ouvrage :*

*Cinq exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 5.*

*Dix exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 6 à 15.*

*Vingt exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 16 à 35.*

*Cinquante exemplaires sur papier vélin pur chiffon, numérotés de 36 à 85.*

*Tous droits de traduction, reproduction, adaptation réservés pour tous pays.*

*Ce livre est dédié  
à mon fils Jean.*



# Semidioses

---

## I

Après la mort du quatrième taureau, il y eut quelques minutes de repos obligé. La porte de service de la cavalerie, ébranlée par une chute effroyable du picador Gutierrez, dut être réparée par les charpentiers.

Sur les gradins déjà pleins d'ombre, la foule s'agitait, bruyante, manifestant son mécontentement. La course marchait mal. Le premier taureau, craintif à l'excès, avait subi l'atroce châtement des chiens alans agrippant son échine et mordant ses oreilles. Cela fit rire un peu, — juste assez pour supporter l'insipide combat des deux autres. Mais le quatrième animal venait soudainement de secouer sa torpeur, en culbutant contre les planches Sebastian Gutierrez, surpris à cheval, alors que José Candido essayait de porter l'estocade au fil des barrières. Et, maintenant, le peuple attendait le cinquième, avec le faible espoir d'une sortie enfin intéressante.

Dans la piste, debout l'un près de l'autre, les *espadas* ne parlaient pas. Leurs figures faisaient contraste. Manuel Bellon, l'*Africain*, paraissait absent de l'arène. D'âge

mûr, imposant sans affectation, il formait à lui seul un tableau ; — et les femmes surtout admiraient l'aisance inimitable de son maintien, l'étrange beauté de sa face bronzée, et jusqu'aux moindres détails de son costume : sa cravate négligemment nouée, son gilet à ramages, ses bas de soie blancs bien tirés, toute cette élégance innée faite d'indifférence involontaire et de fatuité naturelle.

José Candido, beaucoup plus jeune et de physionomie plus vulgaire, regardait à droite et à gauche, l'air souriant, saluant de la main les personnes reconnues parmi le public. Son vêtement, très ajusté, moulait un corps d'athlète. Dans les moments de grand péril, la force de ses poings et la souplesse de ses jambes, lui servaient assurément de sauvegarde efficace et terrible. Cet homme devait être imbattable à la course et au saut.

Un banderillero s'approcha, son chapeau à la main. Du regard, Bellon l'interrogea.

« Je quitte Sebastian, dit l'homme. C'est à la jambe, un rien, à peine un bout de cuir enlevé. On l'a porté dehors, sous un hangar ; mais il va revenir. Il veut remonter à cheval. »

L'*Africain* fronça le sourcil.

« Je n'aime pas beaucoup ces choses-là, dit-il. Si Gutierrez est blessé, nous n'avons que faire de lui. Chamorro nous reste ; c'est bien suffisant avec de tels bœufs. Qu'en pensez-vous, señor José ? »

Candido, sans répondre, lui indiqua du doigt les charpentiers qui s'en allaient. La course reprenait. Immédiatement, des trompettes sonnèrent. D'une porte exigüe, surmontée de l'écusson royal, un taureau surgit, qui traversa la piste, la tête haute, avec une extrême lenteur. Parvenu au centre, il ne bougea plus.

De robe toute noire, il portait, comme les précédents, la « devise » incarnat de don Alonso Sanz, « voisin » de Valladolid. Tel qu'il était, le corps ramassé, les cornes très fines, il représentait bien le parfait échantillon d'une race privilégiée par la nature, développée en pays fertile, dans l'abondance d'une végétation superbe. Mais les minutes passaient ; l'attaque ne venait pas. De divers côtés, des lazzi partirent, spirituels ou ineptes. Quelqu'un, placé au dernier rang, cria d'une voix lamentable : « les chiens ! » ce qui fit rire tout le monde. A la fin, le picador Chamorro, un tout jeune homme, se dressa sur les étriers et appela la bête qui s'élança d'un bond.

Sous le choc, la pique ploya ; une seconde seulement, les forces s'équilibrèrent. Mais l'adresse de l'homme l'emporta sur la poussée brutale. Le cheval pivota vers la gauche ; le taureau, châtié, recula. Treize fois, l'attaque se répéta, invariable. Chamorro mettait à la soutenir toute son énergie, s'appliquant à éviter l'atteinte de la corne. Il avait jeté son chapeau rond derrière lui ; une grosse veine barrait son front. Le quatorzième assaut le

prit au dépourvu : le taureau passa par-dessous. Avec la pointe de la cape, Bellon détourna l'élan de l'animal au loin vers le milieu, tandis que le cheval, lamentable et vidé, s'écroulait sur ses tripes. Se retrouvant sain et sauf et debout, le picador salua le public.

Du haut en bas du cirque, les bravos crépitèrent. Gutierrez apparut en renfort, chevauchant une jument démesurée. Mais on réclamait les banderilles ; il n'eut pas à intervenir.

Soucieux des intentions de l'adversaire, l'*Africain* conseillait longuement ses hommes. Ceux-ci se hasardaient alors en longeant les barrières, les « fuseaux » préparés, confiants dans la cape du maître, qui leur permettrait de les poser convenablement, un à un. Seul, Melchor Conde parvint à clouer, « au demi-tour », une paire entière des deux mains, les bâtonnets très rapprochés et droits en l'air. La foule lui fit une ovation.

On applaudissait encore, lorsque l'*Africain*, gardant sa cape repliée, s'avança l'épée à la main. Très naturellement, l'autre matador demanda :

« Vous ne prenez pas de *muleta*, mon maître ? J'ai la mienne toute prête à votre disposition.

— Je vous remercie, répondit gracieusement Bellon ; mais je pense terminer promptement. »

Et il alla vers le taureau, s'arrêtant net, à quatre pas de lui, afin de bien étudier ses conditions.

L'animal ne voyait pas le matador et se tenait le mufle contre terre, engourdi dans une feinte lassitude. L'*Africain* l'observa très attentivement. Il frappa enfin le sol de son talon, et les deux ennemis se regardèrent face à face : la brute parfaitement d'aplomb, les pieds en carré, la tête toujours menaçante ; l'homme irrémédiablement profilé, l'épée à hauteur du visage, le bras gauche en avant. D'un mouvement imperceptible de la cape, il provoqua l'élan.

Ce qui se passa ensuite parut inexplicable. Abandonnant son immobilité, Manuel Bellon s'écarta tout à coup en enfonçant son arme. Sans doute, esquivait-il ainsi une attaque imprévue, car sa manche fut déchirée et des lambeaux d'étoffe restaient accrochés à la corne. L'épée, entrant de biais, au-dessous du garrot, ressortait près du ventre. Le taureau mourut vite, quelques mètres plus loin. Une flaque de sang s'élargit tout de suite, entourant son cadavre.

Après un court silence de stupéfaction, le public applaudissait et sifflait, sans rien comprendre. Le matador, très calme, s'inclinait modestement vers les gradins où se trouvaient ses partisans. A l'opposé, aux places populaires, des hommes de mauvaise mine, les mains entonnoir autour des lèvres, le huaient de toutes leurs forces. Parmi eux, un individu sans chapeau, les favoris coupés ras, se fit passage jusqu'au bord et commença

une harangue en mauvais castillan. Le poing tendu, il invectivait l'*espada*. Au milieu du tumulte, on ne saisissait, entre des injures, que les mots : *Costillares, volapié, égorgueur*.

Une rumeur grondait, précurseur de l'émeute. Les femmes, apeurées, désertaient les loges. Les désordres des courses précédentes allaient certainement se reproduire ; et le corrégidor chargé de la police, conscient de son impuissance, déplorait les retards du Conseil de Castille à rédiger les Ordonnances réglementaires que tout le monde réclamait. Assis à la place d'honneur et point du tout tranquille, il tapotait sa perruque, balbutiait des ordres, hésitait à prendre une décision. En bas, l'homme aux favoris, toujours très en colère, poursuivait son discours. Ce qui l'irritait le plus, c'étaient les bravos des amis de l'*espada*. Choisisant son moment pour mieux se faire entendre, il les interpella à pleine voix : « Holà ! les peintres ! les meurt-de-faim ! vous êtes donc payés pour applaudir ! »

Des vociférations lui répondirent ; la foule prenait parti contre lui. On se battait déjà, lorsqu'un jeune homme sauta dans le couloir, un morceau de charbon à la main, et courut vers l'insulteur en bousculant les charpentiers et les garçons d'arène. Arrivé devant lui, il traça avec une dextérité inconcevable, sur le bois de la contre-barrière, la silhouette d'un cochon gigantesque.

Au-dessous, il écrivit très vite : *Tendido de los puercos*,<sup>(1)</sup> et signa de son nom : GOYA, en toutes lettres. Comme il apposait le paraphe, deux alguazils l'appréhendèrent. Il s'en dégagea brusquement et disparut par la grande porte de sortie.

A présent, un rire énorme secouait la foule ; une détente pacifique se produisait. Goya était aimé pour ses extravagances, et l'on espérait bien qu'il échapperait aux poursuites. L'inconnu, lui, ne riait pas. Ahuri d'abord, il découvrit rapidement l'offense. Le couteau grand ouvert, il enjambait la balustrade. Un alguazil s'interposa, rébarbatif, son bâton de justice levé. L'homme se rassit, vaincu, le visage bouleversé par l'humiliation subie.

Cependant, Goya avait pris de l'avance. Au dehors, les hommes de police n'aperçurent rien de suspect.

Les mules des cabriolets, paisibles entre les brancards, savouraient leur avoine. Les gamins, très nombreux, attendaient impatiemment la sortie de chaque bête morte, avec des regards de convoitise vers les marchands de boudin noir et de beignets. Du côté de Madrid, la route était déserte. Les alguazils se regardèrent.

Ils s'en revinrent bredouilles, doublement consternés, car ils arrivaient encore trop tard pour voir José Candido exécuter son fameux saut par-dessus le sixième taureau,

---

(1) Littéralement : *Banc des porceaux*.

le bout de l'escarpin posé entre les cornes. La course, décidément, finissait bien. Le public trépignait de joie. Tout là-haut, dans sa loge, le corrégidor, remis de son émoi, contemplait triomphalement l'assistance. L'ordre régnait dans le cirque ; mais ce n'était point de sa faute.

## II

A neuf heures, le même soir, la taverne de Federico regorgeait de clients.

Elle s'ouvrait sur un coin désert de la route d'Aragon, au delà des dernières maisons, loin du bruit de la grande ville. Dans l'unique salle, très basse, la fumée du tabac mettait une auréole autour des lampes. Aux poutres noircies du plafond, pendaient des outres racornies, alternant avec de vieux jambons recouverts de poussière. Tout au long des tables poisseuses, entassés sur des bancs sans dossiers, les consommateurs gesticulaient, buvaient, criaient très fort.

Il y avait là des hommes de toutes conditions : les toreros subalternes de l'après-midi, des valets d'abattoir, les pauvres diables qui représentèrent dans la pantomime du matin, les rôles du Grand Turc ou du cavalier more ; — et des adolescents, mieux vêtus et d'allures plus fines, se faufilaient dans les groupes, attirés par le désir d'écouter des histoires.

Federico, le cabaretier, circulait avec ses gobelets et ses bouteilles, promenant sans cesse entre les tables la laideur de sa grasse personne. Attentif à la dépense faite, il se méfiait de sa clientèle, qui le lui rendait bien. On racontait sur lui mille choses peu claires. La fréquentation de ces gens bons à tout entreprendre, au lieu de l'aguerrir, le tenait dans une perpétuelle inquiétude. Il redoutait principalement les disputes, ne sachant, dans les algarades, que lever les bras au ciel en criant : « Sainte Vierge ! »

L'invariable discussion roulait sur les taureaux de la journée. On dénigrait l'élevage d'Alonso Sanz, trop fréquemment servi dans les arènes. Le public s'en lassait, n'en voulait plus à aucun prix.

« C'est à croire, disait l'un, qu'il n'y a rien autre en Espagne. La terre de Séville . . . »

— Raison d'économie. *amigo*, interrompit un autre en ricanant ; la *ganaderia* n'est pas loin, et don Alonso a vendu tout en bloc. Nous les avalerons jusqu'au dernier ; le compère Vicente est là pour vous le dire. »

Les regards se tournèrent vers un bon vieux ratainé qui buvait à petits coups un verre d'eau-de-vie. Il se taisait, les yeux au fond du gobelet. On le pressa plus vivement ; il finit par se décider.

Il parlait lentement, en homme qui connaît le poids de ses paroles. Rien ne servait de discuter à tort et à

travers. Il était né là-bas, à Raso del Portillo, au milieu des taureaux. Depuis 1754 — exactement quinze ans —, il les conduisait à la *plaza*. Au nom de son maître, il pouvait répondre de l'excellence des envois destinés à Madrid. Que reprochait-on à la « présentation » de la dernière course ? Les habitués accourus en foule au ruisseau d'Abroñigal, afin d'admirer le bétail, étaient revenus enchantés. Les toreros, seuls, portaient toute la faute, pour ne pas étudier à fond les conditions de l'adversaire.

Des jeunes gens voulurent protester ; le vieux les arrêta d'un geste :

« Qu'allez-vous dire ? vous êtes des enfants ; vous ne savez ni voir, ni écouter. L'*Africain* n'est plus jeune et peut avoir des défaillances. Je ne blâme pas l'estocade du cinquième, mais plutôt la témérité de l'*espada*. Avez-vous seulement remarqué sa manche déchirée ? Laissez donc *mes* taureaux tranquilles. Si les Municipalités et les *Maestranzas* se les disputent, c'est qu'ils sont vraiment bons. Vous ne m'empêchez pas de dire ce que je pense : la « devise » de mon maître est la première d'Espagne ! »

Cette déclaration déclencha la tempête. A l'exception des toreros présents, toujours impassibles, tous se levèrent, entourant le gardien-chef d'un cercle menaçant.

Les opinions se croisaient, rapides, en phrases serrées et virulentes :

« A l'abattoir, les Sanz !

— Vivent les taureaux de Séville !

— Parlez-moi des Espinosa de Cadix !

— Et les Esquivel !

— Les Pedro Quevedo !

— Les Ibarburu !

— Et ceux de l'Algarabejo, les plus fougueux et les plus braves ! »

Par-dessus toutes les autres, une voix domina le vacarme :

« Vous oubliez les taureaux de ma terre ! »

On regarda celui qui venait de parler : c'était un inconnu. Misérablement vêtu d'une blouse sordide, ses yeux brillaient sous l'enfoncement de son béret rabattu en avant. Il répondit avec calme aux interrogations muettes, tous s'étant arrêtés dans l'attente d'une chose imprévue.

« Il s'agit des taureaux navarrais. Ne faites pas les étonnés. Je suis de Caparroso, près de Pampelune, et je m'en vais à pied jusqu'en Sierra Morena, travailler pour le compte du roi notre seigneur. On demande des hommes pour remuer la terre et je m'embauche volontiers. L'hiver est rude dans mon pays ; on y crève de faim ; les rochers ne produisent rien. Lorsque je partis, les taureaux de don Joaquin Zalduendo, à deux lieues du

village, s'amusaient dans la neige et faisaient des taches brunes à perte de vue. Les connaissez-vous, ceux-là ? de vrais zèbres ! Je voudrais voir vos andalous à leurs côtés...

— Des chèvres ! » interrompit dédaigneusement un étudiant imberbe ; — et tout de suite, il regretta sa hardiesse, se mordant les lèvres avec un visage comique. Le Navarrais haussa les épaules et reprit :

« Qu'importe la taille, puisqu'ils sont braves ! Ils foncent à l'improviste sur les cavaliers et franchissent les barrières sans les toucher. La cape, brusquement retirée, est impuissante à leur couper les jambes. Les toreros qui viennent chez nous en font l'expérience. Et francs avec cela ! le bétail rêvé pour essayer les sauts de toute espèce ! Il faut seulement une âme forte pour les attendre de pied ferme et bien calculer les distances. J'ai vu, moi, ce courage extraordinaire. Je rends justice à l'*Africain* et à José Candido ; mais Martin Barcaiztegui a perfectionné leur saut terrible, et il parle de l'exécuter dorénavant avec des fers aux pieds. Cet homme sera bientôt célèbre. » Et comme un murmure courait dans l'assemblée :

« Si vous doutez, s'écria-t-il, interrogez ceux qui savent ! Barcaiztegui est du Guipuzcoa ; des toreros, parmi vous-mêmes, ont admiré son savoir-faire. J'en

appelle, pour soutenir mes paroles, au témoignage du vaillant Sébastian Gutierrez, ici présent. »

Dans un coin de la salle, adossé contre la muraille, le picador Gutierrez, la jambe découverte, pensait sa blessure avec un gros tampon d'étope imbibé d'eau-de-vie. Interpellé directement, il leva la main et grogna entre ses dents :

« Vous avez raison, mon brave homme. Vos taureaux sont de fiers animaux et je connais Martin Barcaiztegui. C'est un fou, ou bien il éclipsera tous les autres. Fasse la Vierge du Pilier qu'il ne lui arrive rien de fâcheux. »

A l'autre bout, Melchor Conde, le banderillero, fit signe qu'il approuvait également. Le débat était clos ; les paroles des toreros ne se discutaient pas.

Les hommes se pressaient, aimables, autour du Navarrais qui triomphait. On lui payait à boire ; on lui proposait de l'argent ; on l'accablait de questions sur Pampelune et les Zaldundo. Un aveugle, à ses côtés, le suppliait de chanter un air de son pays, lui offrant de l'accompagner sur la guitare. La colère des assistants s'apaisait tout d'un coup, comme elle était venue ; l'insouciance de leur tempérament reprenait le dessus. Mais des Aragonais — jeunes gens pour la plupart — s'agitaient en chuchotant mystérieusement, obsédés par une préoccupation plus grave. Ils attendaient en vain Goya. A diverses reprises déjà, quelques-uns, entre-

bâillant la porte, avaient regardé dans la nuit. On prononça à haute voix le nom du peintre ; et tous, parlant en même temps, firent part de leurs craintes, débarrassés du poids d'un grand secret. Jamais leur ami n'avait tant tardé ; il pouvait lui être arrivé malheur.

Melchor Conde, homme de bon conseil, jugeait sévèrement Goya. Il ne fallait pas, disait-il, donner publiquement le spectacle d'un tel dévergondage. De ce fait même, l'institution des courses de taureaux se trouvait compromise. Et se tournant vers les Aragonais : « Vous devriez sermonner votre ami ; ses folies le mèneront dans des prisons d'où l'on sort rarement. Vous ne l'ignorez pas : le Saint-Office saisira l'occasion ! »

Les têtes se courbèrent ; Federico, terrifié, y alla de sa lamentation habituelle. Le seul nom de l'Inquisition abattait les courages. Le banderillero se fit impitoyable :

« Vous tremblez ! cria-t-il ; seriez-vous capables de trahir ? Je dis les choses qu'il faut dire. Ce n'est pas impunément que Goya défiera les bretteurs sous les fenêtres du Palais. Les gens qui le surveillent sauront le prendre au bon moment. Quelle pire imprudence que son altercation, en plein amphithéâtre, avec un homme sans aveu, un bandit échappé du préside et dont la vengeance est à craindre ! Cette affaire peut coûter cher à votre ami et à nous-mêmes. Nous vivons des courses, nous autres toreros, et vous faites tous vos efforts pour

amener leur suppression ! Souvenez-vous seulement que nous avons des ennemis parmi ceux qui conseillent le roi ! »

Il en aurait dit davantage ; mais les autres n'écoutaient plus. . . . ses paroles tombaient dans le silence. L'idée du Saint-Office, comme un énorme cauchemar, emplissait les imaginations de visions ténébreuses. Les vieillards se rappelaient les exécutions sommaires, les procès instruits dans l'ombre, les disparitions soudaines. Pour les jeunes, c'était l'horreur de l'inconnu, la puissance formidable et occulte dont on ne parlait jamais. Ainsi, sous différents aspects, un malaise semblable étreignait les esprits. Il fallut, pour le dissiper par une diversion heureuse, la brusque arrivée d'une femme.

Malgré sa déchéance et sa misère, elle était encore belle. Les soirs de courses, elle fréquentait les tavernes, à l'affût d'une pièce de monnaie oubliée sur les tables. Légère et sautillante, elle glissait entre les hommes. Sous les cils épais, ses yeux luisaient, très doux. Ses cheveux noirs dessinaient des arabesques sur les tempes ; — et le velours de sa casaque montrait la trame par endroits.

Des étudiants la lutinèrent. Elle se laissait faire, point farouche, gardant sur ses lèvres très rouges un sourire qui devait lui servir éternellement. On la pria de chanter, et elle entama une chanson bizarre, formée de phrases

courtes et traînantes, importée sans doute de Malaga ou de Séville. Mais le cabaretier l'observait, anxieux. Il se fâcha quand il la vit empocher prestement, juste sous son nez, une poignée de sous laissés auprès d'un verre. Il résolut enfin de la faire sortir ; et il la poussait dehors, tout doucement, en la tenant par les épaules. Il avait peur des dégâts et n'aimait point le scandale.

Elle allait disparaître, lorsque violemment, la porte s'ouvrit. Un homme revêtu d'une robe de moine se dressa dans l'encadrement, l'air égaré, comme une apparition sinistre. Il n'eut que la force de dire, la voix éteinte :

« Alerte ! on vient d'assassiner Goya ! »

Avec des cris et des imprécations, tous se ruèrent sur la porte, les Aragonais avant les autres. Dans la bousculade, les bancs se renversèrent, les bouteilles dégringolèrent. La plupart se dispensèrent de régler ; et Federico, sincèrement désespéré, considérait l'étendue du désastre. Il s'avança vers Sebastian Gutierrez, demeuré seul dans la salle, en train de rajuster ses guêtres.

L'infortuné cabaretier soupirait après une parole de consolation, un encouragement quelconque ; Gutierrez ne le fit pas attendre. Il redressa sa haute taille, s'approcha en boitant, et se planta devant Federico, la main levée en un geste de bénédiction ou de menace :

« Tu n'es qu'un coquin, lui dit-il, et tu vas puiser ta liqueur dans le Manzanarez. C'est de l'eau sucrée sur ma jambe ; le diable t'emporte ! »

Et, sortant sans payer, il s'enfonça dans la nuit.

### III

Les Aragonais avaient reconnu un compatriote, — le Révérend Père Félix Salvador, du monastère de Santa-Fé, aux portes de Saragosse. Ils l'accompagnaient à distance, évitant de le questionner à cause de la dignité de son état, intimidés aussi par le prestige d'un familier de la cour, aux relations considérables et puissantes.

Pressé d'arriver, le religieux courait sur la route, affolé. Au bruit précipité des pas derrière lui, il eut soudain conscience de la réalité. La présence de ces hommes marchant en groupe, pouvait donner l'éveil. Si les alguazils survenaient, tout était perdu.

Il murmura quelques mots en patois d'Aragon. Un homme plus âgé s'avança respectueusement ; et le prêtre, à voix basse, le supplia de rester près de lui, tandis que ses amis s'éloigneraient. C'était un ordre formel ; le vieillard le répéta en cherchant à tâtons, comme s'il s'adressait à des fantômes. Incapables de désobéir, ils se dispersèrent, la mort dans l'âme. Assurément, ils garderaient le secret.

Seul avec l'homme, le Père Salvador s'efforçait de s'orienter dans les ténèbres. Son corps tremblait ; l'émotion coupait ses paroles.

« Regarde où tu marches, Antonio ; nous allons le retrouver ; il me semble que ce n'était pas aussi loin. »  
Et avec des sanglots dans la gorge :

« Ecoute, nous nous sommes connus très jeunes et je peux tout te dire. Goya s'est réfugié chez moi après la course, se vantant de son équipée. Je voulais le retenir, ce soir ; peine perdue ! Il avait à cœur de paraître chez Federico, pour jouir de son triomphe et montrer sa bravoure. Un pressentiment me tourmentait ; j'ai essayé de le rejoindre..... trop tard ! Un homme l'a frappé sous mes yeux, sans que je puisse le défendre ! C'est ici même, Antonio ; aide-moi, cherche donc ! »

Antonio, qui marchait en aveugle, les mains tendues, s'arrêta en poussant un cri : une masse informe gisait à ses pieds. Les deux hommes se précipitèrent à genoux ; ils avaient devant eux le corps inanimé de Goya, couché tout de son long, la face contre terre. Ils le soulevèrent doucement ; un sang tiède coulait entre leurs doigts. Le poignard était resté dans la plaie, au milieu du dos. Antonio approcha son oreille et n'entendit aucun souffle.

Le prêtre, étalant une douleur immense, se tordait les bras en pleurant. Il parlait au peintre, l'appelait par son nom ; le désespoir le rendait fou. La situation devenait

terrible ; Antonio comprit la nécessité d'une résolution quelconque.

« Mon Révérend Père, dit-il hardiment, nous ne pouvons rester à cette place. Du courage ! nous parviendrons peut-être à sauver notre ami ; transportons-le jusqu'à la ville.

— Impossible, répondit le moine épouvanté ; la prison l'attend là-bas au lieu de l'hôpital. Tu ignores bien des choses, mon pauvre Antonio ; ce n'est pas le moment de te les expliquer. » Il ajouta, suppliant : « Crois-tu qu'il vive ? »

Le vieillard ne répondit pas. Penché vers le blessé, il épiait le moindre signe d'existence. Craignant l'hémorragie, il se gardait de retirer la lame. Il se décourageait déjà, lorsqu'il crut deviner un tressaillement imperceptible. Une plainte très faible, trois fois répétée, expira sur les lèvres de Goya. Le moine, dans son cœur, remercia le ciel : le courage lui revenait.

« Il vivra, dit-il à Antonio. Cherchons la maison la plus proche ; un voisin généreux ne nous refusera pas l'hospitalité. »

Autour d'eux, l'ombre couvrait la plaine. La ligne claire de la route, dans les deux sens, se fondait dans le noir. Un coude très brusque, près de la ville, empêchait de voir les lumières. Mais de l'autre côté, le moine distingua au ras du sol quelque chose de brillant qui

semblait avancer. Antonio l'aperçut en même temps ; un soupçon lui vint :

« La ronde ! » fit-il avec effroi.

Il ne se trompait pas. Des voix résonnèrent impérieusement, leur commandant de se nommer.

En toute hâte et en silence, le vieillard traîna Goya jusqu'au bord du chemin, dans le creux d'un fossé ; puis saisissant le moine par le bras, il le courba de force jusqu'à terre. Alors, à deux pas de la ronde, il lança une clameur sonore et dévala à toutes jambes vers Madrid. En serviteur fidèle, le vieil Aragonais se dévouait.

La troupe entière se mit à sa poursuite. Et les veilleurs de nuit brandissant leurs lanternes, les alguazils empêtrés dans leurs bottes, les soldats qui juraient, tout ce monde défila à grand fracas devant le prêtre, sans se douter de rien. Insensiblement, cependant, le tapage se calma. Sur la plaine, le silence pesa de nouveau, absolu et sinistre.

Accablé par la succession des événements, le Père Salvador sentit son énergie l'abandonner. Les réflexions se heurtaient dans sa tête ; une torpeur insurmontable anéantissait sa volonté. Il hésitait à regarder le blessé, à toucher son corps rigide ; la terreur le prenait de ne plus entendre cette respiration saccadée, qui s'affaiblissait toujours ! Faute de soins, d'une seule goutte d'eau pour

panser sa blessure, son protégé allait succomber misérablement, comme un chien ! Des remords l'assaillirent. Il se rappelait les recommandations des vieux parents de Goya, et se reprochait la négligence de sa sollicitude. Le premier, il avait pressenti le génie de l'artiste ; c'était un peu son fils à lui. Les dignes cultivateurs de *Fuendetodos* s'en remettaient à l'autorité de son ministère, pour surveiller leur enfant, suivre ses progrès, le reprendre dans ses égarements. A cette minute encore, le moine ne croyait pas à l'effondrement de la gloire entrevue. Pourquoi refuser, tout à l'heure, l'escorte de ces hommes courageux dont il connaissait les noms ? Et, au souvenir d'Antonio, en même temps qu'une nouvelle angoisse, il éprouvait une pitié profonde. « Le malheureux est sûrement arrêté, » pensait-il.

Ses actions, sa propre témérité, lui apparaissaient blâmables. Il avait tenté Dieu : il se soumettait au châtement. A présent, il souhaitait au contraire qu'on l'entendit. Sa plainte retentit, déchirante ; — mais l'appel se perdit dans le vide, sans un écho. Désespéré, il empoigna Goya, le hissa sur ses épaules et partit au hasard. Le couteau, se détachant, frappa le sol.

Le moine entrevoyait la fin de tout, la défaillance inévitable. Il chancelait ; son imagination torturée lui offrait la vision cruelle des choses désirées, — la lueur d'une lampe à une distance imprécise. Son front penché

heurta rudement contre un mur : le souhait se réalisait. Une mesure isolée se dressait en pleine campagne ; une raie lumineuse marquait l'emplacement du volet refermé.

Certain d'être sauvé, le Père Salvador frappa, appela, se nomma ; — mais en vain. Après tant de secousses douloureuses, un engourdissement le paralysait. Dans l'inconscience de sa fatigue, il laissa glisser entre ses bras son cher fardeau.

Il supplia une dernière fois ; les forces lui manquèrent ; ses yeux ne virent plus rien. Il s'abattit sans connaissance par-dessus Goya.

Devant la fenêtre close, les deux corps faisaient une croix noire sur le sable.





#### IV

Rassemblant péniblement ses pensées, Francisco Goya avait l'air d'un homme tombé au fond d'un précipice, et qui ne voit les objets qu'indistinctement, de très loin. Il ne souffrait pas ; mais les détails des aventures précédentes se confondaient dans sa mémoire rebelle ; l'affaiblissement de ses facultés lui rendait impossible tout effort pour les éclaircir.

Où était-il exactement ? Comment se trouvait-il dans cette cabane, allongé, ligotté pour ainsi dire, sur ce mince grabat ? Il voulait savoir, il voulait parler ; mais la fièvre empâtait sa langue. Il fit un léger mouvement : une douleur aiguë parcourut tout son corps. Les choses tournèrent devant lui ; il s'évanouit de nouveau.

A son chevet, une femme se pencha, l'écoutant respirer. Elle semblait très vieille. Des rides profondes accusaient davantage la dureté de sa physionomie, barraient de lignes noires son teint mat. Ses paupières, toujours baissées, ne laissaient pas surprendre son regard.

Son type, son costume même, évoquaient l'Afrique ou l'Orient, car elle portait contre les tempes, ainsi que les Arabes, une étroite bandelette de taffetas noir, flottant librement par derrière.

Cette journée-là, au crépuscule, on frappa longtemps à la porte. La vieille, la figure contrariée, regarda par la fenêtre, puis elle se décida à ouvrir. La flamme de sa lampe, vacillante sur l'huile, éclaira le visage d'un homme qui disparaissait presque sous un grand manteau brun. Elle l'interrogea :

« Que voulez-vous ? »

— Dieu vous garde, ma bonne femme. Je désire seulement voir l'homme que vous avez eu l'humanité de recueillir chez vous, la nuit dernière. »

Tenant très haut la lampe, elle dit sèchement :  
« Entrez. »

A l'aspect de Goya enfoui dans ses couvertures, la face exsangue, l'homme eut un cri de pitié : « Mon pauvre enfant ! » — et il se mit à sangloter.

Immobile comme une statue, la femme le considérait attentivement. Il se découvrit ; elle ne put retenir une exclamation de colère : — c'était un tonsuré, un moine déguisé !

Celui-ci, confus d'un tel effarement, cherchait à s'expliquer :

« Calmez-vous ; vous n'avez rien à redouter ; je suis le Père Salvador..... »

— Je ne veux pas connaître qui vous êtes. Que venez-vous faire dans cette demeure ? Vous n'y trouverez pas les emblèmes qui vous sont chers ! »

Le prêtre la regardait, stupéfait. Ses yeux se portèrent ensuite sur cet intérieur misérable, comme pour pénétrer un mystère caché. La pauvreté le disputait à l'étrange. Dans la cheminée délabrée, une buée tourbillonnait au-dessus d'un chaudron. Des herbes d'une espèce inconnue séchaient contre les murs. Un collier d'ambre à gros grains, tenu par quatre clous, se développait en panoplie, à la façon d'un chapelet profane. Dans ce décor bizarre, un soupir, poussé par Goya, parut plus effrayant. Le moine s'élança ; la vieille lui prit la main :

« Qu'allez-vous faire ? Laissez-le reposer. »

Elle parlait avec autorité. Tous deux se toisèrent en ennemis irréconciliables, entre lesquels aucune trêve ne peut intervenir. Elle continua, presque triomphante :

« Vraiment, voilà votre puissance ! — Vous nous espionnez ; vous nous traquez ; vous nous persécutez, — et vous rampez en ce moment à mes genoux pour me demander une grâce ! Vous nous accusez d'hérésie ; vous revendiquez contre nous la sainteté de votre conduite ; — et c'est moi qui vous trouve à ma porte, pantelants, mendiant un asile en pleine nuit, comme des

malfaiteurs en fuite. Ne vous réclamez pas ici de votre Dieu ; vous ne nous arracherez pas nos croyances ! Si vos soldats viennent briser ma porte, oseront-ils frapper un innocent ? »

Le Père Salvador fit trois signes de croix. Atterré, il la vit se diriger derrière la mince cloison divisant la maison en deux pièces. Elle reparut aussitôt, tenant entre ses bras une enfant qui pleurait. Sa voix, pour l'apaiser, se fit subitement très douce.

« Je vous ai offensé involontairement, dit le religieux ; je vous prie de me pardonner. » Et regardant anxieusement Goya : « Vous me direz au moins votre opinion sur son état. »

En face d'un tel orgueil, le bon moine comprenait l'inanité de toute discussion. Occupée à rendormir la petite fille, l'inconnue répondit plus bas :

« Vous êtes étonné que j'aie pu le secourir et vous avez raison. Ne me remerciez pas ; la fatalité l'a voulu ; mais que penserez-vous de ma conduite envers vous-même ? Vous n'aviez pas de blessure apparente, et puis....., » elle hésita : « C'était chose impossible. »

Le Père, une sueur froide au front, se résignait à subir ses paroles. Elles sonnaient à ses oreilles, comme des ordres sans réplique.

« Ne craignez pas pour votre ami. Personne, parmi ceux de votre secte, ne l'eût mieux soigné que moi.

Partez ; il est encore trop faible pour vous voir. Revenez dans quelques jours, avec ce costume, jamais avant la nuit ! »

Elle accentua les derniers mots en entr'ouvrant la porte. Forcément soumis, le Père Salvador s'exécuta. Sur la route de Madrid, il se frappait la poitrine.

Il reparut le surlendemain, toujours déguisé, chargé de provisions et de remèdes compliqués. La vieille, s'opposant à ce qu'il entre, le reçut devant la porte. Le délire avait repris Goya ; leur première entrevue n'eut lieu que le jour suivant.

Par discrétion, peut-être, l'inconnue s'en alla, laissant l'enfant dans son berceau. Assis près du malade, le bon Père l'embrassait, prévenait ses interrogations, multipliait lui-même les phrases attendries. Et tout heureux, les yeux brillants de fièvre, le peintre se faisait raconter les péripéties de cette nuit terrible et fantastique ; comme quoi Antonio, relâché par la garde, faute de preuves, était revenu chercher le religieux, après une course effrénée, à la pointe du jour.

« Un brave cœur, ajoutait le moine ; mais ne pensons plus au passé. Tu vas guérir bien vite et quitter ce taudis. Sois rassuré ; tu sais que je te protège. J'ignore seulement où le hasard nous a conduits. As-tu quelque renseignement ? »

Goya répondit négativement. Ce qu'il affirmait volontiers, c'étaient la bonté de cette femme, les attentions incessantes, les pansements habiles agissant par miracle. Pour ne pas froisser les sentiments du prêtre, il ne mentionnait ni les mixtures répugnantes qu'il avait dû prendre, ni les incantations extraordinaires, imposées dans une langue inintelligible.

Ils s'entretenaient à voix basse, quand la vieille rentra. Elle apportait du lait qu'elle versa dans une tasse, afin de le faire boire à l'enfant s'amusant par terre, sur une natte. La mignonne petite fille tendait dans un geste charmant ses bras potelés. Pour calmer son impatience, la vieille prononça quelques paroles caressantes que le Père ne comprit pas. Il entendait ce langage pour la première fois.

Lorsqu'il se retira, il affectait une sérénité parfaite. En présence d'Antonio, venu à sa rencontre, il ne dissimula plus.

Ils ne démêlaient rien dans tous ces faits tragiques. La haine évidente de cette femme pour le catholicisme, augmentait encore les dangers menaçant Goya. Comment, jusqu'à ce jour, avait-elle échappé aux recherches laborieuses des enquêteurs du Saint-Office ? Une seule indiscretion amènerait une irréparable catastrophe !

Ils se confièrent leurs craintes, ce qu'ils avaient appris, les conversations entendues par surprise. Le meurtrier du

peintre venait d'être arrêté ; on allait lui faire rejoindre le préside. Le matin même, le moine, cité devant le Procureur, s'en était tiré avec de pieux mensonges. Les magistrats témoignaient d'ailleurs une certaine déférence vis-à-vis d'un homme dont les ministres d'Etat respectaient eux-mêmes les paroles. Le roi faisait rechercher Goya, c'était certain ; mais il agissait surtout par sympathie envers le talent de l'artiste. Le Père Salvador redoutait un péril plus imminent. A côté de la justice officielle, étourdie et bruyante, il y avait une autre organisation puissante qui portait ses coups sûrement, dans l'ombre et en silence.

Dans les galeries du palais, nul symptôme douteux. L'excellent religieux prodiguait en pure perte les visites de cérémonie : il ne découvrait aucun indice. Il tremblait surtout d'être mandé à Santa-Fé par le Supérieur du monastère. Le cas échéant, il n'aurait pu désobéir. Il se rappela heureusement don Martin Zapater et lui écrivit séance tenante à Saragosse. C'était un ami fiable, un partisan complet de ses idées. Il lui raconta tout, le chargea de ses intérêts, et trouva dans la communication de son secret une consolation réelle.

Presque tous les soirs, invariablement à la même heure, il allait voir Goya, émerveillé chaque fois de ses progrès vers la convalescence. Après une quinzaine, le peintre se leva. Ses journées s'écoulaient, monotones, à regarder

jouer la petite fille, ou bien, sans trop s'approcher encore de la fenêtre, il voyait passer au loin, sur la grande route, des cavaliers caracolant, des charrettes qui s'en allaient dans les campagnes, paresseusement traînées par des bœufs pacifiques.

Les premiers jours, il avait accablé la vieille de questions : — elle répondait si peu ! Finalement, ne connaissant rien d'elle, il s'était accoutumé à son mutisme. Bavard incorrigible, il se plaisait à débiter les histoires les plus divertissantes ; — mais il n'arrivait pas à la faire sourire.

Dès le matin de chaque jour, la pensée du grand événement le préoccupait exclusivement : la venue du Père Salvador.

La même interrogation accueillait toujours ce dernier : « Quand serai-je guéri ? quand pourrai-je sortir ? Malgré les recommandations, Goya voulait se lever, marcher ; il parlait d'essayer ses forces. Les remontrances du prêtre le calmaient à peine, ou encore cette phrase glaciale de la vieille : « Tenez-vous donc tranquille, votre plaie va se rouvrir. »

Il se moquait bien de l'Inquisition et des poursuites ! Ce qu'il voulait savoir, c'étaient les nouvelles de Madrid et de ses amis, ce que l'on disait à l'atelier sur son absence. Fallait-il oublier aussi les taureaux ?

Que devenaient les toreros connus ? quelles courses préparait-on ?

Le Père le renseignait de son mieux. Il reconnaissait, à cette verve juvénile, l'intraitable Aragonais dont on vantait déjà les hardiesses à l'égal du talent. Les qualités violentes de la race éclataient librement dans ce caractère fougueux.

Seule, la pensée de son père et du sol natal attendrissait l'artiste. Grâce à l'isolement de ce hameau de Fuendetodos, insignifiant et perdu, le vieux Goya devait ignorer sa mésaventure. « Pourvu qu'on ne lui dise rien, » répétait-il.

Il souffrait de ne pouvoir satisfaire sa passion du dessin et suppliait le moine de lui apporter le nécessaire : du papier, des fusains. Le Père Salvador, craignant une rechute, ne se laissait pas fléchir. Il disait à Goya : « Prenez patience ; » mais Goya ne l'écoutait guère,

Un jour, pendant que la vieille allait chercher de quoi manger, le peintre se hasarda à franchir la porte. C'était un matin de printemps ; une brise infiniment douce apportait, comme une caresse, des senteurs de bouquet. Goya fit quelques pas en chancelant. La tête lui tournait ; une sensation de bien-être le prenait tout entier ; il se mit à pleurer.

Personne, à ce moment, dans la rase campagne. Par intervalles, le bruit de la grande cité arrivait confus, très

lointain. Il fallait s'avancer un peu dans la prairie, pour entrevoir, derrière d'autres grands bâtiments, le contour massif de la *Plaza de Toros*. Goya la regarda, et d'autres visions lui vinrent : l'allégresse tapageuse de la foule ; les ovations où les femmes envoyaient leur cœur avec une rose ; la minute toujours terrible de l'estocade ! Qu'il lui tardait de revenir là-bas, au milieu de ses amis, à sa place traditionnelle au premier rang !

Il rentra à regret ; on ne l'avait point aperçu. A quoi songeait-il maintenant, debout devant la muraille ? Il touchait du doigt le crépi de plâtre, puis, parmi les cendres du foyer, ramassait un fragment à demi calciné. Il pouvait maintenant attendre : il allait dessiner.

Sa main se promena, rapide, sur la surface unie et blanche ; des contours apparurent, bientôt précisés ; il faisait le portrait de l'enfant endormie.

Absorbé par sa tâche, il ne voyait rien autre que son modèle. Se servant de son pouce en guise d'estompe, il renforçait les reliefs, exagérait les effets d'ombre, obtenant ainsi des résultats inattendus et surprenants. En reculant pour mieux contempler son travail, il reconnut qu'il n'était plus seul. La vieille femme et Antonio l'Aragonais, entrés en même temps, se tenaient derrière lui.

Pourquoi Antonio, lui qui n'était jamais venu ? Son arrivée à cette heure insolite annonçait quelque chose

d'extraordinaire. Goya comprit la vérité. « On vient m'arrêter, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

« Nous n'en sommes pas là, répondit Antonio ; mais il faut fuir. »

Il continua tout d'un trait :

« C'est don Félix Salvador qui m'envoie. Il vient d'être rappelé à Saragosse. De mauvais bruits circulent en haut lieu. Des gens que tu connais, une chaîne d'or sur leur robe noire, fouillent tout Madrid pour te prendre. Ecoute bien les instructions que j'ai reçues : tu t'appelles Francisco Barroso, marchand de bestiaux, et tu vas en Andalousie pour traiter des affaires. Voici quelque argent et des papiers en règle. Je t'apporterai ce soir des vêtements, des armes, et tu prendras demain matin la diligence d'Aranjuez ; ta place y est retenue. »

Goya ne trouvait pas un mot ; l'émotion le pétrifiait. Il pressa longuement les mains d'Antonio et dit enfin :

« Ma reconnaissance t'appartient, et je sais ce que je dois au Père Salvador ; il sera ponctuellement obéi. Soyez tous deux tranquilles ; vous savez que je n'ai point peur. Je travaillerai ; les forces me sont revenues ; — et tu vois que je peux faire des chefs-d'œuvre ! »

Il désignait son esquisse. La vieille l'examinait de très près, les mains jointes dans une admiration muette. Elle regardait alternativement l'enfant et la muraille.

Jamais cette femme énigmatique n'avait laissé percer ses sentiments ; c'était pour Goya une révélation. Il lui toucha légèrement l'épaule ; elle parut s'arracher à un songe.

« Vous avez entendu, dit le peintre ; je vous quitte demain. »

Elle regarda autour d'elle. Antonio était déjà parti, pressé par l'heure.

« C'est vous qui avez fait le portrait de la *niña* ? mais c'est une merveille ! »

Elle entraîna Goya vers la fenêtre et le contemplait en pleine lumière, sous l'empire d'une extase craintive qui la faisait trembler.

« Comme c'est bien ma *niña*, reprit-elle en se retournant vers l'esquisse : son petit poing fermé, les bouclettes de ses cheveux, jusqu'au charme de son sourire ! Votre destin doit être grand et je veux le connaître. Que ne l'ai-je fait plus tôt ! Donnez-moi votre main ! »

Ouvrant entre ses doigts maigres la main gauche du peintre, elle en scrutait minutieusement les lignes. Bien vite, elle la laissa retomber.

L'artiste souriait : « Mais vous devenez folle !

Non, non ; ne discutez pas ce qui est écrit : beaucoup d'honneurs, beaucoup de gloire. Vous ne serez pas seulement le favori des rois ; vous reproduirez aussi les

traits de votre Prince Suprême, notre grand ennemi à nous ! »

Elle se rapprocha encore du portrait, et Goya l'entendit qui murmurait : « Pauvre chère Yamina ! »

Il répéta ce dernier mot ; elle se retourna d'un bond :  
« Taisez-vous ! cria-t-elle, et surtout n'inscrivez pas ce nom sur les murailles, avec les caractères de votre langue maudite ! »

Elle redevenait la vieille farouche, indomptable dans sa fierté. De toute la journée, elle ne parla plus. La perspective du départ empêchait Goya de penser longuement à ces choses.

Antonio revint à la nuit, fidèle à sa promesse. Il cachait sous son manteau l'équipement complet du peintre. Celui-ci voulut tout voir immédiatement ; le déballage de chaque objet lui arracha des exclamations joyeuses. Il mit la perruque neuve, irréprochable et bien lissée, enroula autour de son buste la ceinture rayée de couleurs vives ; et il se promenait très fier dans la petite chambre, le chapeau de castor incliné sur l'oreille.

« Suis-je beau, hein ? »

Antonio, par orgueil, fut tenté d'applaudir. Le vrai Goya ressuscitait, le galant cavalier, le jeune homme étonnant et fantasque. Mais le visage du vieillard s'assombrit : l'heure de la séparation sonnait. Les deux hommes s'embrassèrent.

Goya trouva la nuit interminable. La vieille, éveillée la première, — avait-elle dormi ? — lui présenta un peu de lait dans un vase de terre. L'artiste fut ému. Il baisa sur le front Yamina endormie et salua profondément.

« Je vous dois la vie, dit-il à l'inconnue ; je voudrais vous remercier... je suis si pauvre... »

Elle répondit doucement :

« J'ai le portrait de Yamina ; je suis largement payée de ma peine. Vous ne savez pas qui je suis ; je veux vous dire mon nom. Je m'appelle Safia. Espérez et souvenez-vous. »

Francisco Goya partit, un bâton sur l'épaule et son bagage au bout. Il marchait délibérément ; quelles pouvaient être ses pensées ? Le souvenir des heures douloureuses n'existait déjà plus. Exubérant de jeunesse et de volonté, il s'élançait vers l'inconnu, heureux de vivre, savourant délicieusement l'ivresse de la liberté reconquise !

## V

Ignorant l'heure, il se croyait en retard. La vue du « courrier royal », encore dételé, le rassura complètement. Les voisins, venus en curieux, entouraient la diligence avec des hochements de tête admiratifs. Le départ de cette mauvaise galère, fatiguée et disjointe, passait pour un événement considérable.

Goya entra directement dans une vaste écurie où des colis de toutes sortes s'amoncelaient sur les pavés. Un homme, qui paraissait très irrité, écrivait à une petite table, sous la lueur d'une chandelle. A chaque instant, il se levait et courait vers la rue en criant des ordres et des injures. Il reçut Goya en haussant les épaules :

« C'est vous, le Francisco Barroso ? Il ne fallait plus arriver ! On ne vous a donc pas dit l'heure ! Et vos papiers ? qu'attendez-vous pour les donner ! »

Il se moucha dans un immense foulard jaune et clama d'une voix forte : « Au nom du roi, notre seigneur ! » C'était une manie. Les alguazils, dans la rue, procédèrent

aussitôt à une distribution gratuite de coups de bâton. Les badauds s'écartèrent un peu.

Goya tendit à l'officier de police une liasse de papiers surchargés de cachets. Impassible, il dut subir l'examen méfiant de cet homme. D'autres sceaux furent apposés, et il reçut enfin la permission de s'installer.

Dans la voiture, nullement suspendue, un méchant tapis de sparterie formait tout le plancher, s'enfonçant au moindre heurt, avec des oscillations inquiétantes. On s'asseyait sur de minces planchettes, recouvertes de coussins aplatis et déteints. Les voyageurs étaient peu nombreux : cinq en tout. Lorsque Goya monta, trois avaient déjà pris place : deux dames se rendant à Malaga, impénétrables sous leurs mantilles ; un jeune homme brun, assis à l'autre bout, l'air peu commode, et qui se laissait stoïquement dévorer par les mouches.

Les postillons amenèrent dix mules très maigres, scrupuleusement tondues. Les bêtes se cabraient ; l'attelage donna du mal. Le délégué chargé de transporter les lettres et les papiers d'Etat, fit son apparition ensuite, un sac de cuir en sautoir, la crosse de ses pistolets dépassant la ceinture. Il annonça la venue du dernier voyageur. A l'extrémité de la rue, un ecclésiastique énorme s'avancait, la soutane chamarrée de rubans verts et violets.

L'officier, obséquieux, se confondit en compliments.

Monseigneur pouvait être tranquille ; ses bagages étaient convenablement disposés sous la bâche ; le meilleur siège lui revenait à l'intérieur ; on avait fait pour le mieux.

Le prélat considérait la voiture sans grande confiance. Jamais son chapeau de gala n'entrerait là dedans. Il se résigna à l'abandonner parmi les menus paquets et se coiffa lui-même d'un calot de velours. Trois hommes, à grand peine, le hissèrent sur le marchepied. La galère geignit sous ce poids formidable.

Et l'on ne partait toujours pas ! L'escorte réglementaire se faisait attendre. Elle se montra enfin, mais à pied, ce qui suscita les fureurs du chef des alguazils. Sur les sept soldats, deux se présentaient les bras ballants, les autres portaient de vieux fusils dépareillés ; aucun n'avait de chaussures. Une charrette découverte fut réquisitionnée à leur usage, et l'on utilisa, pour la traîner, les deux meilleures mules. Déjà, le postillon se récriait : du fond de la voiture, la voix du prêtre s'éleva, le menaçant d'excommunication majeure.

Les pauvres diables de soldats, accrochés n'importe comment, partirent les premiers, heureux tout de même de faire un petit voyage. L'officier se moucha une dernière fois, puis, s'étant découvert, prononça avec importance :

« Au nom du roi notre seigneur, vous pouvez vous en aller. »

La face bouffie du prêtre se montra entre les rideaux du vasistas : « *Ave Maria purissima* », murmura-t-il.

Sous les morsures adroites du fouet cinglant les jambes nues, les gamins s'éparpillèrent comme un vol de moineaux. Les hommes agitèrent leurs chapeaux ; les femmes se signèrent. La lourde machine, grinçant effroyablement, se mit enfin en marche.

Elle roula bientôt en plaine. Les mules, capricieuses, modifiaient leur course d'après la multiplicité des coups de trique. Lorsque l'allure faiblissait, le cocher se penchait en avant, le bras levé, indifférent aux soubresauts. Dans un immense geste, envoyant son fouet comme une fronde, il enveloppait toutes les bêtes qui bondissaient plus fort.

Le soleil de mai, déjà haut, éclairait d'aplomb l'uniformité de la campagne. On avançait dans la poussière, au jugé, hors de toute route déterminée. Existait-il d'ailleurs un chemin ? Le postillon ne s'en souciait guère. Il dirigeait sa diligence entre des monticules jaunes, se succédant à perte de vue, comme les vagues d'un océan de terre. Les yeux fixés au loin, il gardait la belle sérénité des marins qui s'en vont tout droit sur la mer, vers un but invisible.

Dans un tel désert, les rencontres devenaient rares. Pas de véhicules ; — mais de loin en loin, la silhouette d'un mendiant farouche, le chapeau soulevé à l'approche

de la voiture, et qui demeurait bien longtemps après, stupidement planté à la même place.

Enfermés dans leur boîte, les voyageurs subissaient patiemment les cahots incessants, l'attaque des mouches, l'invasion intolérable de la poussière. Quelquefois, un choc plus violent les précipitait les uns sur les autres, forçant ainsi les hommes à s'excuser auprès des dames. Elles répondaient à peine, stupéfiées par le spectacle de Monseigneur, plus heureux que ses voisins et réalisant le tour de force de sommeiller dans cet enfer.

Goya, muet dans son coin, luttait opiniâtrement contre la fatigue. La fièvre le reprenait ; sa blessure le faisait souffrir. Certainement, le jeune homme d'en face devait avoir remarqué sa pâleur. On gravissait, dans le moment, une côte plus raide ; les mules s'étaient mises au pas. Le peintre se sentit défaillir. Persuadé que le grand air lui ferait du bien, il descendit de voiture ; l'autre voyageur le suivit.

Goya respirait à pleins poumons, cherchant à réagir quand même. Un vertige le saisit, causé par la reverbération. Son bras, étendu à la recherche d'un appui, rencontra celui du jeune homme.

« Etes-vous souffrant, señor Barroso, me permettez-vous de vous aider ? »

Goya remercia en souriant. L'homme s'exprimait avec un accent indéfinissable. Ce n'était certes pas un

Madrilène. Un soupçon traversa l'esprit du peintre.  
« Comment connaissez-vous mon nom ? » demanda-t-il.

« Mais c'est tout simple ; ce coquin d'officier de police l'a assez crié à tous les vents ! »

Et sans permettre au peintre de placer un seul mot :

« Allons-nous mieux à présent ? Diable ! il faut prendre courage ; nous commençons à peine. Que diriez-vous à ma place ? C'est que je viens de loin, moi ! J'ai traversé Madrid sans en rien voir ; mais comment faire ? Ma bourse me commande l'économie. Rien de plus simple en ce moment, n'est-ce pas ? » Il ajouta en riant :  
« A la condition, bien entendu, de ne pas faire de mauvaises rencontres ! »

Très simple, il parlait d'abondance. Ce qui déconcertait d'abord, c'était sa carrure d'hercule ; mais sa figure, décidément plus avenante, s'épanouissait dans un bon sourire. Goya, réconforté par cet entrain, se demandait qui pouvait être ce joyeux compagnon. La prudence lui conseillait de se taire ; il préféra le laisser discourir à sa guise.

« Est-ce que vous croyez aux « polichinelles » ? moi pas. On exagère. J'ai traversé toute la Navarre sans accroc ; — et nous voyagions la nuit ! Et puis qu'importe ! nous avons de quoi recevoir ces Messieurs. Mais appuyez-vous sur mon bras ; avez-vous donc peur de me fatiguer ? »

Brusquement, un gros éclat de rire le secoua :

« Et l'escorte royale que j'oubliais ! Comptons dessus, je sais ce qu'il en est. Nous courons après depuis Saint-Sébastien. Plaignons-les, après tout ; ces malheureux soldats ne volent guère les omelettes qu'ils raffent dans les hôtelleries ! »

Il s'interrompit net. La main de Goya l'intriguait, abandonnée contre son bras, fine, menue et blanche.

« Savez-vous, señor Barroso, que vous avez une bien belle main ! »

Goya fronça le sourcil. Le jeune homme, insouciant, continua :

« Ah ! ne comparez pas avec la mienne, s'il vous plaît. C'est solide, épais, et ça peut servir à l'occasion ; les voleurs n'ont qu'à rester sages. Mais on nous appelle ; hâtons le pas. La diligence nous attend pour redescendre de l'autre côté. »

Devant la portière, ils se firent des politesses. Goya, distingué et fier, la lèvre retombante, céda le pas à l'autre un peu intimidé par ces manières. Ils échangèrent un regard profond. Tels qu'ils étaient, ils pouvaient se comprendre. Une sorte de lien existait désormais entre ces deux hommes.

Des arbres annoncèrent Aranjuez. La diligence y fit son entrée à midi. Un bruit de ferraille et de roues emplit les rues tranquilles, abandonnées en apparence,

les habitants se tenant dans les cours intérieures, à cause de la chaleur insupportable.

On s'arrêta en plein soleil, sur une grande place. La « résidence royale » dominait tout de sa masse de pierre. L'étendard n'était pas arboré au sommet des tourelles, Sa Majesté se trouvant à Madrid. Aux portes, des gens se montrèrent. Les gamins, joyeux, se hâtèrent de crier la nouvelle. On s'attoupa bientôt pour « voir les voyageurs ».

Les dames descendirent les premières, un peu lasses et toujours voilées. Le gargonier de l'endroit leur offrit ses services, le visage navré : l'auberge était si dépourvue !

Monseigneur n'allait pas plus loin ; ses tribulations étaient terminées. Des moines déchaussés s'emparèrent de sa personne avec les égards dûs à l'orateur éminent, délégué pour prêcher une retraite exceptionnelle. Une robuste ânesse, expressément conduite, reçut tous les bagages et le fameux chapeau.

Goya et le jeune homme avaient sauté à terre, heureux d'écartier momentanément la tyrannie de la voiture. Ils prirent des informations. Des difficultés surgissaient, par la faute des soldats qui restaient introuvables. Le postillon se refusait à partir pour Ocaña, sans l'escorte armée prévue par la loi. Il allait en référer à la garnison de la Résidence ; on en avait bien pour trois heures.

A l'angle d'une rue, la proximité du Tage se révélait

par plus de fraîcheur. Le peintre et son compagnon y coururent. Ils mouraient véritablement de faim, mais prenaient le parti de se passer de l'aubergiste. Jamais ce dernier ne pourrait donner à manger à quatre personnes à la fois !

Ils avisèrent une maisonnette isolée sous un frêne, tout près du fleuve. Une petite fille franchissait la porte, une cruche pleine sur l'épaule. Goya lui parla gentiment ; elle rit en montrant ses dents blanches et disparut comme un oiseau. Elle revint aussitôt, ramenant un bonhomme de paysan, qui les salua poliment.

« La paix soit avec vous, dit Goya ; nous voudrions bien manger. »

L'homme leva les bras au ciel. Il n'avait que des œufs, un pain noir, du fromage de chèvre.

Les voyageurs n'en demandaient pas tant. A la pensée de l'omelette toute chaude, saturée d'huile rance, ils se délectaient déjà ; — et comme ils avaient très soif tous les deux, ils burent longuement tour à tour, à même la cruche.

On les servit dehors. Ils riaient franchement, assis en face l'un de l'autre, réjouis par le spectacle de leur fringale réciproque. La même confiance les poussait à mieux se connaître, à se dévoiler des secrets. L'inconnu parla le premier :

« Señor Barroso, je ne sais pas faire de discours. Le

hasard nous met en présence ; j'ignore qui vous êtes ; mais je place ma main dans la vôtre. Vous avez un ami devant vous. »

Il se leva en prononçant les derniers mots, comme pour donner à la formule banale, un caractère sacramentel. Goya, sûr de lui-même, ne redoutait plus rien. Dans sa ceinture, la gaine de son arme lui meurtrissait les côtes ; de quoi pouvait-il avoir peur ? Il tendit les mains sans contrainte.

« Écoutez, *amigo*, ajouta l'inconnu, je croyais, à la vérité, qu'un homme comme moi, misérable et sauvage, pouvait traverser seul l'Espagne entière. Je me suis trompé, voilà tout. Nous allons partager la même existence. Que la Très Sainte Vierge du Pilier nous soit en aide. »

Il ôta son chapeau ; le peintre l'imita. Ce dernier évoquait en soupirant le souvenir de la majestueuse cathédrale. Quelque chose d'irrésistible le rapprochait du jeune homme ; il l'interrogea carrément :

« Si vous êtes un ami fidèle, vous me direz où vous allez, ce que vous faites.

— Où je vais ? répondit l'autre, les prunelles ardentes, où je vais ? mais je n'en sais rien ! Peut-être je suis un insensé ! Oh ! vous pouvez me regarder ; j'ai bien l'aspect d'un pauvre diable. Les camarades m'ont conseillé, là-bas, dans mon pays, et avec l'appui de mon

maître, don Ambrosio de Mendialdria, je suis allé chercher la fortune et la gloire. C'est de l'orgueil ; que Dieu me le pardonne. Mon père pleurait, cependant, lorsque je l'ai quitté ... »

Goya, les yeux dans ses yeux, l'écoutait. La voix de son compagnon trahissait une émotion intense :

« Ai-je réellement du mérite ? je ne le pense pas. A force de garder les taureaux navarraï, l'habitude m'était venue de leurs allures. Je devinaï les intentions des animaux, la signification des moindres mouvements, le motif des attaques rapidès. Un jour, dans la plaine, je ne pus esquiver le coup de corne qu'en sautant par-dessus la bête. Quelqu'un me vit de loin ; la chose fit grand bruit. Je renouvelai cet exercice dans les villages de la Navarre et du Guipuzcoa, au milieu des cirques improvisés, lors des fêtes traditionnelles. J'ai posé des banderilles ; j'ai tué le taureau, assis sur une chaise, et l'on m'a porté en triomphe. Mes compagnons d'Oyarzun m'aiment tant ! sans doute, ils exagèrent mon adresse. L'essentiel est de n'avoir point peur. J'ai ramassé quelque monnaie à ce métier ; mais on prétend que Joaquin Rodriguez, de Séville, surnommé *Costillares*, empoche les réaux par milliers, grâce à son invention. Le démon m'a tenté... êtes-vous au courant de ces choses ? »

Il n'attendit pas la réponse et s'élança, léger, le feutre à la main. Une haie, haute de deux mètres, lui barrait

le passage : il la franchit d'un seul bond de panthère. Le peintre, enthousiasmé, l'acclama, tandis que son ami, le bras arrondi, disait avec emphase :

« Saluez donc, señor Barroso, l'illustre Martin Barcaiztegui, très humble torero pour vous servir. Ses amis l'ont baptisé *Martincho* ; ce surnom me semble bien vulgaire pour devenir jamais célèbre. »

Il raillait ; mais déjà Goya, ne maîtrisant plus ses sentiments, se jetait dans ses bras :

» Vivent les taureaux ! s'écria le peintre, et vive *Martincho* ! Ce n'est plus Francisco Barroso qui vous parle ; mais Francisco tout court, *Paco de los Toros*, un homme, enfin, qui connaissait déjà votre renommée et qui vous admire et vous aime. *Martincho* ! — Manuel Bellon lui-même, le fier *Africain*, répétait ce nom à ses amis, il y a un mois à peine, en *plaza* de Madrid. Il ne faut plus nous quitter ; je vous suivrai, je vous aiderai, je travaillerai ! C'est que moi aussi, je cherche la gloire... seulement, j'imagine qu'elle est moins éblouissante que la vôtre. »

Barcaiztegui le regardait, interloqué par cet emballement. Il ne retenait qu'une chose : son ami avait vu l'*Africain*.

« Est-ce bien vrai ? demanda-t-il ; il m'a nommé ? vous ne plaisantez pas ? Oh ! parlez-moi de lui ; dépeignez-le moi ; je ne sais rien de la vie des toreros ! Je n'ai

que le souvenir du grand Juan Romero, lorsqu'il traversa mon village. Des paysans de chez nous marchèrent jusqu'à Bilbao pour le voir travailler. Il fallait de l'argent pour cela ; je ne veux plus penser à ces regrets. Dites-moi plutôt ce que vous faites. Vendez-vous des moutons, oui ou non ? Ah ! ça, si vous aussi vous étiez un torero ?

— Rassurez-vous, répondit Goya ; je ne suis qu'un artiste modeste. Je peins les tableaux qui me sont demandés et je dessine des bonshommes. On dit que j'ai quelque talent ; le roi lui-même a vu de mes esquisses... mais ne parlez de cela à personne. »

*Martincho* dissimula son embarras dans un geste forcé. Les termes de tableaux, de dessin et d'esquisses, restaient lettre morte pour lui. Il se rappelait, dans une église de son pays, une grande composition représentant la Vierge enlevée par les anges. Son ami pouvait-il exécuter de tels ouvrages ? Naïvement respectueux, il le considéra, dès ce moment, comme un être surnaturel et très savant.

Pour se sentir plus à son aise, il reprit bien vite son sujet favori :

« Les taureaux andalous, *Costillares*, le *volapié*, nous allons donc admirer tout cela de très près ! Avez-vous réfléchi à la fameuse trouvaille de Joaquin Rodri-

guez ? Qu'en pensez-vous ? Je ne vois pas très bien la chose. »

Ils s'animaient en faisant de grands gestes, debout sous les arbres, s'ingéniant à mettre en pratique leurs théories respectives, les positions du matador et de la bête, les distances rigoureuses qui doivent séparer les deux antagonistes. Le paysan qui les avait servis les considérait, effaré, ne comprenant rien à leur manège. Ils n'étaient point d'accord, d'ailleurs. Martin Barcaiztegui admettait sans restriction le *volapié*, invention merveilleusement géniale. Goya, songeant à l'*Africain*, faisait des objections.

« Le *volapié*, répétait-il, le *volapié*... »

Le claquement du fouet les avertit qu'on repartait. L'instant d'après, les mules attaquaient allégrement la montée d'Ocaña. Les postillons, satisfaits de s'être restaurés, s'en remettaient à la surveillance de quatre gaillards à cheval, prêtés par la Résidence, et dont la mission était de galoper autour de la voiture. Rien de suspect ne marqua le trajet.

A l'intérieur, malgré le bruit horripilant, les deux hommes parlaient toujours. Ils criaient pour mieux se faire entendre, évitant soigneusement de prononcer leurs noms. Les minutes ne comptaient plus pour eux ; le temps s'écoulait comme un rêve. Lorsqu'on entra dans

Ocaña, en pleine nuit noire, très en retard, ils bavardaient encore.

Les dames furent reçues dans un couvent de religieuses. Les hommes se jetèrent sur un restant de pois chiches mal cuits, — tout juste ce qu'avaient dédaigné les soldats.

Ces messieurs de l'escorte royale étaient là, en effet, sommeillant sur des couvertures, au fond d'un réduit malpropre empestant la sueur de mulet. Les voyageurs y allèrent dormir. *Martincho* se coucha tranquillement, la cape remontée jusqu'au menton. Quant à Francisco Goya, visiblement affaibli, l'ardeur de la jeunesse, les espoirs du lendemain, lui tenaient lieu de seuls remèdes.

Deux minutes après, une voix demanda : « Dormez-vous, *amigo* Francisco ?

— Non pas, mon frère ; en quoi puis-je vous être utile ?

— Une question seulement. Savez-vous lire et écrire ?

— Parbleu ! Est-ce une lettre qu'il vous faut ?

— Non ; mais je songe à mes contrats futurs ; vous m'aidez à les rédiger. En échange, je vous apprendrai à faire un *regate* avec les banderilles. Je vous souhaite une bonne nuit. »



## VI

Le voyage, à partir d'Ocaña, prit des allures fantastiques, On partait, on arrivait à n'importe quelle heure, au mépris des combinaisons faites par avance. L'approche des plaines de la Manche effrayait les plus intrépides.

Les gardes à cheval, à présent, renonçaient à trop s'éloigner. Par prudence et sous le prétexte de la mieux protéger, ils se tenaient très près de la voiture. Probablement se défiaient-ils, non sans raison, de leurs pistolets détraqués.

Et c'est ainsi qu'après avoir traversé Tembleque, aux invisibles habitants, l'on passa de nuit dans Port-Lapiche, village désolé, à jamais enfoui dans la poussière.

A s'avancer dans les ténèbres, on ne courait pas de risques plus grands, au contraire ! Une attaque en plein jour, sous le soleil de plomb, eût sans doute été la pire des aventures.

Goya et *Martincho* ne s'étonnaient de rien. Ils supportaient gaîment les sujétions cruelles de la route, la

fatigue toujours croissante, les arrêts stupides, au gré des muletiers, dans des baraques infectes où l'on ne trouvait pas même un verre d'eau potable. Le peintre, observateur subtil, s'extasiait devant les manifestations de la nature tandis que le pauvre torero essayait de comprendre, pénétré d'une admiration respectueuse pour ce camarade qui « savait si bien parler de toutes choses ».

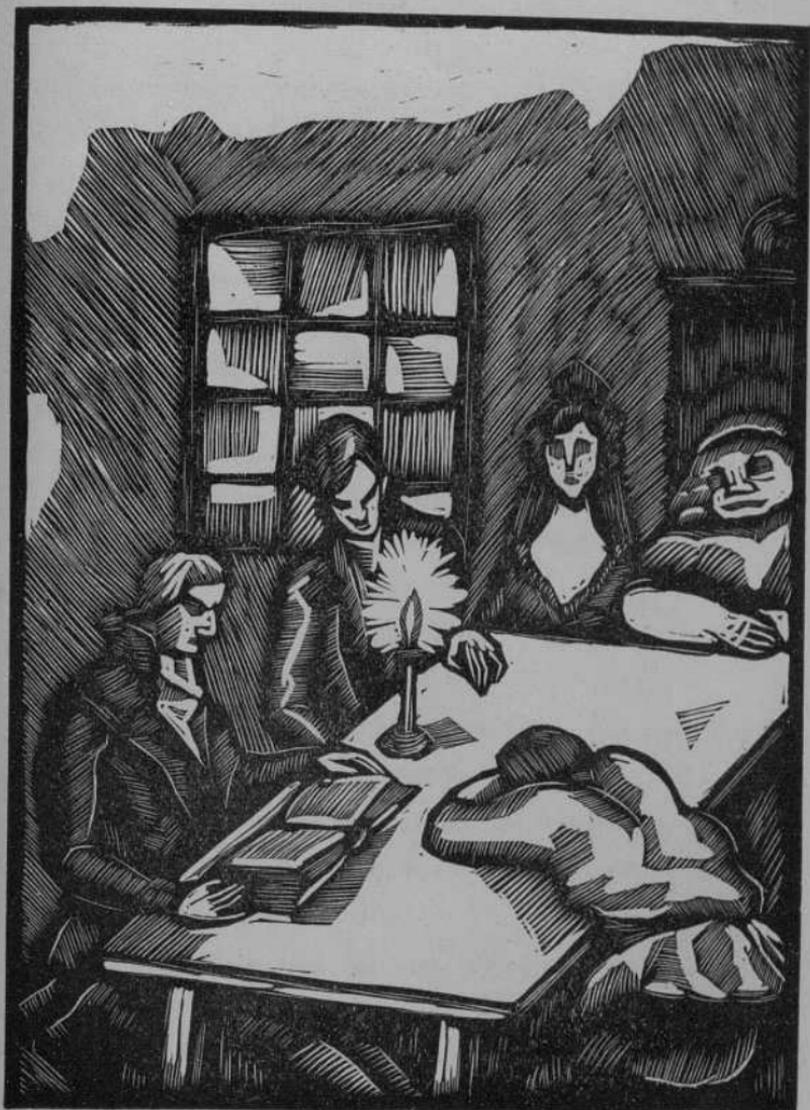
« Regardez donc ! » s'écriait l'artiste, séduit par la magie d'un crépuscule rapide, spécial à ces régions. « Dépêchez-vous de voir : la teinte dorée de la plaine va se changer en gris de perle ; pas une ombre pour la troubler. Ah ! cela est bien ainsi ; à peine souffrirait-on la silhouette dégingandée du Chevalier de la Triste Figure ! »

*Martincho* soupira. Le peintre, avec un tact exquis, devina son angoisse :

« C'est une magnifique histoire, dit-il, que celle de don Quichotte et de son écuyer. Si le livre où elle est contée nous tombe entre les mains, je vous en lirai des passages. »

Le hasard les servit le jour même, dans une sorte d'hôtellerie à peu près convenable. Par pitié pour les voyageuses, littéralement brisées, il fut décidé qu'on y coucherait.

Après la soupe claire, le jambon et les œufs, — un festin de prince ! — l'aubergiste, comme inspiré, tira de son armoire un énorme volume en fort mauvais état.





« Si les distingués caballeros, supplia-t-il, voulaient faire la lecture à la société, il en rendrait grâces au ciel. »

Francisco Goya, toujours décidé, prit le livre et l'ouvrit. Un frémissement fit trembler sa main ; une exclamation lui échappa en regardant le titre.

C'était la deuxième partie du Don Quichotte de Miguel de Cervantes Saavedra, un exemplaire unique daté de 1615, échoué là, Dieu sait comment. Au-dessus du nom de Juan de la Cuesta, premier éditeur de l'ouvrage, on voyait l'écusson compliqué et désormais célèbre, avec sa devise en exergue : *Post tenebras spero lucem.*

« N'est-ce pas une belle chose ? hasarda l'hôtelier. On a voulu me l'acheter ; j'ai toujours refusé.

— Et vous avez bien fait, mon frère, répondit Goya. Gardez votre trésor pour vous tout seul. »

Tous deux se penchèrent sur les feuilles jaunies. Le bonhomme ne savait pas lire ; mais il avait fait une marque à un certain endroit.

« Un moine très savant, en route vers Madrid, nous a lu jusque par ici, voilà bientôt six mois. C'est dommage que je ne sache rien distinguer là dedans. Je me rappelle seulement qu'il était question de la maladie du chevalier Don Quichotte, emmené chez lui dans une cage. »

Goya, tout près de la lampe qui lui fumait dans le nez, commença la lecture de la prose admirable :

« *Ah ! seigneur râpeur de barbes, seigneur râpeur de barbes, combien est aveugle celui qui ne voit pas à travers la toile du tamis ! Est-il donc possible que Votre Grâce puisse ignorer que les comparaisons qui se font d'esprit à esprit, de courage à courage, de beauté à beauté et de noblesse à noblesse, sont toujours odieuses et mal reçues ? Pour moi, seigneur barbier, je ne suis pas Neptune, le dieu des eaux, et ne cherche pas à me faire passer vis-à-vis de personne pour un homme sensé, ne l'étant pas. Seulement, je me fatigue à vouloir persuader au monde l'erreur où il se trouve en ne faisant pas revivre en lui-même le très heureux temps où triomphait l'ordre de la chevalerie errante. Mais notre âge dépravé ne mérite pas de jouir de ce bonheur autant qu'en ont joui les âges où les chevaliers errants entreprenaient à leurs risques et périls la défense des royaumes, la protection des damoiselles, l'assistance des orphelins et des pupilles, la revanche des humbles... »*

Goya lisait-il pour quelqu'un particulièrement ? Autour de lui, tous étaient attentifs : l'hôtelier, ses mains sur les genoux ; *Martincho*, la bouche ouverte ; la plus jeune des deux femmes, essayant d'écarter le

sommeil, discrètement intéressée. Presque jolie, le visage délicat, les yeux un peu las, elle regardait l'artiste sans laisser deviner sa pensée. Elle lui avait à peine parlé ; peut-être ne se rencontreraient-ils plus jamais. Cependant, le souvenir resterait ineffaçable dans leurs cœurs ; pour elle, de ce jeune homme ardent et fier, soulignant les phrases sonores d'un regard profond ; pour lui, de cette mignonne jeune femme, héroïque dans sa lassitude, seule à bien admirer un immortel chef-d'œuvre.

Elle succomba pourtant, et, après elle, l'hôtelier, la tête en avant, la respiration forte. Goya, les yeux plantés sur *Martincho*, lisait impitoyablement. La gouvernante de Don Quichotte, sa nièce et le naïf Sancho Panza échangeaient en ce moment des propos aigres-doux, au grand divertissement du curé et de maître Nicolas, le digne perruquier, sans oublier le bachelier Samson Carrasco, qui ne pouvait se faire attendre.

Et *Martincho* s'endormit lui aussi, le dernier. Goya voulut sourire ; mais il resta impressionné quand même par le tableau de ces personnes inertes devant lui, terrassées par le rythme magique des mots prononcés à voix haute. Il continua en homme qui connaît bien son texte, et frappa dans ses mains avant de terminer. *Martincho* se réveilla sur cette phrase :

« Une des choses qui doit donner le plus de joie à un homme éminent et vertueux, c'est de se voir, de

*son vivant, passer en bon renom dans la conversation  
des peuples, imprimé et portraituré. »*

Cette nuit-là, sous le toit misérable, le peintre et le  
torero firent des rêves de gloire.

## VII

Quelle satisfaction, quelques jours plus tard, quand on leur annonça la Sierra Morena !

Ils ne virent rien d'abord, malgré les indications du conducteur, le fouet tendu vers l'horizon. Le soir seulement, à travers la brume dorée du crépuscule, les montagnes apparurent, tourmentées et géantes, dernier obstacle qui les séparait de la terre promise.

La nature du sol changea subitement. De larges cailloux plats, semés comme à plaisir, faisaient crier la diligence. Sous les sabots des mules, les étincelles jaillissaient. Bientôt, le chemin se dressa tout devant, inexorable et droit, semblant monter jusqu'aux étoiles.

Et ceux qui avaient peur cachaient leur inquiétude ! Les hommes de l'escorte, afin d'aller plus vite, s'aventuraient de nuit, en bravaches, dans cette région dangereuse, au fond de ce boyau de rochers qui montait, se resserrait, les recouvrant comme un sépulcre.

Les moins hardis fermaient les yeux, se refusant à

regarder les « croix de meurtre », terrifiants ex-voto échelonnés sur la route. Il y en avait de récemment plantées, et la lumière jaune des lanternes laissait lire de temps en temps des inscriptions peu rassurantes : « Ici l'on a tué Miguel de Cuevas, » ou bien : « Priez pour l'âme de Francisco Cabrera, assassiné à cette place. »

Les hommes étaient descendus et marchaient après les cavaliers. Le postillon — pour se distraire, affirmait-il — parlait à voix très haute ; et l'on devinait aisément sa préoccupation de se donner du cœur au ventre. Ce qu'il disait sur ce pays, qu'il traversait sans cesse, était intéressant. Lors de son dernier passage dans la sierra, il avait vu les bannières royales en tête des troupes d'Olavide, ministre extraordinaire de Charles III, chargé par le souverain d'organiser la colonisation et le défrichement de la contrée. Dans cette entreprise hasardeuse, le succès couronnait les efforts de cet homme intrigant et habile, qui ne manquait pas d'envieux. A en croire les racontars, une enquête officieuse se machinait contre lui. A Grenade, certainement, les voyageurs apprendraient du nouveau.

Emporté par son sujet, le postillon ne tarissait pas d'éloges. Une si grande admiration était justifiée, eu égard à la tâche ingrate qui donnait à un pays perdu la richesse et la vie. Mais on cheminait dans l'obscurité, et la route suivie par la voiture, s'écartait des établissements

et des maisons. Goya et *Martincho* ne purent contempler cette transformation.

Ce qu'ils ne dirent pas, cette fameuse nuit, c'est qu'une ombre suspecte traversa par deux fois la route devant eux. La main sur les poignards, ils s'élançèrent ; l'apparition s'était fondue dans le roc, comme un impalpable fantôme. Ils gardèrent pour eux leurs impressions. Peut-être, après tout, s'agissait-il d'une illusion des sens.

Ils atteignirent, à l'aurore, le sommet du passage. La splendeur du spectacle les cloua béats de surprise.

Devant eux, le pays se transfigurait miraculeusement. Une Espagne inconnue se développait à l'infini, avec des frondaisons mystérieuses, des fleurs éclatantes et rares, le fracas des cascades sous des arbres étranges. Des exhalaisons montaient, qui donnaient le vertige. On tendait involontairement l'oreille, pour saisir, de très loin, des bruits indistincts de chansons. Tout révélait la vie, la joie, l'exubérance de la terre. Les hommes, eux-mêmes, ne ressemblaient pas aux autres. Juchés sur de petits chevaux nerveux, le teint basané, les favoris élargis sur les joues, ils jetaient un bonjour guttural et disparaissaient entre les aloès et les cactus.

Le peintre et le torero saluèrent joyeusement ce royaume d'Andalousie qui allait devenir leur patrie. Dans la mobilité de leurs pensées, ils ne voulaient plus

croire aux misères récentes. Confiants dans la réalisation de leurs rêves dorés, ils s'abandonnaient sans contrainte à leur nouvelle existence.

La vue des grandes villes, sévères ou somptueuses, les étonna bien autrement : Jaen, dont la montagne naturelle, couleur orange, se dresse au beau milieu de la cité ; Grenade, sommeillant dans la plaine rose, fière de son prestigieux palais, telle une fleur plus belle encore, parmi d'autres belles fleurs. Ils connurent là des événements d'extrême importance.

Le postillon avait dit vrai en leur parlant d'une coalition contre Olavide. Le surintendant colonial voyait se dresser contre lui des embûches sérieuses, sur la dénonciation principale de José Antonio Yanch, sujet suisse. Le marquis de la Corona et don Ricardo Wal, assistés de Monseigneur l'évêque de Jaen, procédaient, avec pleins pouvoirs et d'ordre de Sa Majesté, à une instruction secrète. Mais l'Olavide se défendant comme un beau diable, personne ne pouvait préjuger du résultat de cette affaire.

Un fait considérable défrayait d'autre part les conversations générales. Après trois mois de discussions ardentes, le Conclave romain venait de prendre fin en élevant à la tiare, sous le nom de Clément XIV, le Frère Laurent Ganganelli. Était-ce une victoire pour l'Espagne ? nul ne pouvait encore le dire. Charles III,

ennemi des Jésuites qu'il avait déjà expulsés, souhaitait l'extinction complète d'un ordre dont l'influence l'effrayait. Au sein de l'assemblée cardinalice, les partis, nettement divisés, portèrent au petit bonheur leur choix sur Ganganelli. Partisans et adversaires de la célèbre Compagnie se réjouissaient à titre égal ; mais l'anxiété était grande de connaître les intentions du nouveau pape. Les souverains d'Europe tenaient les yeux fixés sur Rome.

Ces polémiques embrouillées ne passionnaient guère nos deux compagnons. Ils recueillirent, par bribes, les nouvelles échappées aux conversations sournoises des gens du peuple, au croisement des avenues ou devant les églises. Cependant, leurs ressources diminuaient ; Séville était encore loin. Ils décidèrent de partir et s'arrachèrent à regret à la contemplation de l'Alhambra et du Generalife. « On prétend que Séville est plus admirable, se disaient-ils ; est-ce vraiment possible ? »

Ils trouveraient là-bas des taureaux, des toreros. *Martincho*, muni de recommandations très vagues, ne doutait de rien et comptait sur l'indulgent appui de *Costillares*. Pour Goya, il tâcherait de gagner son pain en faisant des copies.

« Yamina, le Père Salvador, les vieux parents et Saragosse ! mon Dieu, que tout cela est loin ! » soupirait-il.



## VIII

En ces temps, on menait grand bruit, à Séville, autour de la renommée de *Costillares*.

Dans les rues grandes ou petites de la vieille cité ; sur le pont de Triana, toujours noir de monde ; au fond des bouges les plus sombres, les Sévillans — caballeros, roturiers ou mendiants, — répétaient avec fierté le nom du torero célèbre. Ils opposaient sa gloire à celle des grands Romero, les rivaux redoutables de Ronda.

Goya et *Martincho* arrivèrent ainsi, étourdis et dépaysés, perdus dans le va-et-vient ininterrompu de cette foule dont tout le temps se passe au grand soleil. Où iraient-ils premièrement ? Ils hésitaient à s'informer tout de suite de Joaquin Rodriguez, afin de ne pas s'attirer des interrogations moqueuses.

Un homme à la figure rusée, qui rôdait dans la cour de leur hôtellerie, les tira inopinément d'affaire en venant se mettre à leur disposition. Il était tailleur — « pour les servir » — et portait, pliées sur son épaule, des capes

de coupe spéciale. Le cœur des voyageurs battit d'espoir. Au premier mot sur *Costillares*, l'homme donna force détails : « Vous n'avez, pour trouver sa demeure, qu'à descendre la rue, traverser la placette derrière la Giralda, et monter à main droite jusqu'à l'établi du cordonnier Ramon. Il vous indiquera la maison même... Mais suis-je assez étourdi ! Joaquin Rodriguez est absent depuis tantôt vingt jours ; il ne rentrera de Jerez qu'au bout de la semaine. »

Ce contretemps les attrista. Ils se promenèrent pour se distraire, séduits bientôt par les attraits de cette capitale unique et splendide.

Ils montèrent à la Giralda et contemplèrent la multitude des maisons coquettes et pressées, fulgurantes de blancheur, grâce à l'implacable soleil. La domination arabe était là, sous leurs yeux, à leurs côtés, sur les balustrades qui les entouraient, à portée de leurs mains. Elle les enveloppait, les étreignait, s'imposait de force, saturant d'effluves romantiques et délicieux l'âme artiste de Goya. L'histoire de l'invasion païenne revivait tout entière dans l'ajouement des fines colonnettes, la courbe harmonieuse et tourmentée des arcs, écrite en caractères ineffaçables du haut en bas des murailles dorées.

Exactement au-dessous d'eux, c'était la Cathédrale, entassement de pierres désespérant et formidable, gardien colossal de trésors fantastiques. Ils y pénétrèrent à la

chute du jour. La voûte, prodigieusement haute, ne s'apercevait plus. Les objets, dans la pénombre, prenaient des proportions plus grandes. Les statues et les tableaux paraissaient s'animer, miséricordieux ou terribles ; — et les pas sonores des dévots choquaient l'oreille, ainsi qu'une profanation. Là, devant le maître-autel, en présence de l'archevêque et du chapitre, se donnaient ces fêtes sacrées, extraordinairement pompeuses, dont le renom rendait jaloux jusqu'au clergé de Rome ! Là, pendant les jours saints, s'accomplissaient des cérémonies d'une hardiesse à nulle autre semblable. Que n'étaient-ils venus quelques semaines plus tôt, pour assister au chant du *miserere*, sous la clarté du fameux chandelier de bronze, *el Tenebrario*, alors que l'esprit malin va prendre possession du monde et se pavaner face au Tabernacle, en compagnie des danseuses profanes !

Ils sortirent de l'église et en firent le tour, non moins stupéfaits de la longueur de leur course, que du grouillement des êtres assis ou étendus sur les degrés de pierre. En permanence à cet endroit, jour et nuit, un peuple de pouilleux incorrigibles attendait les événements. Gueux inconnus, ils succédaient à d'autres gueux illustres venus des quatre coins de l'Espagne, trois siècles auparavant, étaler leur misère au soleil, avant de commencer leur course fabuleuse. De cette place étaient partis les

conquérants de l'or, les aventuriers décidés à tout faire, ceux qui abandonnèrent leurs majorats et leurs biens pour s'en aller, les poches vides, tenter le diable et crever de fatigue au delà de la mer ! Si les pierres pouvaient répéter les paroles, elles rediraient les projets d'avenir échafaudés dans un rêve, les alternatives de joie et de désespérance de ces glorieux insensés qui soupirèrent des mois entiers, de par la pénurie du Trésor, après quatre mauvais navires pourris de vieillesse, hors d'état de servir !

Le peintre savait tout cela, et il en instruisait *Martincho*. Dans l'esprit simple du torero, l'érudition de Goya constituait un phénomène. Il poussait des exclamations incessantes, s'étonnait des moindres raisonnements, s'ébahissait enfin en voyant surgir, sous la main habile de l'artiste, le contour d'une maison ou le profil d'un personnage.

Et les sujets d'étude ne manquaient pas ! Sur les places publiques, accroupis à l'orientale vis-à-vis de leurs bêtes, les conducteurs de chars formaient des groupes pittoresques. Un peu plus loin, une rue étroite serpentait, exquisement fraîche ; et les balcons de fer forgé se faisant face, très en saillie sur les murailles, réunissaient leurs profils arrondis, dans une invite forcée aux conversations amoureuses.

Vivre pour aimer et chanter, n'était-ce pas l'unique

loi de ce pays ? On cherchait vainement la trace d'un travail effectif. A toute heure, les castagnettes claquaient, les guitares vibraient. La nuit venue, des gaillards pauvres ou riches, enfoncés dans leurs capes, le poignard visible au côté, disparaissaient dans des allées obscures, avides de « plumer la dinde », mélancoliquement, sous les fenêtres de l'aimée.

Les deux amis, Goya entraînant *Martincho*, parcoururent ainsi les quartiers mystérieux et sordides, le faubourg de Triana aux tavernes bruyantes, l'antique rue de Chicarreros, véritable citadelle des duègnes de tous genres, où se donnent ouvertement les rendez-vous d'amour. Le soir, quand ils avaient bien marché, ils s'asseyaient au bord du Guadalquivir. Les lumières se reflétaient dans l'eau tranquille ; la Giralda, sur l'azur laiteux du ciel, découpait nettement son ombre ; l'odeur de l'oranger arrivait par bouffées. On ne pensait plus à rien ; les yeux se fermaient ; une lassitude délicieuse et infinie enlevait toute volonté.

Ils ne reprenaient leur chemin qu'à regret, s'avancant au hasard des ruelles. Des applaudissements les attirant, ils ouvraient une porte et tombaient en plein *baile*. Les tables, repoussées vers les murs, laissaient la place libre aux ébats des danseurs, — un homme et une femme. Elle tourbillonnait sans trêve, éperdue et suppliante, déhanchée, les cheveux épars. Il esquissait des petits pas

rapides et simulait l'indifférence. Les spectateurs, assis par terre, criaient joyeusement en marquant la cadence. Le tavernier, spontanément, apportait à ceux qui entraient une *copa* de manzanilla. Les couples se renouvelaient, — et la représentation se prolongeait jusqu'à l'aurore.

Les hommes de police ne se souciaient pas de fréquenter de tels endroits. Les affaires d'amour se réglaient dans la rue même, à coups de couteau, entre les murs discrets.

Les événements les plus divers trouvaient là un écho fidèle, précédant quelquefois leur proclamation officielle par les crieurs publics. Les deux amis connurent de la sorte, avec deux jours d'avance, la nouvelle de l'exécution publique de l'assassin Felipe.

C'était un carabinier de Séville, coupable d'un horrible forfait. Désigné par les autorités pour escorter dans la montagne un voyageur de marque, il l'avait tout simplement tué pour le voler. Pendant un mois, il déjoua les recherches plutôt timides de ses anciens collègues. Lorsqu'on le ramena dans la cité, lié comme une bête fauve, la force armée dut empêcher la foule de l'assommer immédiatement.

Les Sévillans accueillirent par des bravos la sentence de mort ; puis, tout d'un coup, un revirement curieux se fit dans leur esprit ; leur soif de vengeance diminua. En

faveur de ce misérable, indigne de pitié, une légende sympathique se formait ; un mouvement d'opinion, chaque jour plus marqué, réclamait une indulgence inexplicable. Les influences les plus hautes furent mises en avant pour obtenir la grâce. L'archevêque Solis lui-même, homme de grand pouvoir, dépêcha un courrier vers la cour, porteur d'une supplique attendrissante ; mais le roi voulait faire un exemple : l'ordre parvint à Séville d'exécuter le condamné.

Le jour fixé, la capitale andalouse s'éveilla sous le poids d'une tristesse immense. Les gens, consternés et muets, s'acheminaient vers le lieu du supplice ; ou bien ils restaient debout à faire la haie, attendant patiemment le funèbre cortège.

Goya et *Martincho*. mêlés au peuple, émus comme les autres, écoutaient certains renseignements murmurés à l'oreille. L'homme, « en chapelle » depuis la veille, devait mourir à midi. Ils suivirent le courant qui montait vers la place fatale.

On pouvait dire du condamné, qu'il n'appartenait déjà plus à la justice humaine. Les Frères de Paix et Charité avaient pris possession de sa personne et l'assistaient jusqu'à la fin. Chargés par privilège exclusif et sacré de le préparer à la suprême épreuve, ils prévenaient également ses défaillances possibles, au cours de la traditionnelle promenade.

De la prison à l'échafaud, en effet, l'itinéraire s'allongeait indéfiniment, selon le caprice des rues tortueuses. Des cavaliers ouvraient la marche, suivis de massiers à la belle prestance et de magistrats galonnés. L'excellentissime chapitre de la cathédrale venait ensuite, puis des prêtres, des moines à la cagoule rabattue, d'innombrables confréries. Le dernier était le condamné, exhorté par les Frères, et s'avancant pieds nus, un énorme cierge à la main.

On ne pouvait, sur son visage, lire ses impressions. Il regardait autour de lui, apparemment rassuré, satisfait peut-être de l'attitude de ces femmes qui marmottaient des prières en inclinant la tête, de ces hommes qui lui lançaient au passage un mot d'encouragement. En somme, son existence s'achevait dans une apothéose. Encore quelques minutes, et tout serait fini ; il aurait expié sa faute et ne devrait plus rien à ses semblables. Pour ce qui est de l'autre vie, il gardait confiance dans les promesses des bons moines.

Entre les rangs pressés, les religieux quêteurs sollicitaient la charité publique. Au bout de longues perches, les aumônières se balançaient sous les fenêtres ; — et les señoras en mantilles ne marchandèrent pas leur obole, « pour l'âme du pauvre pécheur » !

Deux fois dans le trajet, l'homme fut fatigué et

s'arrêta. Il ne s'agissait pas de le contrarier, et, d'ailleurs, on avait le temps.

Lorsqu'il arriva au pied de l'estrade, toutes les têtes ondulèrent dans un formidable remous. Le peintre et le torero, placés au premier rang, virent le patient qui montait les degrés. On le débarrassa de son cerge, et le peuple crut qu'il allait parler ; mais il se mit à genoux, un crucifix entre les doigts, disposé à écouter la prédication. Debout sur la plate-forme, emphatique et superbe, l'orateur sacré développa un sermon magnifique où il était question d'énormement de choses. Un murmure approbatif salua la péroraison, — et personne n'entendit la voix mal assurée du greffier relisant la sentence.

Le prêtre redescendit ; un petit homme noir le remplaça. Il saisit le patient par les épaules, l'obligeant à s'asseoir sur une planchette, contre un poteau. Une seconde, il s'agenouilla devant lui, — peut-être demandait-il pardon ; — puis, l'ayant ligotté en un tour de main, il enserra le cou du malheureux dans un collier de fer, passa par derrière et fit un geste significatif et rapide.

Une seule secousse agita le corps. Les pieds se tournèrent en dedans ; la langue et les yeux sortirent. Le carabinier Felipe n'existait plus.

Au-dessus des têtes courbées, une clameur monta. Les femmes sanglotèrent plus fort ; les prières des

hommes retentirent plus distinctement. Francisco Goya, lui aussi, récita son *pater*. Un mouvement se fit à ses côtés : *Martincho*, vaincu par l'émotion, se laissait aller à terre, évanoui. Le peintre, aidé par deux voisins, le transporta jusqu'à l'auberge. Il lui tardait de revenir sous l'échafaud, afin d'y travailler.

Jusqu'au soir, le cadavre resta exposé. A ses pieds, le cierge brûlait, planté dans un grand chandélier ; et la flamme fumeuse, se tordant sous la brise, mettait des ombres incessamment mobiles, plus terrifiantes encore, sur le visage grimaçant. Tout près, un religieux de garde éloignait les mouches en agitant son livre.

Sans discontinuer, la foule vint contempler le mort, en procession silencieuse et recueillie. Des enfants défilèrent, conduits par leurs parents. Pour bien les faire profiter de la leçon terrible, on hissait les marmots le plus haut possible au bout des bras, devant ce croque-mitaine pour de bon.

Et Francisco Goya, pour la vingtième fois, refaisait son esquisse. L'aspect de cette dépouille pitoyable et hideuse lui semblait digne d'être fixé par son crayon. Il recommençait, corrigeait, effaçait, tout au désir de parfaitement reproduire le caractère tragique de sa composition.

Lorsqu'il partit, à la nuit, les Frères de Paix et Charité, si bien nommés, venaient terminer leur mission

de miséricorde. Ayant mis en bière le corps du supplicié, ils le portèrent jusqu'au cimetière, creusèrent eux-mêmes la fosse, dirent les dernières prières.

Goya retrouva *Martincho* encore tremblant. Le torero refusa de regarder les dessins rapportés. Longtemps, la vision devait le hanter, de ce misérable assassin, affreusement tordu sur le banc d'infamie.

« Bizarreries des caractères et des âmes, pensait le peintre. Cet homme, si brave en face des taureaux, ne peut voir d'un cœur tranquille étrangler un coquin. »



## IX

La visite à *Costillares* tracassait le pauvre *Martincho*. Lorsque le grand *espada* s'en revint de Jerez et qu'il fallut se décider, les deux amis combinèrent des phrases cérémonieuses, en vue de leur réception solennelle.

La simplicité de l'accueil les déconcerta tout à fait. La demeure, petite, sans faste aucun, ne différait pas sensiblement des autres. Il y avait des pots de fleurs sur les fenêtres, devant les jalousies baissées. Dans la cour intérieure, pavée de galets arrondis, le murmure d'un jet d'eau, au-dessus d'un bassin minuscule, ajoutait un bruit discret à l'exquise tranquillité des choses.

Un gamin dépenaillé vint avertir le maître, et l'instant d'après ils étaient en sa présence, interdits et timides.

Ils le voyaient donc, le héros, l'homme sans égal qui traînait après lui une légende glorieuse. Grand et fort, les traits excessivement réguliers, la bouche toujours entr'ouverte pour sourire, il s'exprimait tout naturel-

lement, ne cherchant pas ses paroles, satisfait toutefois de l'attitude contemplative des deux autres.

« Est-ce à moi que vous en voulez ? Joaquin Rodriguez, pour vous servir. Cette maison est la vôtre, et vous pouvez parler sans crainte. »

*Martincho*, lui présentant sa lettre, bredouilla quelques mots. A mesure que l'*espada* lisait, son visage s'épanouissait, des exclamations joyeuses lui échappaient, comme en face d'une découverte heureuse et inespérée. Il tourna le feuillet, recula d'un pas, et, les deux mains tendues :

« Ainsi, vous êtes Martin Barcaiztegui ? Pourquoi ne pas se nommer tout de suite ? Puisque vous êtes torero, vous êtes deux fois un ami. »

Il les fit asseoir devant lui, multipliant les interrogations, bavardant ensuite, sans attendre les réponses.

« Vous venez donc visiter notre pays ? Voilà qui est parfait. Je souhaite au nouveau *Martincho* andalou le succès qui a fait parler de lui jusqu'à Séville. Mais vous paraissez trop modeste ; il faut vous remuer et vous montrer. Vous allez voir si je m'en charge. L'occasion se présente pour vous, dans quinze jours, à Sanlucar de Barrameda, à deux pas d'ici. Un vrai pain bénit, pensez donc : trois taureaux à estoquer en fin de course, après la pantomime. J'ai sur les bras un bonhomme d'organisateur qui cherche des toreros et ne me laisse

pas tranquille. Nous le verrons ce soir ensemble, et je vous fais traiter l'affaire, ainsi qu'à votre ami. Un banderillero de là-bas, n'est-il pas vrai ? »

Il regardait Goya en souriant, persuadé qu'il s'adressait à un torero. Très pâle, le peintre n'osa rien dire et s'inclina. *Martincho* retrouva assez de hardiesse pour faire une présentation.

« Mon intime ami Francisco, dit-il, un très modeste compagnon. »

*Costillares*, frappant dans ses mains en signe de joie, alla chercher au fond d'un vieux bahut un flacon et des verres. Les yeux sur la table, Goya et *Martincho* restaient silencieux. Ils laissaient aller les choses, ne voyaient que la séduction de la minute présente, se refusaient à croire à la moindre difficulté. Du moment que *Costillares* acceptait de les protéger, les obstacles disparaissaient.

Ils n'avaient plus peur de parler. Avec des expressions naïves, *Martincho* donnait à *Costillares* des détails sur les prouesses bizarres qu'il exécutait dans le Guipuzcoa. Le torero sévillan, le visage plus grave, écoutait attentivement, se faisant même redire certaines particularités. Hochant la tête ou approuvant, selon les cas, il émettait parfois des objections catégoriques.

« *Amigo*, votre raisonnement est juste ; mais que faites-vous de l'imprévu ? Installé sur votre table, préparé

pour le saut, vous choisissez l'instant de la sortie du *toril* ; c'est fort bien : le taureau arrive sur vous en pleine fougue ; il ignore encore le secret du leurre. Mais je vous le demande en toute franchise : n'avez-vous éprouvé, dans cette expérience, aucune surprise périlleuse ? Tous les taureaux ne chargent pas de la même manière ; il en est qui semblent deviner les moindres intentions. Ils s'arrêtent, perfides, au moment de frapper, et alors...

Les regards des deux toreros se croisèrent. *Martincho* répondit simplement :

« Alors, je compte sur mes jambes. La chose est arrivée, et je m'en suis toujours tiré avec honneur. »

Peut-être *Costillares* douta une seconde ; mais il dévisagea *Martincho* et lut la vérité dans ses yeux clairs. L'homme ne mentait pas.

Ils burent de nouveau à leurs succès futurs, — et Goya, habile dans la préparation de ses phrases, laissa tomber le mot de « *volapié* ».

« Est-ce vrai que vous ignorez encore mon invention ? s'écria *Costillares*. Soyez tranquille, vous me direz ce que vous en pensez lundi prochain, car je cours ce jour-là en place de Séville, pour le compte de la *Maestranza* royale. Je n'ai qu'un orgueil : celui d'avoir complété l'œuvre du grand Romero. La *muleta* lui servait à préparer son adversaire ; au moment de le « recevoir » et de frapper, elle faisait office de guide et de bouclier,

et tout s'arrêtait là. Avec un taureau fourbe ou lâche, c'était l'achèvement indigne à coups de « demi-lune ». Vous connaissez la chose, vous la verrez encore ; mais j'ai tout renversé. Grâce à l'aide du ciel, les taureaux qui m'échoient meurent tous de ma main. »

Goya et *Martincho* applaudirent. L'*espada*, transfiguré, continua :

« Je possède la gloire ; mais j'y ai droit. Marquis, comtes et ducs nous ont passé les armes, et nous leur montrons maintenant, nous le peuple, comment nous avons su ennoblir le combat ! »

Les deux amis voulaient savoir encore ; ils sollicitaient des explications, une démonstration technique : Joaquin Rodriguez les renvoya au lundi de la course. « Une leçon entre quatre murs, ajouta-t-il, ne signifie pas grand chose. Vous vous tiendrez dans le couloir, contre les barrières, de façon à tout voir de très près. Surtout, remarquez bien le mouvement du leurre, à l'instant décisif. » Il les congédia, les priant de revenir le prendre le soir même, pour l'engagement à passer.

Dans la rue, Francisco Goya regarda *Martincho* bien en face, et, très calme, il lui dit :

« Le sort en est jeté ! ami ; mais tu n'ignores pas que j'ai fort peu approché les taureaux.

— Le sort en est jeté ! répliqua *Martincho* ; mais je t'apprendrai ce qu'il faut savoir. »

Ils s'en allèrent la tête haute, en triomphateurs véritables. Goya, principalement, exultait. A tout hasard, *Costillares* l'avait classé torero ; et il n'osait plus songer à la peinture, ni s'avouer qu'un de ses rêves venait de se réaliser.

Le soir, exacts au rendez-vous, ils accompagnèrent Joaquin Rodriguez dans une taverne éloignée du centre, parfaitement appropriée aux entretiens secrets. En les voyant entrer, les gens ôtèrent leurs chapeaux. Un homme chaussé d'espadrilles s'avança avec force révérences ; une épaisse chaîne d'or pendait sous son gilet. *Costillares* l'interpella gaiment :

« Holà ! réjouissez-vous, maître Isidro ; vous pouvez me remercier, car j'ai trouvé ce qu'il vous faut.

— Bravo ! » s'exclama le bonhomme, sans cacher autrement sa joie. « Il n'y a que l'immense *Costillares* pour arriver à tirer d'affaire un pauvre diable comme moi ! »

Tandis qu'ils s'asseyaient, il examinait les nouveaux venus. Une interrogation lui venait aux lèvres ; le grand torero la prévint :

« Félicite-toi de ta bonne fortune, dit-il plus familièrement. Je t'amène une attraction exceptionnelle. L'homme que tu vois là, n'est autre que le fameux Martin Barcaiztegui, et il promet de sauter par-dessus

les taureaux, dès leur premier bond dans la piste. L'autre est un banderillero... »

L'entrepreneur de spectacles, un peu abasourdi, roulait sa chaîne d'or entre ses doigts épais. Nullement rassuré, il se livrait à des calculs. Il ignorait tout de ce qui concernait *Martincho* ; mais la parole de *Costillares* avait son prix, et la chose lui paraissait bien belle pour la bicoque en planches, édifiée en grande hâte à Sanlucar. Et puis, combien ces hommes allaient-ils demander en rémunération de leur travail ? Joaquin Rodriguez, très amusé, le laissait réfléchir. Malgré son indifférence voulue, l'énoncé des propositions de maître Isidro lui arracha un sourire :

« La représentation commence par une pantomime pour laquelle j'ai tout préparé déjà : grand combat entre les Mores et les Chrétiens de Castille, et apparition, au moment propice, de trois *novillos* de quatre herbes, achetés chez don Luis Ibarburu, de ce voisinage. Pour le divertissement du public, j'ai réservé deux autres « emboulés » de même provenance, et enfin, pour la lutte sérieuse, trois taureaux de belles lignes et d'âge, fournis par don Francisco Dominguez, et qui porteront la « devise » bleu ciel. Señor Rodriguez, je vous fais juge : est-ce un programme, oui ou non ? »

Joaquin Rodriguez, approuvant sans réserve, demanda seulement : « Avez-vous songé aux cavaliers ? »

— Parbleu, répondit l'autre, j'en ai engagé deux, — des gaillards solides, sachant appuyer sur la pique. Par exemple, j'ai oublié leurs noms. Il y a aussi l'homme chargé d'achever les taureaux avec la « demi-lune » : il peut, à la rigueur, poser des banderilles. »

Goya et *Martincho* ne faisaient aucune objection. Encouragé par leur silence, Isidro attaqua la grosse question : « J'ai pensé, insinua-t-il en regardant Barcaiztegui, qu'avec six cents réaux pour vous et cent pour votre ami... »

Il s'attendait à des protestations : les hommes restèrent muets. Ils étaient décidément modestes. Un instant, Isidro crut à une formidable plaisanterie de *Costillares* ; mais ce dernier annonça avec bonhomie : « Mes amis acceptent ; reste à fixer le jour. »

On convint du lundi qui suivrait la course de Séville, comme paraissant le plus avantageux, à cause du grand marché de Sanlucar. D'ailleurs, Isidro avait vu le corrigidor ; l'autorisation légale était accordée d'avance.

Ils se préoccupèrent tout de suite de leurs engagements. *Martincho* ignorait l'usage de la plume, Isidro n'en savait guère plus, et *Costillares* alléguait en riant qu'il lui fallait une heure pour la seule transcription de son nom. Ce fut Goya qui se chargea de tout ; et les autres admirèrent le savoir de l'artiste.

Ils rentrèrent chez eux avec des impressions diverses. *Martincho* rayonnait. Il se répétait les dernières paroles de *Costillares* sur le seuil de sa porte : « J'ai cru pouvoir accepter en votre nom, car vous gagnerez le triple dans un mois, si vous faites vraiment ce que vous dites. » Francisco Goya, moins à son aise, regrettait presque l'aventure périlleuse où il se fourvoyait sans réfléchir ; le découragement le gagnait. Il fallut la bonne humeur de son ami, pour le remonter quelque peu.

L'important, maintenant, c'était de bien voir *leurs* taureaux. Sanlucar était proche ; mais le trajet dans la campagne, jusqu'aux différents élevages, représentait trop de perte de temps. Ils prirent le parti de ne connaître leurs ennemis qu'à la dernière minute, la veille de la course, lors de la conduite nocturne jusqu'à l'amphithéâtre.

Ils avaient heureusement, pour tromper leur attente, la perspective de la prochaine solennité tauromachique, annoncée à grand bruit en *plaza* de Séville. La *Maestranza* avait bien fait les choses : Juan Romero, de Ronda, et Joaquín Rodríguez (*Costillares*), de Séville, contre quatre taureaux du Marquis de Ruchena, et quatre autres de don Manuel Gonzalez. Les deux amis ne tenaient plus en place. Leurs questions enfantines importunaient à la fin l'excellent *Costillares*. Il semblait à tous deux que les portes de la *plaza* ne s'ouvriraient

jamais, et ils tournaient sans cesse autour des murailles pimpantes et neuves, comme pour découvrir plus vite quelque chose.

L'avant-veille du jour fixé, Juan Romero descendit de la diligence de Ronda. *Costillares*, présent à son arrivée, lui souhaita la bienvenue, s'informa de sa santé et l'accompagna jusqu'à l'hôtellerie. Dans la joie de les rencontrer, les passants les saluaient ostensiblement, s'arrêtant, naïvement admiratifs, pour mieux les voir s'éloigner côte à côte.









## X

Lorsque le premier taureau de la course tomba, la poignée de l'épée dépassant à peine le garrot, les plus irréductibles partisans du « genre de Séville », acclamèrent d'un seul cri l'heureuse fortune du grand Juan Romero.

L'estocade « à taureau reçu », venait d'être pratiquée dans des conditions de perfection qui pouvaient la faire passer pour un modèle. Les trois « passes » de *muleta*, exécutées sans mouvement aucun des jambes, l'appel du pied et de la voix, la ruée de la bête sur son adversaire immobile, tout cela avait paru un rêve. La gloire attachée au nom illustre des Romero, se manifestait une fois encore, plus éclatante et plus réelle.

Qu'allait faire *Costillares*, après un tel triomphe ! Les Sévillans, les compatriotes entichés, ceux qui en tenaient quand même pour lui, gardaient difficilement leur sang-froid. Les yeux fixés sur la fameuse petite

porte, ils attendaient les poings fermés, nerveusement préoccupés.

Le taureau qui sortit le deuxième était de ceux que l'on appelle *nevados* ou *salpicados* (1); et sur son dos, le long des côtes, de petites tâches blanchâtres couvraient sa robe gris foncé. Il accepta, sans renverser personne, sept piqûres des cavaliers. Des sifflets retentirent à l'adresse de don Manuel Gonzalez, l'éleveur, en protestation contre la mollesse d'un pensionnaire se retranchant près des barrières, épuisé et la tête basse, insensible aux provocations des toreros.

Partout, à droite et à gauche, aux places de soleil et d'ombre, les admirateurs, les critiques ou les indifférents, cherchaient à deviner les intentions de *Costillares*. On ne mettait pas en doute les multiples ressources de son habileté; mais les plus optimistes devaient redouter, en cette occasion, l'inutilité d'une intervention quelconque.

Cependant, l'*espada* s'approchait de la bête, la *muleta* minuscule tenue dans la main gauche, le visage serein, comme en présence d'une situation facile. Par quelle faculté presque magique réussit-il ensuite à déloger le taureau des barrières? les spectateurs se le demandaient. Dans les plis du drapelet rouge, une force inconnue se manifestait, agissant sur la brute, irrésistible,

---

(1) Littéralement : *Neigeux* ou *saupeudrés*.

fluide, l'obligeant à foncer, à s'avancer quand même, par saccades, subjuguée par l'extraordinaire attirance de ces appels réitérés.

Un seul moment, elle se présenta parfaitement « cadrée » ; ce fut suffisant pour l'*espada*. Il se laissa tomber sur elle de très près, l'épée en plein garrot, tandis que du bras gauche, écartant insensiblement la *muleta* enroulée, il évitait le coup de tête. C'est ainsi qu'ayant effleuré les côtes du taureau, il se retrouva par derrière, tranquille et hors d'atteinte.

Une acclamation tonna, enveloppant la foule entière dans une même poussée d'enthousiasme. Quel géant que ce *Costillares*, qui pouvait accomplir de semblables prouesses ! Les vieux admirateurs de Romero le père, n'avaient jamais rien vu de tel. Ivres d'orgueil, ils applaudissaient, criaient, lançaient leurs chapeaux et leurs capes, avec une envie de pleurer. Pour les observateurs intelligents, ceux qui savaient « voir les taureaux », il s'agissait d'une découverte capitale, d'une révolution superbe dans cet art de la *lidia*, délaissé par les nobles, génialement repris par les Romero, et qui se révélait maintenant plus complexe et plus vaste, grâce à la célèbre trouvaille.

Dans le couloir qui entourait la piste, placés de façon privilégiée, deux hommes, las d'applaudir, ne pouvaient détacher leurs yeux de *Costillares*. Ils enviaient l'incom-

parable apothéose du héros. Que devenait le souci de la vie, en balance avec cette victoire ! La conquête de cette gloire sans mélange, plus pure que celle du plus grand conquérant, valait bien le sacrifice d'une existence misérable. A la fin, l'un d'eux murmura, avec un soupir :

« Je suis découragé, mon frère. Avec mes sauts et mes acrobaties, je crois bien que je ne sais rien. »

C'était *Martincho* qui parlait. Ce qu'il venait de voir dépassait ses suppositions, lui apparaissait comme un mystère redoutable qu'il ne pourrait jamais comprendre. Il en arrivait donc à douter de sa propre valeur.

« Réfléchissez, Francisco, reprit-il ; ne vous semble-t-il pas qu'il y a dans tout cela une machination du diable ! » — il se signa rapidement — « Oh ! Dieu me préserve de supposer... et cependant, tenez, je préfère tout admirer sans rien vouloir connaître... »

— C'est donc moi qui vais vous gronder, dit Goya. Quel étourdi vous faites ! Il faut tout voir, tout bien apprécier. Que nous a indiqué, l'autre jour, Joaquin Rodriguez ? Simplement de noter la direction du leurre. Vous avez négligé la recommandation, n'est-ce pas ? Le mouvement de la *muleta*, voyez-vous, il n'y a pas d'autre secret ; la difficulté est là. » Et il ajouta, après une pause : « Il est vrai qu'elle compte. »

*Martincho*, secouant la tête, allait répondre qu'il avait observé le moindre détail, lorsqu'ils furent témoins

d'une scène touchante. Juan Romero, s'approchant de *Costillares*, l'embrassa avec effusion. Les vivats redoublèrent. Romero voulait parler : *Costillares* l'arrêta :

« Vos éloges, dit-il, me seront sensibles entre tous ; mais je veux vous dire, une fois de plus, mon admiration pour une famille d'incomparables toreros. Nous devons beaucoup à votre père : sans lui, je n'aurais aucun nom. L'art n'a pas eu de plus noble serviteur. Dieu le garde de longues années ! »

Il salua profondément ; l'autre répondit :

« Vous avez raison de rappeler le nom de Francisco Romero. Vous continuez glorieusement sa tâche ; je vous en remercie pour lui. Je ne saurais mieux conseiller mes fils, qu'en leur ordonnant de vous imiter. »

Joaquin Rodriguez s'inclina encore. Il songeait à cette nouvelle génération de toreros à laquelle on le proposait comme modèle, ne pouvant supposer un seul instant que le débutant du lendemain, le colossal Pedro Romero, se dresserait bien vite devant lui comme le plus terrible des rivaux !



## XI

Dès le jour suivant, *Martincho* et Goya entreprirent le voyage de Sanlucar. Il ne s'agissait, en somme, que d'une promenade, une simple descente le long du Guadalquivir, jusqu'au lieu où le fleuve s'élargit dans la mer.

Le cadre, ici, devenait plus modeste. Le cirque était rudimentaire, de dimensions restreintes, entièrement construit en planches. L'installation générale laissait à désirer ; les choses les plus essentielles manquaient absolument ; mais les deux amis étaient trop obsédés pour rien approfondir. Leur imagination ne leur fit voir que des merveilles.

Ils ne furent pas longs à retrouver Isidro, plus affairé que jamais, totalement accaparé par ses fonctions d'organisateur du spectacle. La crainte exagérée d'un corrégidor entêté et grognon, lui faisait faire des miracles ; et toute la journée, il montait et descendait les rues

étroites de la ville, courait le long des quais, apposait un peu partout de petites affiches manuscrites, les bras couverts de multiples paquets, suant, soufflant, envoyant tout au diable. Désireux de faire le plus d'économies possibles, il assumait, seul ou presque, le soin de toutes choses. Naturellement, il en oubliait les trois quarts, négligeait des rendez-vous importants, omettait de solliciter certaines autorisations indispensables. Les alguazils, la menace à la bouche, le harcelaient sans discontinuer. Il ne reprenait guère haleine que le soir, à la taverne, où il retrouvait les autres comparses engagés par lui, pauvres diables aux habits râpés, dont le métier consistait, sous un accoutrement grotesque, à se faire malmener par les cornes.

Saturnino, l'homme à la « demi-lune », venait aussi vider sa coupe en compagnie du *Tuerto*, individu très misérable, qui courait les villages en qualité de picador. On l'appelait « le borgne », — et de fait, il l'était, — sans qu'on ait jamais su son véritable nom. Tristes ou gais, selon les jours, ils se contaient leurs bonnes ou mauvaises fortunes, les déboires trop nombreux, les rares minutes d'espoir. Le *Tuerto*, sans un maravédis en poche, contemplait d'un air morne sa veste trouée ; mais il ne désespérait pas. Saturnino, toujours dédaigneux, haussait les épaules, avare de paroles, et renvoyait au loin des bouffées de fumée bleuâtre. Pour lui, leur

existence était finie ; il ne croyait plus à la réussite. Tous deux avaient les cheveux blancs.

Vis-à-vis des nouveaux venus, aucune jalousie dans leur accueil. Ces jeunes gens, après bien d'autres, se lançaient dans les aléas de la profession ; pourquoi les décourager d'avance ? Et puis, qui sait ? Le *Tuerto* songeait que, peut-être, l'occasion était venue de la revanche si longtemps attendue ; et, dans un avenir très proche, il entrevoyait des journées heureuses. Saturnino restait sceptique, mais ne le disait pas.

Cependant, plusieurs fois par jour et en grand secret, *Martincho* prodiguait les leçons à Goya, étonné véritablement de son aptitude à saisir les moindres instructions. C'est qu'il ne s'adressait pas à un ignorant : les villages d'Aragon, les environs de Madrid même, avaient eu, maintes fois, l'occasion d'admirer l'intrépidité du peintre dans ces courses rudimentaires où le taureau porte des boules en cuir au bout des cornes. Il s'agissait à présent d'une affaire autrement sérieuse, et le bon *Martincho* faisait passer un frisson dans le dos, avec sa façon toute simple de dire : « N'ayons point peur ; c'est là l'essentiel. »

Non ! Goya n'aurait point peur ; il l'affirmait d'avance et l'on pouvait le croire. Seulement, ses nerfs le dominaient ; il n'était point maître de son impatience. Et il se surprenait, esquissant des « passes » en pleine rue, ou

bien plantant de fausses banderilles contre les murs des maisons.

Le dimanche, à minuit, les taureaux arrivèrent. On les vit défiler sur la grande route, enveloppés par la poussière. Les bœufs domestiques, fidèles à leur tâche, les maintenaient en bon chemin, tandis que les gardiens galopaient par derrière. Sous les pas pesants, la terre tremblait. Les hommes, par intervalles, criaient de brefs commandements ; et leurs voix dominaient le tintement des sonnailles et le beuglement des bêtes. *Martincho*, par prudence, ne donna pas son opinion ; mais Goya, grâce à l'obscurité, crut voir passer des animaux géants. Jusqu'au moment de la course, des pensées l'agitèrent où il y avait de la fierté et de l'appréhension.

Et pourtant, tout marcha admirablement. *Martincho* portait la tunique brune des grands jours et une cravate en dentelles. Le peintre, se rappelant *Costillares*, avait songé à des folies : une ceinture de soie rose, très voyante et très large, d'un usage nouveau. On l'en dissuada, car il fallait être modeste.

La pantomime, malgré son absurdité évidente, prépara favorablement le public à la suite. Lorsqu'on installa, face au *toril*, la fameuse table, des bravos d'encouragement se firent entendre. L'acte fut émouvant et simple. *Martincho* escalada la table, salua le public et attendit. Dès l'apparition du taureau, il leva les bras.

La bête fonça ; et, au moment précis du coup de tête, l'homme bondit prodigieusement, retombant avec grâce à terre, le chapeau soulevé, tandis que la table volait en morceaux. La partie était gagnée ; le brave *Martincho* renvoyait aux gradins les chapeaux lancés sur le sable par les enthousiastes. Bientôt, dans les environs et jusqu'à Séville, le bruit allait se répandre d'un exploit aussi extraordinaire.

Et Goya n'eut pas peur. La bête, imposante par sa grandeur et par ses cornes, attaquait franchement. Docile aux conseils de *Martincho*, certain aussi que son ami interviendrait immédiatement avec la cape, il se hasarda à banderiller et réussit deux demi-paires. « Tu vois bien, observa malicieusement *Martincho* ; la chose n'est pas très compliquée. »

Quel souvenir, pour le peintre, que celui de cette seconde terrible où les cornes lui effleurèrent la poitrine ! Plus tard, malgré les succès de la vie facile, peut-être regretterait-il l'émotion exquise et forte, causée par ces premiers applaudissements conquis en bonne lutte.

Les compagnons, grisés, rivalisèrent de courage. Le *Tuerto* manœuvra son cheval mieux qu'il ne l'avait jamais fait ; il semblait rajeuni par la chance des autres. Saturnino, avec les bâtonnets, se risqua en terrain impossible. Il mit sa paire, mais fut soulevé par la corne.

Tous accoururent ; l'homme se releva sans mal. Ce ne serait pas pour cette fois.

Réellement, Martin Barcaiztegui confirmait sa grande renommée. La mort de chacun de ses adversaires, la consacra définitivement. Sur trois, un seul eut l'agonie pénible et nécessita l'achèvement répugnant, à l'aide de la « demi-lune ». Les autres, estoqués « à taureau reçu », succombèrent incontinent. Les toreros d'Andalousie devaient désormais compter avec ce camarade qui apportait dans l'arène une intrépidité à toute épreuve, des manières très simples et très personnelles, entièrement différentes des leurs. Isidro rayonnait : *Martincho* était son homme ; il le produirait dans les *plazas*. Un filon doré se présentait, qu'il fallait exploiter sans tarder.

Le lendemain soir, au bord de la mer, Barcaiztegui et le peintre se redisaient les impressions de ce fameux début. Ils venaient de toucher leur argent et n'en parlaient ni l'un ni l'autre. A la fin, Goya insinua :

« Un courrier part cette nuit pour la Castille et l'Aragon. J'ai pensé à mon père... »

Il n'en dit pas plus, comme honteux de lui-même, et ne vit pas le torero qui se mordait les lèvres, le visage très rouge.

Lui non plus n'avait rien dans ses poches. En sortant de la maison d'Isidro, une pauvre vieille, s'accrochant à ses pas, lui avait conté son histoire, et comment elle

demeurait seule, après de grands malheurs, pour nourrir ses petits enfants. Derrière elle, une marmaille s'agitait en pleurant, — des bambins déguenillés et pâles, qui, sans doute, voulaient du pain: Le cœur du torero s'était gonflé: il avait tout donné.

Et ces hommes ne se doutaient pas qu'ils étaient grands comme le monde! Ils se moquaient bien de l'argent: ils en auraient tant qu'ils voudraient! Autrement, ce serait la mort tragique, les surprenant en pleine gloire; à quoi bon se donner du souci!

Ils allèrent donc de village en village et devinrent fameux. On les recherchait; les cités les réclamèrent. Ils connurent les triomphes étourdissants survenant par séries, et aussi les après-midi néfastes où rien ne veut marcher, où les taureaux, s'obstinant à ne pas tomber, semblent bardés de fer!

Un jour, *Francisco de los toros* (c'était le nom de torero du peintre), poursuivi dans la piste, mit le pied sur sa cape, trébucha et reçut le baptême du sang. Résultat: une estafilade à la cuisse, profonde et douloureuse, et dix jours de lit avec la fièvre. Il ne se levait pas encore, lorsqu'un franciscain, l'air malin sous son crâne rasé, lui fit remise, certain soir, d'une missive qui paraissait venir de loin.

Qui donc expédiait ce rouleau de papier, maculé et froissé? Le moine s'esquiva, un fin sourire entre ses lèvres

minces. Goya brisa les cachets avec anxiété : la lettre était du Père Salvador.

A mesure que le peintre lisait, des larmes montaient à ses yeux. Le religieux, dès le début, faisait de douces remontrances : Pourquoi ne pas écrire, après de si longs mois, alors qu'ils étaient tous dans la peine, là-bas, au pays natal ! Que faisait-il ? Que devenait-il ? On racontait, à Saragosse et à Madrid, qu'il vivait parmi les toreros. Ces choses étaient-elles possibles ? Et les recommandations n'en finissaient plus, minutieusement détaillées dans quatre grandes pages. Le cœur de Francisco Goya battit plus fort. Le prêtre, maintenant, lui rappelait sa vocation et les promesses faites. Il devait travailler, persévérer encore, afin de faire pardonner les vieilles équipées. On les oubliait déjà. Charles III ne refusait pas sa protection ; mais le séjour à Rome était indispensable. Il ne serait pas seul dans cette ville ; des compatriotes déjà célèbres s'y rencontraient ; ils l'accueilleraient les bras ouverts. Le complément de ses études se trouvait assuré. Dieu aidant, la gloire viendrait ensuite toute seule.

Goya arrêta sa lecture : les larges feuillets glissèrent jusqu'à terre. Lorsque *Martincho* entra, il crut à un malheureux voyant le visage de son camarade : « Qu'est-il arrivé ? parlez donc ! » Et comme l'autre relisait la lettre, le torero se lamenta.

« Ainsi, vous quitteriez votre meilleur ami ? » répétait-il sans cesse. L'artiste se taisait ; un combat se livrait en lui-même. Il répondit enfin : « c'est le devoir. »

La journée s'écoula, morne pour les deux hommes. Goya, de temps à autre, secouait la tête en soupirant. Il lui faudrait donc interrompre cette existence de torero, remplie d'imprévus amusants et terribles ; quitter ce pays où les bravos lui faisaient un continuel cortège ; se séparer, enfin, d'un compagnon fruste, sans conversation possible, mais si dévoué et si bon ! L'idée de la vocation l'emportait malgré tout : il partirait.

Rome ! Rome ! le mot résonnait, fatidique, comme un commandement et un reproche. Il entrevoyait confusément la cité rêvée entre toutes, la patrie par excellence d'un artiste : des monuments très vieux et gigantesques, d'incomparables chefs-d'œuvre, — la manifestation, vivante à chaque pas, de l'Art impérissable. *Martincho*, navré, risquait des interrogations timides : « C'était donc bien loin, puisqu'on traversait la mer ? »

Tous deux cherchèrent, à partir de ce jour, une embarcation en partance. Ils se renseignèrent auprès des mariniers de Sanlucar et de Cadix, sans grand succès. Dans ce dernier port, un matin de septembre, ils avisèrent près du quai un navire inconnu, sorte de grosse felouque solidement pontée, à l'ample voilure. Son capitaine s'appêtait à lui faire traverser la Méditerranée

dans toute sa largeur, en quête de transactions sur la côte italienne. Aux premières propositions, il poussa des cris ; Goya se colletta presque avec lui : jamais il ne prenait de passer. La vue des écus sonores le calma peu à peu ; finalement, il accepta.

Le jour fixé pour le départ, tandis que la brise chantait à travers les agrès, les deux amis se regardaient, muets, un même chagrin dans les yeux. Il s'agissait d'une séparation définitive. A la dernière minute, ils s'embrassèrent en frères d'armes qui se quittent.

Très longtemps, *Martincho* agita son mouchoir en signe d'adieu. La felouque diminuait insensiblement. Enfin, tout près de l'horizon, les voiles blanches se confondirent avec les flocons d'écume. Alors seulement le torero quitta la place, le cœur plein de tristesse.

## XII

*Martin Barcaiztegui, dit Martincho, à  
don Francisco Goya y Lucientes, à  
Rome.*

« Quelle honte de mon ignorance ! Je ne sais pas écrire et je sais si peu dicter ! Il me semble que j'en ai beaucoup à vous dire et maintenant, voilà que maître Valentin me regarde le nez en l'air, la plume sur le papier, attendant après mes paroles.

Mais d'abord les choses tristes, bien tristes, hélas ! Nous avons perdu José Candido. Pauvre cher compagnon ! Son âme courageuse et fière est partie pour le paradis ; il a trouvé sa fin en pleine arène, notre champ de bataille à nous.

Je voudrais bien vous détailler la catastrophe ; mais les pensées s'embrouillent dans ma tête ; je dirai les choses comme elles me viennent.

Lors des grandes fêtes de la Saint-Jean, à Puerto

Santa Maria, on avait engagé José Candido pour les courses. La première se donna la veille, jour de Saint-Félix, et tout marcha bien jusqu'au cinquième taureau qui mit grand désarroi dans le char de la cavalcade. La dame qui devait poser de longues banderilles fut gravement blessée. Quel taureau que celui-là, mon brave camarade ! Diego Sanchez, le picador — vous le connaissez bien —, manqua d'y laisser la peau, et les autres ne s'aventuraient guère. J'assistais à la course dans le couloir, car j'avais un engagement pour mon fameux saut, deux jours plus tard. Or, savez-vous ce que nous vîmes ? le taureau essayait de passer sur les gradins ; et, une des fois qu'il sauta, il resta suspendu, sans pouvoir se tirer de là. Nous l'avons tué à coups de couteau.

C'est le sixième qui occasionna le grand malheur. Je ne me souviens plus très bien, et puis, je regardais de l'autre côté. Barranco, démonté, se sauvait comme il pouvait vers les barrières. Le peuple cria ; on le croyait perdu. Candido se dévoua, agitant son manteau : le taureau l'aperçut, s'élança ; notre infortuné compagnon glissa sur du sang qu'il y avait par terre, — et voilà tout.

Après, ce fut la grande panique. Pas de médecins dans la ville. Melchor Conde court vers la mer comme un fou ; une barque part pour Cadix. Lorsqu'elle revient, avec des remèdes et pleine de monde, il n'y a plus rien à faire, son testament était déjà fini. Il est mort, un peu

après minuit, dans les bras de Barranco qui ne se consolera jamais. On dit pour lui quantité de prières et de messes — il l'a recommandé par écriture — ; mais ça ne nous le rendra pas. Je sais que vous aimiez José Candido et que vous allez le pleurer comme tous ses amis le pleurent. Telle est, peut-être, la fin logique d'un torero ; mais seulement lorsque nous sommes sur le déclin, sans pouvoir courir ni sauter.

Il n'y a pas d'autres nouvelles bien saillantes. Je gagne beaucoup d'argent, et j'ai deux nouveaux costumes. *Costillares* fait décidément ce qu'il veut ; c'est un homme coquet et il me paraît qu'il en a bien le droit. C'est grâce à ses démarches qu'on nous laisse porter quelques ornements brillants sur nos tuniques. Ah ! si vous voyiez comme je suis beau !

J'aperçois rarement l'*Africain*. Les mauvaises langues prétendent qu'il se fait vieux. La vérité est qu'il a toujours de grandes aventures avec les femmes. On parle beaucoup des fils de Juan Romero, de Pedro, surtout, que l'on donne comme un vrai phénomène. Ils sont l'espoir du père, qui, lui, vieillit réellement. De ce côté-là, nous attendrons les événements pour bien savoir ce qu'il en est.

J'oubliais deux blessures à la cuisse, et une balafre à la joue. La célébrité se paie. Ah ! c'est qu'on ne dit plus maintenant : « Qui est donc *Martincho* ? » N'allez pas

supposer que j'en devienne plus fier. Je reste paysan comme devant. Mon visage n'a pas changé, à part la balafre. Malheureusement, je grossis et cela m'ennuie. Dites-moi des remèdes, vous qui savez tant de secrets. Mais j'en ai assez débité sur mon compte et nous allons parler de vous. Comment vos deux lettres m'ont-elles déniché ? je me le demande encore. Au moins, vous n'en avez pas écrit davantage ? La première me fut remise à Cadix, par un marin qui criait mon nom dans les tavernes ; et pour ce qui regarde la deuxième, je perds le compte des manigances interminables entre les soldats et les moines. Les jours d'ennui, je me les fais relire. Il me semble alors revoir mon bon *Francisco de los Toros*, si gai, si courageux, si savant surtout. Trop savant pour moi, car je ne comprends pas toujours ce que vous dites. Les descriptions de ces palais très vieux, de cette immense maison où habite le pape, toutes ces choses m'épouvantent. Je suis mieux à ma place en Espagne : les taureaux me font vivre ; je ne demande rien autre.

Vos diables de mots baroques — du latin, paraît-il — nous ont déroutés. C'est un tour malin de votre part. Les amis n'y entendaient rien : il a fallu courir dans une église pour obtenir la traduction. Ah ! comme vous devez vous moquer de ce pauvre *Martincho* !

Et avec tout cela, vous ne m'écrivez rien sur le Saint-

Père. L'avez-vous rencontré dans Rome ? Je m'imagine un homme resplendissant, entouré d'un cortège extraordinaire. Il faut me donner des détails et me dire si je me trompe ; mais vous préférez me conter vos folies avec les camarades. Je reconnais là l'intrépide joueur de guitare du quartier de Triana !

Ecrivez souvent et longuement, puisqu'il n'est pas question de revenir. Je voulais vous cacher mon proche départ pour Saragosse, dans la crainte de vous attrister. On m'attend là-haut pour plusieurs courses, et c'est l'occasion d'un pèlerinage à Notre-Dame. J'irai visiter Fuendetodos et votre maison ; je parlerai de vous aux vieux parents. Allons, j'ai eu tort de vous faire penser à ces choses. Ne soupirez pas, ne m'enviez pas ; le moment viendra du retour triomphal de Francisco Goya !

Adressez vos lettres chez moi, à Oyarzun ; je pense qu'elles arriveront plus vite. Faites comme moi et mettez la date : on voit mieux la longueur du voyage.

Dieu vous ait toujours en sa sainte garde. »

*Martin Barcaiztegui, dit Martincho,*  
Matador de toros.

Séville ce quatrième jour du mois de juillet 1771, fête de Saint-Théodore.

*Le Révérend Père Félix Salvador, à  
don Francisco Goya y Lucientes, à  
Rome.*

« Les dernières nouvelles de toi sont meilleures, mon cher enfant, et j'en rends grâces à la Divine Providence. Je rentre de Madrid à Santa-Fé et j'y trouve de longues lettres et des visages réjouis. C'est le bon vieux père qui va être heureux ! il me tarde d'aller vite le rassurer à Fuendetodos.

Jamais, mieux que cette fois, je n'ai apprécié le charme de ma silencieuse retraite, loin de la foule et des intrigues officielles. Jamais, aussi, ma lassitude ne fut plus grande. Les années commencent à peser ; avec ma couronne de cheveux blancs et ma pauvre robe de moine, je me sens presque ridicule, perdu dans la foule des courtisans, à côté de prélats illustres. Certes, en sollicitant comme les autres, j'aurais pu parvenir... mais Dieu me pardonne ! est-ce que je ne commets pas le péché d'envie...

Non ! j'ai un but, je le poursuivrai jusqu'à la fin. Je veux assister à ton triomphe. Après, seulement, j'aurai le droit de me reposer. On dira plus tard : c'est le Père Salvador qui a deviné le génie de Goya ; il l'a poussé à devenir un grand artiste. Et tu verras que nous allons réussir ; je tiens la certitude du succès. Je parle trop

souvent de toi à Charles III pour que le roi t'oublie. Il m'a fait connaître le grand Mengs qui a vu de tes esquisses et les trouve très bien. Des nouvelles directes lui étaient venues par tes amis de Rome. C'est maintenant ici un peintre tout-puissant ; on ne fait rien sans son avis. Je n'aime pas sa manière de peindre, si différente de la tienne ; mais la chose importe peu. Il s'agit avant tout de se maintenir bien en cour, et je fais bonne garde.

J'aimerais de toi des lettres plus sérieuses, mon pauvre Francisco, et, cependant, je me surprends à rire en les lisant. Tes demandes sont tellement bizarres ! Tu te préoccupes de tant de choses secondaires ! Si je te punissais en n'y répondant pas du tout !

Je te donnerai satisfaction sur les taureaux. Il y a toujours des courses ; mais elles ne vont pas toutes seules. Il faisait nuit, l'autre lundi, et l'on entendait encore, du bout de la rue d'Alcala, le peuple qui criait aux alentours du cirque, en réclamant le remboursement de ses places. Encore une échauffourée comme celle-là, et l'interdiction royale interviendra, prononcée en bonne et due forme. Le comte d'Aranda y travaille avec acharnement ; c'est un homme qui ne sait pas perdre son temps. Pour le moment, Sa Majesté se contente de secouer la tête. Elle doit penser, non sans raison, qu'il ne faut pas contrarier inutilement le caprice des foules. Que réclame-t-on, en somme ? le bon ordre dans les courses,

la réglementation du spectacle. Les fameuses Ordonnances ont fini par paraître ; le peuple a crié : bravo ! — il a été vite déçu. On applique les articles qui lui sont vexatoires, et les autres dispositions demeurent lettre morte. Je le répète : le comte d'Aranda a beau jeu pour l'emporter définitivement.

Je m'aperçois que je suis en pleine dissertation tauromachique, et je ne t'ai pas écrit dans ce but. Au surplus, je n'entends rien à ces questions. Je resterai dans mon rôle et j'obéirai à ma pensée en te faisant un sermon nécessaire.

Je reviens au comte d'Aranda. Volontairement, tu le négliges trop. C'est un Aragonais, le maître après le roi, l'homme qui ne peut ignorer aucun événement. Sois tranquille, il fait honneur à son office ; il sait sur toi multitude de faits que je soupçonne à peine.

Je connais mon Francisco Goya. Je le vois d'ici hausser les épaules, avec son air de se moquer de tout. La question reste simple et tu n'y réponds jamais : Qu'as-tu fait au juste en Andalousie ? Les racontars qui circulent sont peu édifiants ; je préfère n'en rien croire.

Le comte n'a pas tergiversé. Dès ton arrivée à Rome — je te dis qu'il sait tout —, il m'a abordé brusquement : « Le jeune homme s'est décidé à travailler ! il y a mis le temps ! Nous supposions qu'il prenait racine au milieu des toreros ! Vous avez là un joli élève ! Secouez-moi

ces mauvaises habitudes, si vous voulez qu'on s'occupe de lui ! » Il s'en allait à grandes enjambées, en homme toujours en retard ; il revint pour me parler à voix plus basse : « Eh ! eh ! nous ne sommes pas Aragonais pour rien, nous autres ! toujours le vieil esprit libéral qui domine ! Ne criez pas à l'étonnement ni au sacrilège, et avouez plutôt que vous approuvez tous mes efforts. » Il s'éloigna avec un petit rire et je restais pensif, un peu gêné, furieux, au fond, de te savoir si bien placé, là-bas, pour tout apprendre... et ne rien me faire connaître.

Car c'est bien ainsi, je n'exagère pas. A coups espacés, mais sûrs, le comte d'Aranda sape l'antique puissance du Saint-Office, Le vieil édifice menace ruine, et grâce à la belle réputation que tu t'es faite, je passe, moi ton protecteur, pour un des chefs du mouvement. Très flatteur pour moi, à la vérité !

Si encore tu disais quelque chose ! Tu es en situation exceptionnelle, au point de départ des événements ; mais tu aimes mieux t'amuser. Les conspirations de ce genre ne t'intéressent pas. Je suis certain que mon insistance à te parler Jésuites et Saint-Office, me vaudra une lettre railleuse ou indignée. Tu seras toujours un enfant ; je désespère de te rendre raisonnable !

Te rappelles-tu, cependant, la nuit fatale avec Antonio — il vit toujours, ce bon ami — ; le séjour mystérieux dans la cabane du chemin d'Aragon ? L'autre

jour, je me suis aventuré de ce côté ; rien de changé dans ces quartiers. La mesure isolée semblait plus misérable encore, sous l'éclatant soleil. La porte était ouverte ; l'idée me vint d'entrer. Un remords m'arrêta sur le seuil. Ai-je bien fait ?

Les turbulents t'oublient ; les enquêteurs à chaîne d'or ne parlent plus de toi. C'est fort bien ; mais il faut rester sage, penser moins aux taureaux et un peu plus à la peinture et aux choses sérieuses.

Je relis cette lettre et suis épouvanté, honteux. Est-ce bien l'œuvre d'un vieux moine ? J'ai envie de la déchirer ; il en est encore temps. Il n'y a que toi pour me faire commettre de telles sottises, et j'en arrive à parler le langage des écervelés de ton espèce. Je ne veux donc pas songer à mes soixante-dix ans !

Travaille, mon fils, — travaille ; garde, comme moi, la foi inébranlable dans la fin. Je vais dire mon rosaire à ton intention, devant Notre Très Sainte Dame du Pilier. Ne souris pas, enfant, c'est la protectrice attitrée des toreros.

Dieu daigne te bénir et éclairer ta route. »

*Félix Salvador, moine.*

Écrit aujourd'hui, 7 décembre 1772, fête de Saint-Ambroise, évêque, dans le monastère de Santa-Fé d'Aragon.

*Francisco Goya y Lucientes, au Révérend  
Père Félix Salvador, au monastère de  
Santa-Fé d'Aragon.*

Très Révérend Père,

« Pourquoi ne suis-je pas méchant ou simplement taquin ? Vos dernières lettres m'amuse, — ce qui ne veut pas dire que je dédaigne vos conseils ; je vous aime trop pour cela. Il y aurait toutefois un malin plaisir à vous raconter toutes sortes d'énormités, en laissant de côté les questions si importantes qui vous tiennent à cœur. Quel homme impossible je fais ! c'est diabolique, ce que je vous dis là ; mais c'est du Goya tout pur. « Un peu votre œuvre », comme vous répétez avec tant d'indulgence.

Attention ! aujourd'hui, exceptionnellement, je veux être sérieux et m'entretenir avec vous de faits considérables.

Vous me reprochez de vivre dans une trop grande ignorance de ce qui m'entoure : je veux vous donner un démenti qui vous fera plaisir. Apprenez que le célèbre Goya est parvenu à réaliser ce que beaucoup de camarades n'entrevoient que dans des visions très lointaines. Pour tout dire en deux mots, j'ai fait le portrait du pape.

J'arrête votre sourire incrédule et je maintiens : j'ai fait le portrait du pape. Comment la chose s'est-elle arrangée ? je n'en sais rien moi-même. Bénissez mon étourderie ; c'est un peu à elle que je dois ma faveur. Une porte a été faite pour être ouverte, et j'ai ouvert, un jour, au Vatican, toutes celles que je trouvais sur mon chemin : une fameuse collection, je vous assure. Où allais-je ainsi, muni de ma boîte, un chevalet sous mon bras ? Je devais chercher quelque chose ; je ne me rappelle plus quoi. Sur mon passage, des gardes armés de hallebardes, s'inclinaient avec un air de dire : « Celui-là doit être protégé, pour s'aventurer de la sorte. » Dans la dernière pièce, quelqu'un écrivait, penché vers une table et me tournant le dos. Derrière une tapisserie, des ombres disparurent. Je m'arrêtai interdit : je me trouvais devant le pape.

Instinctivement, je tombai à genoux ; ma boîte heurta le plancher ; les couleurs s'éparpillèrent. Je n'avais jamais vu le Saint-Père d'aussi près, et pourtant je le connaissais pour l'avoir rencontré à cheval dans les rues, alors qu'il s'en allait manger des huîtres, de retour de la messe à Saint-Pierre. Un sourire du pontife me rassura ; il m'adressa la parole en italien : « Eh ! mais, mon pauvre enfant, où allons-nous ? » Je dus balbutier quelques paroles et je me nommai en tremblant. Clément XIV m'ordonna de me relever ; j'entendis

qu'il répétait mon nom et celui de don José Moñino, notre excellentissime ambassadeur à Rome.

Mon embarras paraissait le ravir. Il parlait très vite ; la plupart des mots m'échappaient. J'aurais bien voulu m'en aller ; mais le Saint-Père s'amusait, en apparence, énormément. Sur un geste plein de bonté, je rangeai mes ustensiles dans leur boîte. Ce n'était pas fini ; le pape voulait voir, m'interrogeait ; je répondais en bredouillant ; — il se réjouissait de plus en plus. Je compris enfin qu'il me demandait le temps nécessaire pour exécuter un portrait et je repris tout mon courage. « Deux heures, lui répondis-je, à condition que mon modèle se tienne bien tranquille. »

Il y avait, attachée contre mon chevalet, une petite toile, vierge de tout dessin. Je dus me mettre à l'œuvre immédiatement ; le pape l'avait dit : ses paroles étaient des ordres. De temps à autre, des personnages énigmatiques paraissaient : majordomes ou prêtres, respectueux et aux allures mystérieuses. On apportait de grands papiers : le pape se les faisait relire à voix basse, puis il y apposait sa signature.

Jamais je ne m'étais senti si fier de moi. J'ai fait d'autres portraits, plus ressemblants, plus achevés peut-être : aucun n'est comparable à cette étude hardiment conçue, aux tonalités puissantes, étalées largement. Quand ce fut terminé, je me mis encore à genoux ; le

pape me bénit et me congédia, chargeant un domestique de rapporter mon chevalet et mes couleurs. Le tableau demeura chez lui, dans une armoire. Je le suppose encore à cette place. Un « monsignor », le même soir, me remit en cadeau une merveilleuse médaille.

Je me souviens, ce fameux jour, de ma sortie du Vatican. Dans les galeries compliquées du Palais, sur les marches des escaliers de marbre, je me heurtai à des personnes stupéfaites. Des officiers me saluèrent jusqu'à terre ; deux cardinaux, qui montaient en visite, se retournèrent avec un sourire flatteur. Pauvre Francisco Goya ! tu te prenais pour un grand personnage, pour un artiste célèbre et consacré, et voilà que tous ces gens pensaient bien autrement. Mon insouciance et mon étourderie trouvaient leur châtimeut dans cette mortification de mon orgueil. Ce peintre, sortant des appartements du Saint-Père, ne pouvait être que l'agent secret de quelque grande nation, intervenu au dernier moment, avant la signature suprême du bref qui allait faire tant de bruit. J'avais envie de rire... et me mordais pourtant les lèvres de dépit. A présent, dans les rues de Rome, mêlé à la foule, totalement inconnu, j'entendais des exclamations étouffées. Des groupes s'arrêtaient ; on répétait avec mystère : « la chose est faite, le bref est signé ; les Jésuites sont supprimés. »

Eh bien ! mon très Révérend Père, que pensez-vous

d'un élève qui s'amuse à peindre le pape en un tel jour ? Il me semble que je fais quelques progrès. Si j'ai bonne mémoire, le fameux document commence par : « *Dominus ac Redemptor...* » ou quelque chose de semblable. Mais je suis bien bon ! le courrier du Saint-Père marche plus vite que le mien ; vous serez certainement informé avant la réception de cette lettre.

Dirai-je que vous devez être content ? Est-ce que cette affaire de suppression n'est pas dans vos idées ? Voyons ! je suppose que mon écrit n'ira pas se promener dans les caveaux du Saint-Office ! J'ai bien le droit de vous traiter en prêtre libéral, car vous l'êtes ; inutile de discuter ou de nier !

Eh oui ! vous êtes libéral ! vous formez la nouvelle école ; nous vous aiderons à en soutenir les principes. Libéral est un mot assez beau pour être répété. Je l'ai peint en grosses lettres rouges sur les murs de ma chambre. Avec libéral, on fait liberté : telle est la devise de la jeune génération. Louis David, mon nouvel ami, jette en l'air son chapeau en prononçant cette parole. Un fier compagnon que j'ai là, savez-vous ?

Avouez que voilà une transformation inattendue ! Le coureur d'aventures devient un révolutionnaire : le changement n'est pas si grand ! Vous ne regretterez pas, cependant, l'époque où je cherchais des coups de cornes !

Allons ! je viens de vous faire un aveu ; est-ce bien le premier ? L'excellentissime comte d'Aranda en sait trop long à ce sujet, pour que je vous redonne des détails. L'éminent personnage n'admet rien de ce qui concerne les taureaux. C'est tant pis pour lui, car il y épuisera sa bile. Il oublie trop vite la mésaventure de l'infortuné Esquilache, avec ses manteaux courts et ses chapeaux rognés. Qu'il laisse donc les Espagnols s'amuser à leur guise. Le peuple fait de ses divertissements une question d'Etat. Malheur à qui y touche !

Une prière d'enfant sage : Dites-moi si mes longues lettres à Fuendetodos sont bien arrivées jusqu'à mon vieux père ; donnez-moi aussi des détails sur la mesure que vous savez, où j'ai passé des journées mortellement longues, et dont le souvenir, pourtant, m'est cher,

Comment est fait le cœur de l'homme ! En Andalousie, je parvenais à oublier l'Aragon, Saragosse, la vie étourdissante de Madrid. Ici, à Rome, c'est l'Espagne entière que je regrette. J'ai des amis ; mais ils m'ennuient. Ils mènent une existence de caserne. Tout y est calculé d'avance : l'heure des repas, de la promenade, de l'étude. Pour eux, je suis l'élève incorrigible qu'il faut traiter indulgemment. Je me moque bien de leurs belles manières ! La nuit venue, je m'en vais chanter sous la lune, avec ma guitare. Autour de moi, des portiques, des colonnes se dressent, débris harmonieux et déchi-





quetés, admirables surtout à cause de leur vieillesse. Je ne veux point croire qu'ils aient pu exister autrement. Une ruine est belle, parce qu'elle est ruine.

Vous le voyez, me voilà devenu poète, poète élégiaque, car mes rêveries portent trop à la mélancolie. Et puis, j'ai conscience de l'inutilité de mes efforts. Ici, je perds mon temps ; je n'exagère rien. Le système de la copie ne m'est pas profitable. Je tends en vain vers l'assimilation des maîtres : je n'arrive à réaliser que de mauvais pastiches. Mon art — s'il existe — est très personnel, plus bizarre. Peut-être, après tout, mon procédé n'a-t-il pas de valeur. Ne poussez pas les hauts cris, vous qui vous intitulez mon admirateur, et reconnaissez combien on est mal venu à vouloir s'apprécier soi-même.

Surtout, ne prenez pas mes plaintes au pied de la lettre. Je vous en prie, mon très Révérend Père, pas d'intervention officielle dans le but de me faire rentrer. Cela viendra tout seul, très naturellement. Il sera si facile, d'ailleurs, de précipiter les choses, si besoin est. Une aventure tapageuse arrivant au bon moment, et l'on se hâte de rappeler l'enfant prodigue. Quel gamin terrible que ce Goya ; quelles peurs il s'amuse à vous faire !

Vous savez heureusement combien je vous vénère. Je vous dois déjà la vie ; je vous devrai la célébrité.

Je n'ai, pour acquitter ma dette, que le don de mon affection. Je vous offre celle-ci en vous baisant respectueusement la main, et en me disant votre fils soumis et reconnaissant. »

*Francisco Goya y Lucientes, peintre.*

A Rome, ce jour 29 du mois d'août 1773.

### XIII

A la tête de sa compagnie de moines suisses, fray Romualdo de Friburgo s'imaginait traiter la Sierra Morena en province conquise. Il apportait de grands projets d'administration dans sa cervelle, et l'espoir essentiel d'accaparer des biens considérables. En face d'Olavide, sa déconvenue fut grande. Il dut tout de suite en rabattre avec ce surintendant extraordinaire, qui combinait tout par lui-même et ne souffrait point de conseils.

Le capucin, venu pour commander, se contenta de se soumettre. Il accepta l'obéissance, mais n'oublia pas sa rancune. Olavide, le traitant courtoisement, l'admit même à l'honneur de sa conversation particulière. Tous deux discutaient longuement philosophie et dogme ; et le moine, soucieux de toujours approuver, s'appliquait à retenir dans sa mémoire, la multitude des faits nouveaux qu'il apprenait. Le soir, seul dans sa cellule, il tirait d'une cachette des rouleaux de papiers couverts d'une

fine écriture, — et il les annotait, les raturait, rédigeant ensuite de longues épîtres à destination mystérieuse. Le lendemain de ces jours-là, il disparaissait. Ses familiers avaient mission d'indiquer qu'il se trouvait en visite auprès de paroisses lointaines.

La vérité est qu'il enveloppait Olavide, son ennemi, dans les mailles d'un terrible réseau, fomentant des troubles dans les villages, s'ingéniant à grossir les prétextes de mécontentement, accumulant contre le surintendant les preuves vraies ou fausses. Le moment venu, il se démasqua. Ses accusations, plus catégoriques, portèrent sur trois imputations criminelles : l'hérésie, l'athéisme, le culte de la matière. Olavide fut mandé d'urgence à Madrid.

Cet homme ne devait plus s'étonner des coups de la fortune. Né de l'autre côté du monde, à Lima, il avait assisté là-bas à un cataclysme effrayant : la terre se soulevant, les montagnes se refermant comme des vagues, toute la cité s'engloutissant dans la poussière. Il se rappelait cette nuit terrible et interminable, la marche trébuchante dans des débris en feu, au milieu des hurlements d'angoisse. Tous les survivants, admirant son courage, s'en remirent à lui pour diriger les fouilles et rebâtir la ville. Détenteur officiel des sommes retrouvées, il en opéra plus tard la restitution scrupuleuse. Mais des familles entières ayant péri, de l'argent restait en

excédent. Olavide, se basant sur les conventions écrites, fit construire une église et une salle de théâtre. Quelques-uns crièrent à l'injustice. Leurs réclamations restèrent en l'air, l'intéressé ayant décidé d'aller lui-même en Espagne, plaider victorieusement sa cause auprès du roi Ferdinand VI.

Avec le temps, les honneurs étaient venus. Nommé syndic de Madrid et chargé par le comte d'Aranda d'un plan d'éducation pour la jeunesse, don Pablo Josef Olavide monta jusqu'à la dignité d'« assistant » de Séville, avec le titre de gouverneur surintendant des nouvelles provinces de la Sierra Morena. L'originalité de son génie trouvait l'occasion de se développer librement. En plein désert, une contrée nouvelle surgit : riche, bruyante, industrielle. Dès le début de la colonisation, en 1769, les envieux formulèrent des critiques malveillantes. Tout marchait mal, prétendaient-ils. Après enquête officielle de l'évêque de Jaen et du marquis de la Corona, et un nouveau voyage d'Olavide à la capitale, ce dernier obtint justification complète.

Maintenant, devant le couronnement de son œuvre, une troisième persécution se dressait. Olavide, souriant, pensait à une dernière victoire qui écraserait définitivement ses adversaires, — et il la jugeait facile.

Il se trompait pourtant. Ses premiers pas dans les rues de Madrid le lui apprirent bien vite. Il fit des visites ;

il interrogea : les portes et les visages se fermèrent. Il réclama les motifs qui le faisaient appeler de si loin. On lui répondit évasivement que c'était affaire avec sa conscience, et qu'il devait se préparer à répondre à nombre de questions.

Jusqu'à la dernière minute, dans la naïveté de sa franchise, le surintendant n'avait pas soupçonné un procès de tendances. Le mot de Saint-Office ne l'effrayait pas outre mesure ; mais il préféra, instruit par l'expérience, dissimuler sous une humilité exagérée, une diplomatie très fine. Le marquis de Roda, ministre de Grâce et de Justice, reçut de lui une longue missive datée du 7 février 1776. Olavide, après une protestation indignée contre les calomnies qui le représentaient comme hérétique, y faisait adroitement mention des fameux entretiens avec fray Romualdo de Friburgo. « Nous n'avons parlé ensemble, écrivait-il, que de choses sur lesquelles les opinions peuvent être distinctes. Les croyances fondamentales de la religion ne nous ont jamais préoccupés. Si j'ai pu commettre une erreur involontaire, qu'on me la fasse connaître ; je suis prêt à la rétracter. »

La justesse des observations d'Olavide, retint l'attention du marquis de Roda, d'ailleurs hostile à un procès. Il en référa à don Felipe Beltran, évêque de Salamanque et Inquisiteur Général, le quarantième en

titre dans la charge redoutable. Les deux magistrats se trouvèrent d'accord, principalement sur le retentissement scandaleux de poursuites semblables. Le danger s'éloignait ; Olavide semblait sauvé. Une dénonciation finale, savamment machinée, vint précipiter la catastrophe.

Les Inquisiteurs de Madrid, tous en même temps, reçurent notification de correspondances échangées avec Voltaire et Rousseau, les esprits forts, aux maximes pernicieuses. Olavide n'avait pas seulement lu leurs livres exécrables. Une lettre, écrite à Voltaire par le surintendant, contenait textuellement ces mots : « Il faudrait, en Espagne, quarante hommes comme vous. »

Un souffle de tempête passa sur le Conseil de la Suprême. Les plus fanatiques réclamèrent à brève échéance la mort du coupable. Mais les temps étaient passés des *autos de fe* en grande pompe, — et les doléances des religieux éclataient plus véhémentes, déplorant l'émiettement honteux de la toute-puissance du Saint-Office.

Déjà, par ordonnance royale du 18 janvier 1762, Charles III avait réclamé le droit absolu de connaître au préalable les actes d'accusation. Six ans plus tard, le souverain restreignait encore la juridiction ecclésiastique, limitant son action aux seuls crimes d'apostasie et d'hérésie. Lorsque les moines essayèrent ensuite de reconquérir le terrain perdu, leur échec fut presque

absolu. Un grand procès s'imposait donc ; celui d'Olavide arrivait merveilleusement. L'entente de ce dernier avec les philosophes réputés traîtres, le perdit dans l'esprit du roi.

Un *alguazil mayor* porteur de l'emblème sinistre : la chaînette d'or sur le pourpoint noir, se présenta un soir chez Olavide. Séance tenante, il emmena le surintendant dans les caveaux secrets. A partir de ce moment, le silence entoura la personne du prisonnier. La procédure commençait, compliquée à souhait, depuis les trois audiences doucereuses, dites « de monitions », jusqu'à la censure définitive par les qualificateurs. Exceptionnellement, il fut passé outre à l'application de la torture.

Après ratification générale, on décida de proclamer l'arrêt. La lecture publique exposait à des incidents tumultueux. Charles III, d'ailleurs, n'attendait qu'un mouvement du peuple pour supprimer l'Inquisition. Celle-ci, très adroite, tourna la difficulté. L'*autillo de fe*, « singulier et privé », aurait lieu au siège du Tribunal, sur invitations particulières. Les juges y convièrent soixante personnages de très haut rang, — et ils les choisirent parmi les suspects d'idées subversives. Tous furent exacts au rendez-vous, dans l'après-midi du 24 novembre 1778. Après de si longs mois, beaucoup ne pensaient plus à Olavide. Pour considérable que soit

un homme, son souvenir se dissipe à la longue comme une fumée légère.

Introduits dans une salle dépourvue d'ornements, éclairée par le jour triste d'une seule fenêtre, ils prirent place sur des bancs. Les prêtres et les prélats coudoyaient les grands d'Espagne, — et les chapeaux des officiers balayaient les dalles avec leurs plumets. A côté des comtes d'Orreilly, de Montalvo et de Campomanes, on apercevait les généraux Ricardos et Massones de Lima. Le peintre Francisco Goya, récemment revenu de Rome, se tenait tout près du Père Salvador. La plupart, curieusement inquiets, contemplaient les préparatifs. Ils gardèrent le silence, lorsque le Grand Conseil, à la suite de l'évêque Beltran, s'installa sur une estrade, face à la lumière. Deux officiers du Tribunal allèrent chercher Olavide.

Il parut en costume jaune, une cire éteinte à la main, très pâle, comme un revenant qui sortirait du sépulcre. Par très grande faveur, on l'autorisa à s'asseoir. De profil par rapport aux juges, il regardait la table où se tenaient les assesseurs en robe et le secrétaire chargé de lire l'exposé du procès.

Dans le débit d'une voix insupportable et nasillarde, toute l'existence du surintendant y passa. Les actions notables étaient volontairement omises, tandis que l'on insistait sur des peccadilles, telles que la permission

accordée de danser le dimanche, ou la réglementation des sonneries de cloches. Venait ensuite le détail de soixante-douze dépositions touffues, émanant de gens qu'Olavide ne connaissait guère, et qu'il ne devait jamais rencontrer. La longueur démesurée de la lecture engourdissait l'assistance. Le ton se fit plus accentué pour traiter du grief principal. Le secrétaire, prenant son temps, articula enfin une phrase implacable : « Pablo Josef Olavide était un hérétique convaincu. »

L'accusé bondit, les yeux hors de la tête, le cierge levé comme une massue. Toute son énergie s'épuisa dans un cri :

« Je n'ai jamais perdu la foi ! »

Et il s'affaissa la tête en avant, sans connaissance. Une rumeur courut parmi les auditeurs ; cependant, ils retinrent leurs paroles. Des moines, s'approchant d'Olavide, l'aidèrent à se remettre en lui jetant de l'eau sur la figure. Il reprit sa première posture, insensible en apparence, et regardant le crucifix du fond.

Lentement, comme il convenait, le secrétaire prononça la sentence. Elle était terrible : huit ans d'emprisonnement dans un couvent, et la dégradation complète. On confisquait les biens d'Olavide, on lui ôtait le droit d'exercer désormais aucun emploi honorifique. Il ne devait plus paraître à Madrid ni à Séville, dans les résidences royales, voire même au Pérou, sa patrie. Défense aussi

pour lui de monter à cheval, de porter des bijoux, de se vêtir autrement que les gens du commun. L'homme de génie devenait une loque vivante.

Le Saint-Office, usant de mansuétude, le dispensait du *san-benito* grotesque ; mais il l'obligea immédiatement à la cérémonie d'abjuration. Le patient, à genoux, lut et signa sa profession de foi. Il reçut alors l'absolution de ses fautes. L'Inquisition faisait toujours marcher ensemble le pardon et le châtiment.

Les assistants se retrouvèrent dans la nuit du dehors, étourdis, heureux aussi de ne plus sentir le froid de cette assemblée. Ils rentrèrent chez eux sans se parler.

Francisco Goya parvenait à sa demeure, lorsqu'un homme l'accosta. Dans l'ombre, le peintre devina don Felipe de Samaniego, archidiacre de Pampelune, chevalier de Saint-Jacques et Conseiller du roi. Il tremblait à faire pitié.

« Mon frère, balbutia-t-il, je n'ai point l'esprit tranquille. Moi aussi, j'ai lu tous les philosophes. Que me conseillez-vous de faire ?

— Je pense que Votre Grâce est bonne pour la flamme, » répliqua Goya en éclatant de rire et lui tournant le dos.

Samaniego s'enfuit comme un possédé. Le lendemain, dès l'aube, il était aux genoux du Grand Inquisiteur. Il parla ; mais il parla trop. A l'écouter, il eût fallu

incriminer tout le royaume. Les juges se contentèrent de le sermonner vertement. Ils ébauchèrent, pour la forme, des semblants de procès.

Le Tribunal jouissait de sa victoire en se dissimulant comme un malfaiteur. Cette juridiction célèbre touchait à la déchéance finale. Injustement encensée, exécrée par le plus grand nombre, son erreur principale fut de se prétendre impitoyable et infaillible dans le jugement des idées. L'hydre monstrueuse, presque terrassée, portait encore des coups mortels. C'était une convulsion dernière qui venait d'atteindre Olavide, victime imprudente et illustre.

## XIV

La pluie tombait sur Cadix, — une pluie fine, serrée, continuelle. A quelques mètres seulement, son rideau uniforme et maussade empêchait de rien voir. Les maisons rangées au bord de l'eau disparaissaient dans le brouillard ; et l'on ne distinguait plus l'extrême bout du promontoire, avec les embarcations tirées à terre, devant les cabanes de pêche.

Cela durait depuis huit jours, — chose extraordinaire ! et les Gaditans s'ébahissaient de cette persistance. Chaque matin, dès le réveil, ils étendaient les mains hors des fenêtres, interrogeaient le ciel toujours noir, se lamentaient ouvertement contre ce déluge, véritable désastre, qui suspendait la vie d'une cité entière. Les pêcheurs, très nombreux, s'abstenaient de sortir. Dans la campagne, les talus de terre rougeâtre, ravinés, noyés par la pluie, laissaient à découvert les racines noueuses des citronniers et des mandariniers.

Ces plaintes, ces constatations navrantes, les gens de

la ville se les répétaient, claquemurés chez eux, le visage plaqué aux carreaux, ou bien se pressant au fond des tavernes, autour des fauteuils des barbiers.

Chez Baldomero, principalement, la réunion était nombreuse. Les clients entraient, ruisselants, et ne ressortaient plus ; ils s'attardaient à causer indéfiniment. Pablito, l'apprenti, maniait contre les faces ridées un rasoir infatigable. Il demeurait seul pour servir les pratiques, le maître s'étant rendu à l'hôtellerie principale, afin d'y faire la barbe à Pedro Romero, de Ronda, arrivé à minuit.

Les hommes, discutant à très haute voix, faisaient un bruit assourdissant. Faute de sièges, les derniers venus restaient debout, adossés aux murailles, ne laissant plus au pauvre Pablito la place nécessaire pour aller remplir les plats de cuivre à la fontaine de la cour. Et il en arrivait toujours ! Si Baldomero survenait, il aurait vite fait de les mettre tous à la porte.

Mais les gens ne parlaient pas de partir, — au contraire ! Avides de nouvelles, ils attendaient Baldomero, comme si celui-ci s'en fût aller chercher dehors le talisman contre le mauvais temps. On pensait aussi à *Pepe Illo*, l'autre *espada*, et à sa colère probable en voyant que le ciel ne s'arrangeait pas. Et la course était pour le lendemain ! Toutes les deux minutes, Remigio, une sorte denègre à la face balafrée, sortait de la boutique

et regardait en l'air. Il en savait long, celui-là, — un homme qui revenait d'Amérique avec des histoires à conter jusqu'à la fin des siècles. Il avait reparu à Cadix, après des années, les poches pleines d'or, acquis Dieu sait comment. De cela, il ne disait rien. Il préférait détailler les péripéties de la traversée de retour : cent vingt-cinq jours entre le ciel et l'eau, le rationnement des vivres, et l'apparition de l'Espagne, à la fin, alors que les marins rongeaient le cuir des bottes. Maintenant, tous l'écoutaient comme un oracle. Il avait parlé de vent d'ouest probable, et l'on ne désespérait pas. Mais le barbier rentra, secouant son manteau sur les autres, en manière de grosse farce.

« Hé là ! hé là ! prenez-vous ma boutique pour les Cortès royales ! Vous allez user les murs à vous frotter dessus ! »

Personne ne bougea : on attendait autre chose que des plaisanteries. Baldomero cria : « A qui le tour ? » enchanté en lui-même d'exaspérer leur patience. Un bonhomme s'installa dans un fauteuil, la tête renversée. Comme le patron lui tenait le nez, le client interrogea : « Et Romero ? »

L'autre, cependant, ne se pressait pas de parler, semblant chercher ses phrases, la langue embarrassée.

« Romero ! mais je l'ai vu, je pense ! et je sais comment il est fait, puisque j'ai fourré mon nez dans sa

bouche. Un beau cavalier, ma parole ! un peu moins fort que notre *Pepe Illo*, mais posé, sérieux, trop sérieux même... » Il s'arrêta : « Et voilà, je n'en sais pas plus. »

Remigio, le balaféré, insinua en grimaçant : « Et vous ne l'avez pas interrogé ? »

Le barbier haussa les épaules.

« L'ami, avant de donner des conseils, va donc rechercher au Pérou le morceau de tête qui te manque. Tu parleras après. »

Le balaféré, contrarié, serra les poings. Une vilaine histoire, sans doute, que celle de sa blessure. Baldomero continua :

« Tu préfères écouter ; tu as raison, mon fils. Oui, j'ai interrogé Romero ; mais allez donc apprendre quelque chose d'un tel homme ! Pas moyen de le faire sourire, même avec l'histoire des fameuses messes commandées par lui, paraît-il, pour qu'il fasse beau temps ! J'avais préparé pourtant des phrases bien tournées. La colère me faisait trembler ; je faillis lui enlever la moitié du menton. Finalement, j'ai lâché le grand mot : « N'est-il pas vrai, señor Romero, que vous désirez le beau temps et un public de choix ? vous voulez vous surpasser à côté de *Pepe Illo* ! » Entre deux coups de rasoir, il a dit ces paroles : « Je vous remercie. Je suis fâché qu'il pleuve. Lorsque le moment viendra, chacun fera pour le mieux. »

Un murmure de déception accueillit la fin du discours. La réserve de l'*espada* permettait toutes les suppositions. Avec son air placide, il n'était peut-être point tranquille. On allait vite voir, demain, ce que valaient les racontars de Séville et de Ronda. Que le soleil se décide à sortir, le reste importait peu.

Du milieu de la rue, la voix joyeuse de Remigio annonça deux grandes nouvelles : « *Pepe Illo* arrive ; voilà le beau temps qui revient ! »

Tous se précipitèrent au dehors. Le vent d'ouest fouettait le visage, apportant une bonne odeur de terre mouillée. Les nuages, roulés en boules, refoulés vers l'horizon, simulaient des montagnes aux formes impossibles. Bien lavées par la pluie, les façades éclataient plus vives sous la lumière. Cadix redevenait ce qu'elle était réellement : une ville toute blanche, au bord de la mer très bleue.

Du côté du port, un homme s'avancait, marchant avec précaution, attentif à ne pas salir ses escarpins dans les flaques boueuses. Exubérant, étourdi et superbe, c'était l'illustre José Delgado en personne, célèbre sous le surnom de *Pepe Illo*. Irréprochablement vêtu, le sourire narquois et la tête haute, il se préoccupait surtout de son maintien, affectant de toujours se placer de profil, afin de mieux faire valoir sa coiffure à accroche-cœurs. Quoiqu'il fût Sévillan, il affectionnait Cadix ; et il vivait

là depuis des années avec sa femme, la belle Maria Salado, qui lui faisait des scènes lorsqu'il tardait trop en voyage. Incomparablement hardi, il accomplissait dans l'arène d'effrayants tours de force. Ses amis confondaient dans une admiration égale ses prouesses de torero et l'indépendance de son caractère. Deux années plus tôt, en effet, lorsque Madrid réclamait des *espadas* de qualité, il avait envoyé promener la Junte des hospices, les ministres d'Etat et le roi Charles III lui-même. Sa première rencontre avec Pedro Romero excitait la curiosité. Le peuple aimait Delgado et redoutait pour lui une blessure dangereuse, tout en souhaitant secrètement de nouvelles folies.

Son entrée chez Baldomero fut saluée par des acclamations. Il les reçut, l'air satisfait, mais ne sut pas dissimuler son désir d'apprendre du nouveau. Une fois de plus, le barbier répéta son histoire, et mal lui en prit, car José Delgado, dans son dépit, l'accusa de ne pas savoir tenir sa langue. Il partit brusquement, oubliant de se faire raser. Dans le haussement furieux de ses épaules, les plis de son manteau s'élargirent autour de lui.

Toute la journée, des groupes restèrent à pérorer au coin des rues. Quelques-uns, passant devant l'hôtellerie, aperçurent Pedro Romero, assis dans un coin de la cour, qui fumait des *papelitos* en regardant ses pieds, l'air ennuyé par toutes ces histoires. Les plus enthousiastes

n'allèrent point dormir. Ils attendirent, dans la boue, la conduite des bêtes de combat. Elles arrivèrent à leur enclos avec l'aurore, couvertes de fange jusqu'à l'échine. A cette heure matinale, les rues s'animaient déjà de l'entrée bruyante des villageois, poussant devant eux les mules bien parées, destinées à la foire. Ceux qui se rendirent plus tard aux arènes, curieux de voir les taureaux, se heurtèrent au délégué des Pères propriétaires, un dominicain taillé en colosse, qui interdisait le passage.

L'après-midi, la *plaza* se remplit de bonne heure. Bien avant le commencement, les Gaditans, malins, se hâtèrent de s'installer à l'ombre. Les gens des environs, demeurés longtemps à manger, ne trouvèrent plus que les mauvaises places ; et ils se mettaient les capes sur la tête, pour se préserver du soleil. *Pepe Illo* arriva dans une jardinière ; Romero vint à pied, à cause du peu de distance. Sous l'arcade en maçonnerie, au moment de paraître, ils se saluèrent profondément.

En voyant Pedro Romero céder l'épée et la *muleta* à son collègue, personne ne s'étonna : la politesse était prévue. Les bêtises commencèrent, lorsque *Pepe Illo* se servit de son chapeau comme leurre, tandis qu'il abattait la bête d'un grand coup d'estoc. Toute la *plaza*, debout, applaudit cette tentative hardie, si parfaitement réussie.

Que ferait maintenant Romero ? Les intimes du Sévillan, gouailleurs, lui criaient déjà de s'en aller ; mais l'*espada* de Ronda répondit aux moqueries en ôtant simplement son chapeau. Armé en règle, il alla chercher son taureau, le deuxième, au centre même de l'arène ; — et le silence était si grand, qu'on entendait les pas de l'homme sur le sable. Il n'y eut qu'un murmure très court, au moment où Romero rejeta le drapelet, défit sa résille et prit le petit peigne qui retenait ses cheveux par derrière. A cette minute même, la bête s'élança. L'*espada*, lui marquant la sortie, porta son coup à fond. L'arme disparut tout entière, et le taureau tomba dix pas plus loin.

Don José de Lila, magistrat commandant la *plaza*, vit d'en haut le délire qui secouait le cirque. Il vit *Pepe Illo*, les poings crispés, écoutant les injures et les plaisanteries. Ah ! il ne riait plus, le señor Delgado ! — et sa déconvenue fut plus complète encore en face du troisième adversaire, un animal impossible à fixer. Il mit une demi-heure pour en venir à bout.

Appelés par l'autorité, les toreros se présentèrent devant José de Lila, qui se dispensa d'un discours : « Voulez-vous, oui ou non, me faire le plaisir de prendre la *muleta* ? »

Pedro Romero, piqué, déclara qu'il n'avait point commencé : la provocation venait de son compagnon.

Il voulait, lui, Romero, exercer dans la piste les mêmes droits que quiconque. Et il ajouta ces paroles, qui révélaient enfin son caractère : « Si cela ne vous convient pas, je n'ai plus qu'à partir. D'ailleurs, on m'attend à Madrid. A Dieu ne plaise, je ne mendie pas les engagements. »

José de Lila, très ennuyé, se tira d'embaras en les faisant se réconcilier publiquement. Les deux hommes se serrèrent la main ; le reste de la course fut paisible.

Ainsi, *Pepe Illo*, à force de témérité vaniteuse, n'avait éclipsé personne. Quel beau sujet de discussion, le soir, autour des tables ! Remigio, assis devant sa manzanilla, donnait de grands coups de poing dans le vide, pour renforcer ses arguments. « Je voudrais savoir écrire, criait-il, car il me semble que nous venons de voir quelque chose de peu ordinaire, dont on parlera au siècle prochain. » Nul ne s'avisa de le contredire, — il avait le vin mauvais.

*Pepe Illo*, après la course, regagna sa demeure, accompagné par deux autres toreros. L'orgueilleux Sévillan soutiendrait désormais une lutte nouvelle, où son seul courage se trouverait aux prises avec la science raisonnée du combat. Cela lui plaisait ; il se reprocha soudainement son amertume passagère : « Allons donc ! j'ai trop d'années de jeunesse à vivre pour me soucier de la revanche ; elle viendra bien toute seule ! »

La lumière des fenêtres renvoya contre le mur d'en face sa silhouette élégante. Sa pensée se reporta aux sourires effrontés des *manolas* lui jetant des baisers du haut des gradins, à toutes ces intrigues faciles, renouvelées chaque jour. Décidément, sa femme avait raison de se montrer jalouse !

Car c'était, en l'an de grâce mil sept cent soixante-dix-huit, un fier gaillard que *Pepe Illo*. Les señoras, à la promenade, sollicitaient par des œillades provocantes un salut galant de sa part. Lorsqu'il passait, le soir, dans les rues sombres, ses hauts talons faisant sonner les dalles, des rideaux s'ouvraient discrètement. Quelquefois, — innocente malice, — une fleur, lancée avec adresse, venait frapper l'épaule du torero, puis rebondissait jusqu'à terre en s'effeuillant.

## XV

Devant l'église inachevée de Saint-François-le-Grand, malgré le froid et l'heure matinale, la foule s'amassait de chaque côté du chemin, partagée en deux haies compactes de curieux. A toute minute, d'autres personnes arrivaient ; — et les gardes à cheval, les alguazils maussades brandissant leurs insignes, tous avaient fort à faire pour refouler les gens en bonne place. On attendait sans impatience et sans murmure, dans la contemplation béate du fait le plus insignifiant en apparence.

Un peu après neuf heures, des personnages officiels parurent : chapelains en grand costume, officiers à la perruque bien poudrée, — dames de haute lignée, arrivant en carrosse. Le bruit des roues épaisses s'entendait de fort loin ; un mouvement se faisait dans la multitude, et les chevaux s'arrêtaient en piaffant, juste devant le porche. On voyait des tricornes brodés inclinés jusqu'à terre, tandis que des marquises minaudaient avec

de petits cris, heureuses de la flatterie des paroles. Sous la conduite d'un majordome important et ventru, les invités pénétraient dans l'église. Des montants en bois, disposés très haut sur d'autres poutres, supportaient un grand carré d'étoffe grise, tendu comme la voile d'un navire. On s'efforçait de voir, on s'interrogeait des yeux, — le souci de l'étiquette et la sainteté du lieu commandant le silence.

Dans la rue, au centre de la chaussée demeurée libre, deux hommes marchaient en causant, indifférents aux objurgations des alguazils. Sur leur passage, une rumeur se faisait ; on les nommait en les montrant du doigt. Quelques-uns crièrent : « Bravo, Ceballos ! » Ils durent saluer, s'interrompirent une seconde, puis se remirent à parler.

Celui qu'on appelait Ceballos n'était pas de race espagnole. Son visage approchait du type nègre ou plutôt indien : les yeux extrêmement mobiles, un pli très accusé au coin des lèvres. Le costume était celui d'un Espagnol du peuple : large feutre penché, manteau rejeté en arrière.

Son compagnon ne lui ressemblait guère. Il s'avancait en petit-maitre soigneux et préoccupé, posant ses pieds sur le pavé avec d'innombrables précautions, comme s'il eût redouté par-dessus tout la poussière ou la boue. Il

s'exprimait méthodiquement, d'un ton toujours égal, sans monotonie toutefois.

« Voyez-vous, disait-il, point n'est besoin de se presser, c'est vrai ; mais un homme intelligent et énergique doit revendiquer ses droits, même à son père. Je respecte le mien ; je ne discute pas ses volontés ; cependant, si la loi et l'âge me laissent libre de mes actions, j'en profite sans compte à rendre à personne. Mon frère Pedro m'est constamment donné comme modèle d'obéissance filiale ; cette mise en tutelle m'est devenue insupportable. Vous connaissez la devise de Pedro : « Laissons venir l'occasion. » Fort bien ; l'occasion est venue ; je la saisis. Je veux être torero ; je suis homme ; la chose est faite.

— Et vous allez combattre comme banderillero ?

— Tout simplement avec José Delgado, — *Pepe Illo*, comme on l'appelle. Oh ! mon bonheur n'est pas exempt de tracasseries. Je sais que le *Illo* m'engage surtout pour contrarier mon frère ; mais à qui la faute ? Pedro devient trop égoïste. Pourquoi ne m'est-il pas venu en aide, lorsque mon père m'a replacé de force à mon banc de menuisier, en m'enlevant ma cape et ma résille ! Mais non ; pas une parole ! ce n'est pas bien de sa part. Pourtant, je ne lui en veux pas... »

Mariano Ceballos hochait la tête :

« C'est pour vous une bonne fortune, dit-il, qu'un

contrat avec José Delgado. Banderillero sous ses ordres ! le titre est flatteur ; vous ne manquerez pas d'envieux.

— Je mentirais, dit José Romero, en prétendant que je me suis passé de protections. Mon ami Francisco Goya m'a puissamment soutenu. C'est lui qui a parlé de moi à *Pepe Illo*. Voilà deux hommes véritablement extraordinaires. Vous verrez que leur union va bouleverser l'Espagne entière. Mon frère s'en est mordu les doigts ; ce sera une sorte de punition pour lui.

— Vous n'êtes pas obligé de répondre au misérable torero que je suis, hasarda doucement Ceballos ; — mais peut-on savoir d'où vient votre amitié avec le peintre ?

— Oh ! ce n'est un secret pour personne. La chose honore grandement Goya ; je ne fais que lui rendre justice en la proclamant à nouveau. J'arrivai à Madrid sans argent, muni d'une seule lettre du brave *Martincho*, destinée à son ami Francisco. Ce dernier me sauta au cou, me logea dans sa maison, s'amusa même à faire mon portrait. La nuit, je dormais entre les cartons remplis de dessins, les vessies à couleurs, les fioles où l'on met les pinceaux et les brosses. Approchez-vous, mes vêtements ont gardé l'odeur du vernis... »

Mariano Ceballos sourit ; ses dents barrèrent sa figure noire d'une double ligne éclatante.

« Et quel défilé dans cette maison ! reprit José

Romero. Des magistrats, des marquis, des prêtres, des toreros ; tous les gens dont on jase s'y retrouvent pour discuter, rire, chanter, se battre quelquefois. Je ne parle pas des femmes, bien entendu. Francisco Bayeu fait en vain les gros yeux ; il affecte le rôle de parent pudibond : peine perdue ! Goya, pour le calmer, a fini par le faire poser devant son chevalet. Ah ! si vous voyiez ce tableau ! C'est peint avec un souffle ; la toile se voit au travers, et cependant, ça doit être fameux, car le bonhomme est parti ravi, son image sous le bras, la peinture encore fraîche. J'étais là ; je l'ai entendu qui disait : « Il est plus fort que moi, le monstre ! » Tout entier à son art, il en oubliait ses remontrances. Et moi qui m'attarde à vous rapporter ces détails ! Je reviens à *Pepe Illo*. Je vous dirai tout bonnement que nous l'avons vu dans cette maison, lui aussi, presque tous les jours, depuis la course où vous étiez ensemble, jusqu'à son départ pour Cadix. *Costillares* n'a fait qu'une seule apparition. Et quant à vous... ah ! ça, pourquoi le bon Ceballos se tient-il à l'écart ? »

L'Indien se montra des deux mains :

« Avec ma pauvre face noire et mes habits râpés, dit-il en souriant, qu'irais-je faire au milieu du beau monde ? Je sais que le señor Goya n'est point fier. Martin Barcaiztegui est ému en parlant de lui... et c'est tout dire ; mais il faut toujours savoir garder son rang. »

Dans les paroles de Ceballos, José Romero ne vit aucune allusion déplaisante. Ils se trouvaient devant le porche et gravirent les premiers degrés. Romero, avant d'entrer, souffla sur ses doigts engourdis. Il regarda vers la ville : la poussière, au loin, s'élevait dans l'air ; un roulement confus se rapprochait. Joyeux, le protégé de Goya s'écria :

« Les voilà ! c'est le cortège royal ! Quel bonheur, pour moi, de pouvoir acclamer cet excellent Francisco ! »

José Romero disait vrai. Des hérauts à cheval arrivaient au petit pas : la fanfare de leurs trompettes jetait des notes grêles dans l'espace. Par derrière venaient des carabiniers, puis le carrosse de don José Antonio Armona, corrégidor de Madrid, puis d'autres voitures encore avec des dames de la cour, de hauts dignitaires, des évêques en robe violette. Immédiatement avant le roi et par honneur insigne, Francisco Goya s'avancait en équipage de gala, ayant à ses côtés le peintre Francisco Bayeu, son beau-frère. Sur le passage de Sa Majesté Charles III, assisté du comte de Floridablanca, premier ministre d'Etat, tous les hommes se découvrirent. Il y eut des cris de : « Vive le roi notre seigneur ! » Mais le peuple adorait Goya ; et comme il s'agissait de fêter l'artiste journallement coudoyé dans les rues et dans les tavernes, la multitude criait plus volontiers encore : « Vive Goya ! »

Le jour était venu, enfin, de la consécration officielle du peintre, de l'épanouissement de son triomphe ! Quelle existence épique que la sienne ! Après le séjour à Rome, aux épisodes romanesques et bizarres ; après le retour sous l'humble toit de la maison de Fuendetodos, c'était la rentrée à Madrid, l'arrivée en pleine cour, entre les regards méfiants de ceux qui sont parvenus, et les murmures dépités de ceux qui restent en arrière. D'un seul coup, la gloire se donnait à lui, les chemins s'ouvraient tout grands, les difficultés s'aplanissaient. Une personnalité nouvelle s'affirmait dans des œuvres dont l'audace et la portée déroutaient le vulgaire, avant d'être admirées et comprises.

Derrière lui, le Père Salvador veillait sans cesse. Le roi ne faisait rien sans l'opinion de Mengs et de Bayeu : on les avait conquis tous deux. Bien mieux ; toujours effrayé de ce caractère qui menaçait de tout compromettre au dernier moment, le bon Père avait réalisé un coup de maître : le mariage de Goya avec Josefa Bayeu était son œuvre. Est-ce à dire que le terrible Aragonais ne fréquentait plus les bretteurs et les bouges ? — il ne convient pas de répondre. Goya il était ; Goya il resterait. Il déconcertait ses amis ; ses ennemis ne pouvaient prétendre le connaître. Si Francisco Bayeu gardait confiance dans son talent, les envieux s'agitaient, dénonçant sa hardiesse à l'égal d'une

faute. Le « Christ » de Saint-François-le-Grand fut l'épreuve définitive et concluante.

Jamais, peut-être, le peintre ne s'éleva plus haut. Les conseillers, les protecteurs, redoutèrent un instant, pour leur ami, le problème difficile posé par le sujet si simple d'une œuvre de grandes dimensions : leurs craintes s'évanouirent devant cette toile admirable. Pour exprimer aussi parfaitement la pitié, la douleur, le pardon, l'artiste ne donna-t-il pas toute son âme ? Où donc étaient ceux qui lui prêtaient des idées subversives ? L'homme qui traduisait ainsi le drame du Calvaire, ne pouvait pas ne pas être un croyant.

A présent, c'était le couronnement. Après le « Christ en croix », le roi avait souhaité, pour le nouveau temple, un autre grand ouvrage : « Saint-Bernardin de Sienne prêchant sur la montagne ». Il acceptait aujourd'hui de rendre hommage au génie de l'artiste, en venant admirer le premier son tableau.

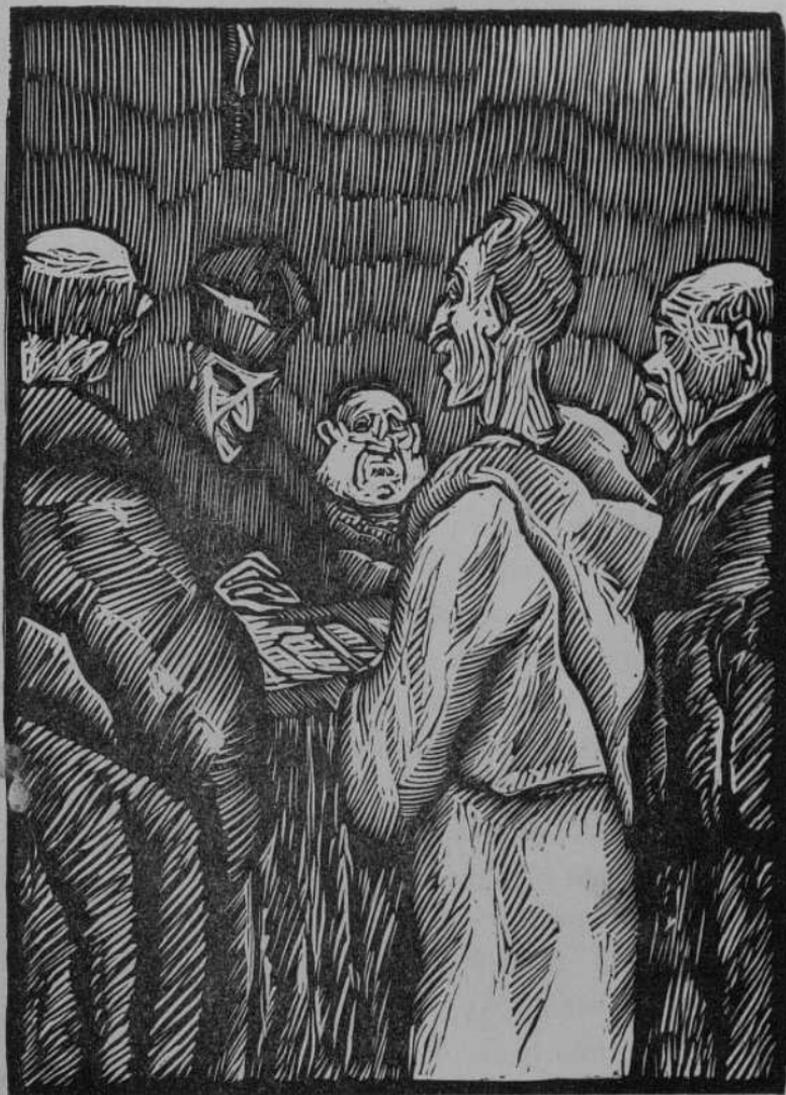
Lorsque celui-ci fut montré, Charles III contempla longuement la vaste peinture. Dans les yeux du monarque, Goya put lire le plus précieux des éloges ; un orgueil légitime inondait son cœur. Au moment de monter en carrosse, le roi lui donna sa main à baiser.

Désireux de se soustraire aux louanges obligées, le peintre revint dans l'église. La foule, maintenant, envahissait cette dernière. Dissimulé dans l'ombre,

---

Goya eut la suprême récompense d'un autre triomphe plus vrai, plus intime. Il entendit les remarques admittives, les murmures d'approbation. On lui prenait le bras ; il se retourna. Le Père Salvador, pleurant de joie, l'emmena prier devant le maître-autel.







## XVI

Si les conseillers de Charles III ne complotaient pas ouvertement contre les courses de taureaux, du moins s'efforçaient-ils, à l'instigation du comte d'Aranda, de provoquer des rapports perfidement tendancieux en vue de leur suppression. La nécessité apparaissait, prétendaient-ils, d'abolir définitivement un spectacle préjudiciable à l'agriculture, qui détournait le peuple du travail et favorisait les manifestations tumultueuses. Charles III écoutait en silence ; mais il ajournait toujours son intervention.

Dans le fond, il aimait les toreros. En 1776, lors de la résistance insolente de *Costillares* et de *Pepe Illo*, tous avaient crié à l'injure, — le roi seul ne se fâcha pas. L'acte de courageuse indépendance de ces *espadas*, lui causait une admiration secrète. Il les avait priés de venir, lui le maître, et ces hommes, sans crainte ni affectation grossière, firent passer la santé de leur femme et leurs affaires domestiques avant la volonté royale. C'était du

bon orgueil d'Espagne ; le roi s'en réjouissait sans pouvoir rien dire.

Lorsqu'on lui demanda la réglementation du spectacle de l'arène, il établit les fameuses Ordonnances. A présent, elles ne satisfaisaient personne ; et ceux qui les avaient réclamées se retournaient contre elles, prenant motif de leurs dispositions inopportunes.

Que signifiait, par exemple, l'absurde apparat judiciaire accompagnant l'organisation des courses ? Tout cela, à la vérité, pour n'arriver à rien du tout. Les gens pouffaient de rire en voyant défiler, au début de la fête, le bourreau et le crieur public montés sur des bourriques. La lecture des pénalités constituait une insulte à la justice, saluée qu'elle était par une grêle de pierres, et des huées qui s'entendaient de la rue d'Alcala : deux cents coups de fouet pour les spectateurs tentés de sauter dans l'arène. Ils savaient à quoi s'en tenir : la punition ne s'appliquait jamais ; et, dans les mêlées inévitables, les alguazils, seuls, sortaient invariablement rossés.

Quant à l'assistance religieuse, telle qu'elle était prescrite ; quant à cette exposition, à un balcon spécial et durant toute la course, des Saintes Huiles servant à l'Extrême-Onction, qu'en pensaient les hommes sensés ? Certainement, Sa Majesté très catholique n'y avait point réfléchi. Elle n'eût jamais dû permettre une telle profanation.

Se prévalant de son influence personnelle ; ayant sur cet objet des idées arrêtées, le comte d'Aranda menait le mouvement des mécontents. Son départ pour Paris, en qualité d'ambassadeur, n'interrompt point sa campagne. Dans ses lettres au roi, il n'omettait jamais de glisser quelque insinuation appropriée. Lorsqu'il jugea le moment favorable, il fit présenter au monarque une pétition très précise. La suppression des courses y était envisagée ; mais on réclamait aussi autre chose.

Jamais — avait pensé Aranda — le roi n'interdira les courses de taureaux d'un trait de plume, pour la satisfaction de quelques-uns. Charles III se souvenait des déboires que l'on encourt en persistant à contrarier les goûts du peuple. L'histoire de la colère d'Esquilache n'était point si vieille : tout Madrid en émeute, gardant les chapeaux ronds sur la tête et la cape aux épaules ; les provinces soulevées ; une délégation se dirigeant vers Aranuez, prélats en tête, menaçante comme une armée de guerre. Non ! il ne fallait plus proposer une mesure de rigueur, sous peine d'un irréparable échec. Et l'astucieux Aranda, habile à ménager les deux parties, déterra dans les archives une supplique oubliée. Elle réglementait la circulation dans Madrid des mules attelées, et restreignait l'introduction des chevaux étrangers en Espagne. Grâce à cet accessoire, l'affaire des courses pouvait passer.

Sollicité de façon plus pressante, le roi nomma une commission d'examen, composée de notables. La majorité s'y déclara catégoriquement contre le spectacle. Certains, cependant, songèrent à l'imprudence de soumettre à Charles III une sanction trop radicale ; — et ils proposèrent, d'accord avec le duc d'Albe, de prendre l'avis du Conseil Royal. C'était assurer le triomphe de l'interdiction, le comte d'Aranda ayant su convaincre depuis longtemps la plupart des membres de cette assemblée. A l'unanimité ou presque, les avis furent identiques : le roi devrait s'incliner.

Au surplus, il pouvait être rassuré : le peuple semblait indifférent. Sa passion pour les taureaux était donc peu de chose, puisqu'on ne prévoyait aucune manifestation ! Il y avait bien les discours dans les tavernes, la nuit, hors des murailles ; — mais les fortes têtes ne se montraient pas. La bise de novembre arrêtaient les enthousiasmes, et les grands toreros se trouvaient très loin, volontairement exilés dans les villes du sud, paresseusement étendus au soleil. Francisco Goya était absent. Invité par l'infant don Luis, frère du roi, il peignait des portraits de famille au palais d'Arenas de San Pedro, près d'Avila. Un ami de Madrid, homme fanatique, partit à cheval pour aller le chercher. On le vit revenir, harassé et à pied, en état pitoyable. Des voleurs, au retour, lui avaient pris sa monture et donné la bastonnade.

Et, avec un tremblement dans la voix, il racontait sa visite : Goya, juché sur une échelle, l'accueillant comme un chien galeux : « C'est pour cela que tu viens me déranger ! Le diable te confonde, et tes taureaux avec ! » Le bonhomme était furieux ; la colère le rendait injuste : « Les honneurs ont changé Goya, répétait-il ; depuis qu'il est académicien, il ne connaît plus ses amis. »

Cependant, le roi, docile aux instances officielles, élaborait sans se presser un décret de circonstance. Le 14 novembre 1785, il l'apporta au Grand Conseil et en donna lecture. Dans toute l'étendue du royaume, la « *fiesta de toros de muerte* » était abolie. Exception existait pour les spectacles célébrés au profit d'une fondation pieuse ou utile. Quant aux mules des voitures et aux chevaux étrangers, c'étaient les sacrifiés de l'histoire. Pour ces pauvres animaux seulement, la loi se montrait implacable.

Aranda dissimula mal sa déception. Le roi résolvait ironiquement le problème. Après tant de sollicitations et de démarches, les choses restaient les mêmes ou à peu près. Pour ne citer que Madrid, tous les bénéfices de la *plaza de toros* allaient à l'hospice principal : rien de changé de ce côté. Et les autres organisateurs, en province, tournaient si facilement la difficulté ! Lorsqu'il y avait doute réel, les moines éleveurs arrivaient à la rescousse, tirant de leurs armoires de vieilles paperasses.

Les excuses ne manquaient pas : tout le monde était si vite contenté !

L'éternelle victime fut le crieur public. Le décret royal — comme tous les autres — portait indication expresse de la publication « à son de trompettes et de timbales, dans les places et carrefours de la ville. » Au coin de la *calle* Montera, le peuple dansa la ronde autour d'un pauvre homme, très inquiet sur sa mule et craignant pour sa perruque.

## XVII

La promenade au ruisseau d'Abroñigal, les dimanches veilles de courses, était une sorte de pèlerinage où se retrouvaient invariablement les mêmes figures. La route, poussiéreuse et ensoleillée, s'animait alors des boutiques en plein vent où l'on servait à boire et à manger. Les paresseux n'allaient pas au delà. Ils se contenteraient, à la nuit tombée, du défilé des taureaux galopant dans l'ombre. Les autres, jamais blasés, avides de surprises possibles, poursuivaient leur chemin jusqu'au monticule traditionnel d'où l'on dominait la plaine aride, les flaques du ruisseau presque bues par le sable, et la masse des bêtes de combat, s'agitant entre les cavaliers.

Il fallait, pour être admis au privilège d'accompagner à cheval le troupeau — tout en secondant les efforts des gardiens —, avoir fait ses preuves et posséder une cédule rarement octroyée, portant le cachet du *Real Consejo*. La fonction, très honorifique, n'allait pas sans danger.

Les spectateurs admiraient ce jour-là huit taureaux castillans, armés fins et bien pris, noirs de robe sauf un seul, tacheté de blanc sur fond gris. Ils donnaient librement leur avis et n'épargnaient pas les exclamations louangeuses. On faisait cercle autour de Francisco Goya, lancé dans une discussion bruyante avec un religieux de Saint-Dominique, qui lui tenait fort bien tête et répétait, toutes les deux minutes, la main tendue vers le taureau pie : « Celui-là est le bon ! » Le peintre en oubliait la señorita qu'il avait emmenée et qui se tenait bien tranquille à l'écart, nullement gênée d'être seule.

Sans doute, pour tous les gens présents, demeurait-elle inaperçue, tant leur curiosité se portait sur le spectacle de la plaine. Encore enfant par la démarche et la taille, elle était femme par l'achèvement des traits. Les Andalous l'eussent peut-être reniée comme trop Espagnole à cause de ses cheveux et de son teint ; elle ne gardait rien, pourtant, de ce qui déplait chez la *gitana*. La fusion de deux races splendides s'épanouissait dans un type admirable, et un jeune homme s'en apercevait bien, qui semblait se moquer des cavaliers et des taureaux.

Il avait salué Goya avec respect et n'osait plus approcher. Apparemment, la jeune fille l'intimidait ; cette attitude comique jurait avec l'expression décidée de son visage. La préciosité de sa toilette le gâtait ; son

collet, montant jusqu'au menton, l'engonçait quelque peu. Quel accompli caballero, sans ces maudites chaussures, criant sur la terre argileuse, comme effarouchées d'un tel contact.

C'était un Aragonais, élève de Goya, du nom d'Esteban Acuesta. Son père possédait, au nord de Saragosse, de grands espaces labourables ; mais l'existence campagnarde ne convenait guère au jeune homme. Habile à mettre à profit la faiblesse paternelle, il avait obtenu, sous le prétexte d'y devenir un artiste, de partir pour la capitale. En réalité, il ne réussissait qu'à dissiper une pension rondelette, à peine suffisante pour payer les perruques bien poudrées, les escarpins vernis et tout le reste.

Dans l'existence facile du beau garçon, un événement était survenu, troublant profondément son cœur. Un portrait resté sur un chevalet, chez son maître, avait attiré ses regards. Autant pour la perfection de l'exécution que pour la beauté du modèle, il n'avait pu retenir un cri d'admiration. Comme il sortait de l'atelier, une jeune fille inconnue franchissait le seuil, vivante reproduction du portrait. Leurs regards se croisèrent ; il en fut étrangement ému. Sa vanité de petit-maître le domina bien vite. En Aragonais habitué à vaincre, il pensa seulement qu'il lui faudrait ajouter un chapitre de plus à ses aventures sentimentales.

Il se présenta chez le peintre en dehors des heures de travail, fut mis à la porte sans cérémonie et finit par s'impatienter. Qui sait ? l'oubli, peut-être, serait venu : le bel Esteban ne se souciait pas de semblables vétilles.

Maintenant, le hasard lui faisait revoir cette jeune fille dont il ignorait le nom, à laquelle il n'avait jamais adressé la parole, et une crainte le prenait à la pensée de l'aborder. Il se sentit rougir ; il lui parut qu'on le montrait du doigt. Il sut cependant retrouver un geste infiniment gracieux pour s'incliner respectueusement et dire :

« Sans doute, la señorita assiste pour la première fois à l'*encierro*. Je me mets à ses pieds en très obéissant et très humble serviteur. »

Elle répondit, très à l'aise et souriante : « Vous avez salué le señor Goya, mon maître. Il a bien voulu me conduire jusqu'ici et je lui en sais gré. Je connais, grâce à lui, une chose admirable. »

Esteban salua de nouveau. Une irradiation magique illumina le couchant : cette féérique disparition du soleil, plus belle à Madrid, on ne sait pourquoi, qu'en nul autre coin de la terre. Dans le groupe des taureaux, un mouvement se fit ; ils paraissaient interroger le ciel, attendant du crépuscule le moment du départ. En escadron bien ordonné, des cavaliers avant-coureurs partirent tout d'abord pour qu'on fasse passage. A

distance, les bœufs domestiques suivaient, puis les taureaux eux-mêmes, sournois et le muffle bas, enfin les derniers hommes à cheval, mal partagés ceux-là, qui maintenaient les gamins et avalaient la poussière.

Les spectateurs se dispersèrent ; la cérémonie était terminée. Goya regagnait la ville en compagnie de son dominicain. L'honneur revenait donc à Esteban de raccompagner la jeune fille ; il en ressentait un bouleversement inexplicable. Il s'en voulait, lui si aisément beau parleur, de ne rien trouver à dire. Confus de la domination qu'il sentait peser sur lui, il cheminait en silence, à côté de la señorita. Devait-il se féliciter de cette rencontre ? Ils atteignaient la porte d'Alcala ; elle s'arrêta, le remerciant simplement :

« Je ne sais si nous nous verrons chez mon maître. Il m'a promis de me conduire un jour à la *plaza de toros*. A présent que j'ai admiré les adversaires des toreros, ceux-ci me paraissent des héros bien magnifiques, écrasant tous les autres par leur vaillance. »

Elle disparut par la route d'Aragon. Esteban demeurait songeur, séduit par cette ingénuité, cet accent indéfinissable et jamais entendu. Coûte que coûte, il se promit d'éclaircir le mystère.

Ce même matin, chez Goya, il avait ouvert un volume de Calderon et lu l'admirable poésie du « Tétrarque ». Pour qui, sinon pour cette énigmatique

femme, insaisissable libellule, avaient été écrits ces vers délicieux :

« *Fuentes, sus espejos sede,  
Corred.  
Aves, su luz saludad,  
Volad.  
Flores, paso prevenid,  
Vivid.* » (1)

Les dernières paroles de la jeune fille n'étaient-elles pas un encouragement ? Lorsqu'il revit Goya, le lendemain, le maître était d'humeur épouvantable. Esteban, la tête basse, dut subir un monologue courroucé :

« Ah ! ça, que fais-tu à Madrid ? Je me sais un médiocre professeur ; ne me copie pas qui veut ; ça n'est pas une raison pour déshonorer ton pays. Regarde tes esquisses. Je te donne en modèle Velazquez et Ribera, des chairs lumineuses et claires, et tu peins avec du limon et du noir. Tu représentes des cadavres, des noyés. Au lieu de travailler, tu te mêles, en revenant de l'*encierro*, de raccompagner mes amies, comme s'il s'agissait de Pepita Fulanita ou de Mariquita *la desgarrada*. Tu te trompes légèrement, mon petit ; j'y vais mettre bon ordre. »

Le peintre remarqua le trouble du jeune homme et resta interloqué :

(1) — « Ruisseaux, pour refléter son image, — courez. — Oiseaux, pour saluer son éclat, — volez. — Fleurs, ouvrez-lui passage, — vivez. »

« Oh ! oh ! c'est donc que tu es bien pincé ? Tant pis pour toi. Cette distinguée bohémienne est réservée à un plus digne. A quoi sers-tu d'ailleurs ? tu ne produis rien ; tu ne gagnes rien. Je vais te rendre à ton père ; qu'entends-tu devenir ?

— Mon maître, hasarda enfin Esteban, d'autres gagnent de l'argent... *Pepe Illo*, par exemple...

— *Pepe Illo* ! je te vois venir ! Ah ! bien oui ! je t'engage à faire la comparaison. Oh ! tu vas me dire que c'est un señorito aussi bien peigné que toi, aussi beau que le jeune Esteban ; tu ne l'as pas bien regardé. Il supporte l'admiration à distance, lui, tandis qu'il faut regarder ta perruque à la loupe. Pourtant, si tu y tiens et que sa gloire te tracasse, je peux parler pour toi. Tu porteras sa gargoulette aux arènes et prépareras ses pantoufles, le soir, dans les hôtelleries. Marché conclu ; ton stage commence. »

Esteban ne soufflait mot. La moindre objection eût déterminé son renvoi immédiat à Saragosse. Un vertige l'emportait : devant ses yeux, dansaient des visions fantastiques : la houle tumultueuse du public ; *Pepe Illo* acclamé, et, dans la piste, un taureau gigantesque qui grandissait toujours... Puis, tout s'effaçait ; seuls, deux yeux noirs le médusaient, obstinément fixés sur lui ; et ce regard descendait jusqu'au fond de son cœur. On l'avait en quelque sorte défié ; il saurait répondre. Quoi

qu'il puisse arriver, il subirait l'épreuve, il paierait d'audace. Déjà, il se voyait en chef de file auprès de José Delgado, la cape repliée sur l'avant-bras, les cheveux emprisonnés dans la résille...

Mais de longtemps il ne devait plus être question de *Pepe Illo* ni de courses. Le 1<sup>er</sup> décembre de cette même année 1788, en pleine saison de chasse, les Madrilènes virent Charles III revenir subitement d'Aranjuez. Ils en augurèrent une prochaine catastrophe. Si le souverain négligeait son plaisir favori, c'est que sa vie allait finir. Charles III ne chassant plus était nécessairement un cadavre. La foule s'attroupa bien vite devant le palais, anxieuse de nouvelles.

Dans l'après-midi du 13 décembre, des bruits alarmants circulèrent. La maladie du monarque empirait ; la fièvre devenait plus forte. Les conciliabules populaires arrivaient en murmure confus jusqu'aux appartements royaux. Le comte de Floridablanca en fut ému. Vers neuf heures du soir, il fit répandre des informations rassurantes, tandis que les gardes, avec ménagement, invitaient les gens à rentrer chez eux. Le peuple obéit, mais ne fut pas dupe. Le deuil national flottait déjà dans l'air. A l'aube, les églises de Madrid sonnèrent le glas toutes ensemble. Cette fois, c'était bien fini, et le roi Charles III n'irait plus jamais à la chasse.

## XVIII

Les intérêts d'Etat ne respectent pas la douleur. La mort de Charles III survint quelques minutes après minuit. Le testament royal fut ouvert tout de suite. On en connaissait déjà les dispositions essentielles : le Prince des Asturies succédait régulièrement à son père. Il dressa mandement « de participation et d'obéissance », pour être expédié par le royaume. Dès ce même jour, les actes officiels portèrent en surcharge la formule nouvelle : « valable pour le Gouvernement de Sa Majesté Charles IV ». Les massiers chargés d'en informer le peuple, lancèrent au coin des rues le cri traditionnel : « *atended! callad!* — prêtez l'oreille ! faites silence ! »

La Cour prit un deuil d'étiquette, minutieux et absolu ; mais la foule seule versa de vraies larmes. Le défunt roi avait conquis son cœur. On l'aimait pour la simplicité de ses manières et la ponctualité des moindres actes de sa vie. Sans doute, devait-il à cette admirable régularité d'existence, une vieillesse exempte d'infirmités.

Energique sans y paraître, son secret fut, en évitant la précipitation, de ne jamais perdre de temps.

Ses vertus domestiques, son amour de l'ordre, les grandes réformes accomplies, — toutes ces choses furent longuement exposées et louées, dans des discours pompeux et mirifiques. Les plus privilégiés purent entendre, à la Société Economique de Madrid et en deux oraisons funèbres différentes, les voix éloquentes de Cabarrus et de Jovellanos. Le vulgaire se rattrapa en assistant dans les églises à d'interminables cérémonies de circonstance. On convint de trouver parfaite celle réglée par les soins de l'Excellentissime *Ayuntamiento* de Madrid, dans le sanctuaire de *Santo Domingo el Real*.

L'acte de la proclamation suspendit momentanément les prescriptions rigoureuses du deuil de cour. Il y eut, à cette occasion, des cris d'enthousiasme parmi la multitude. Les masses populaires sont ainsi : enfantinement, elles font succéder les bravos aux lamentations ; elles restent pourtant sincères. On criait maintenant : « Vive le Roi ! » On souhaitait, en continuation d'un si long règne, une ère de prospérité plus grande encore. Les exclamations de bienvenue n'exprimaient pas seulement une allégresse naïve et spontanée : elles traduisaient également les aspirations des Espagnols, tout ce qu'ils attendaient de leur nouveau souverain.

Pour l'instant, c'était lui seul qu'on devait honorer ;

c'était pour lui que se prépareraient les réjouissances entourant le serment solennel du monarque et son « exaltation » au trône. D'avance, les Madrilènes souriaient de satisfaction. Ils se félicitaient d'avoir à leur tête le modèle des corrégidors : Don José Antonio de Armona.

Les fonctions de ce personnage prenaient alors une importance exceptionnelle. De par les lois et antiques décrets en vigueur, elles étaient déjà très délicates, relevant à la fois du magistrat et de l'administrateur. Office difficile dans une ville capitale, à cause des contacts incessants avec la population, et des froissements et empiétements toujours fâcheux, vis-à-vis de privilèges jalousement conservés. Armona, heureusement, était un caractère. Il possédait excellemment l'art d'imposer une mesure vexatoire, une disposition impopulaire, en palliant leurs sévérités par une douceur bonhomme. Il s'en remettait à la force de sa volonté, expert à ne s'en servir qu'au moment opportun. La mort du roi le plaçait en vedette, en l'appelant à l'organisation, avec pleins pouvoirs, de ces fêtes commémoratives dénommées « fêtes royales », qui marquent en Espagne chacun des grands changements de l'Histoire.

Il sollicita d'abord du Conseil de Castille le temps nécessaire à ses préparatifs : la date fut arrêtée pour fin

septembre. La plus grande initiative lui était concédée, sous réserves expresses de respecter certaine routine ayant force de loi, le maintien d'une hiérarchie séculaire et d'un cérémonial compliqué, tout en prévoyant la rénovation complète de la vie urbaine, par suite de l'affluence inévitable.

La question des approvisionnements et du tarif des vivres primait toutes les autres. On fixa des limites extrêmes, judicieusement établies, qu'il ne fallait point dépasser. Les marchands peu scrupuleux en furent pour leurs beaux rêves. L'occasion se présentait belle, aussi, de porter le coup de grâce à l'institution des auberges privées, dites « secrètes », dont les propriétaires anonymes et toujours introuvables, rançonnaient impitoyablement les pratiques que l'on s'arrangeait même pour faire disparaître, si elles se montraient récalcitrantes. Dorénavant, le coût d'un repas convenable ne devait pas excéder cinq réaux, le vin se payant à part. Les locaux à louer firent l'objet d'une liste complète. Les visiteurs, quelle que fût leur bourse, devaient facilement trouver où reposer. A grand renfort d'amendes et d'avertissements, les infortunés employés de l'*Ayuntamiento*, menèrent à bonne fin ce travail administratif considérable.

L'emplacement choisi pour les réjouissances était connu. La tradition, sinon les commodités, désignait la

Plaza Mayor, avec ses fenêtres historiques devant lesquelles se faisaient couramment les exécutions. Les aménagements indispensables troublaient les habitudes et revenaient fort cher. La moindre dérogation eût été cependant qualifiée de sacrilège. Immédiatement, les ouvriers de toutes corporations : charpentiers, maçons, décorateurs, s'installèrent à pied d'œuvre. Le bruit des maillets résonnait sans répit. Les bourgeois désœuvrés passaient leurs journées dans la contemplation du vaste chantier. Ils excitaient l'émulation du personnel, ergotant d'un air entendu sur les progrès de la besogne.

Quant au partage des places en diverses catégories et à l'ordre des préséances, le travail se trouvait tout fait. Armona n'avait qu'à consulter les archives : toutes choses y étaient prévues. L'archevêque de Tolède, primat d'Espagne, presque l'égal du roi, avait droit à ce balcon ; les Chevaliers de Calatrava et de Saint-Jacques à cet autre. On procédait ainsi depuis des siècles.

Avec beaucoup de solennité, on emprunta aux religieuses déchaussées la fameuse bannière de velours cramoisi, orgueil de leur confrérie. D'autres associations prêtèrent également leurs tentures brodées ; on réalisait de ce fait d'importantes économies.

L'engagement des toreros restait le cauchemar d'Armona. Non pas que le choix fût difficile et les compétitions nombreuses ; mais avec ces diables d'hom-

mes, on ne pouvait rien pressentir. L'ambassadeur Floridablanca s'adressant au Saint-Père et pesant ses paroles ; le comte d'Aranda reprenant habilement le Conseil de Castille, n'étaient certes pas personnages plus perplexes que le premier corrégidor Armona ayant devant lui, silencieux et dignes, quatre grands *espadas* : Pedro Romero, *Costillares*, *Pepe Illo*, Juan Conde.

Le corrégidor tenait tout préparés, prêts à être conclus, les contrats relatifs à l'achat des taureaux. Les deux Castilles, l'Aragon, la Navarre et la Manche devaient fournir cent trente-deux animaux, choisis au mieux dans les élevages les plus réputés. En raison des frais de transport, Armona n'avait pas songé à l'Andalousie, ne prévoyant d'ailleurs aucune objection de la part des toreros. Or, au dernier moment, une lettre lui parvint, adressée par *Costillares* et *Pepe Illo*. Elle demandait, par prudence, que les taureaux de Castille fussent écartés du programme.

Le magistrat résolut la difficulté avec infiniment de tact. Les intéressés en présence, il régla d'abord, par tirage au sort entre Pedro Romero et *Costillares*, la question de savoir qui tuerait le taureau le premier : le hasard désigna Romero. Armona, ouvrant alors un tiroir, en tira la fameuse lettre et la mit sous les yeux de l'*espada* de Ronda, qui affirma n'en rien connaître. A demi tourné vers ses collègues, l'allure méprisante,

Pedro Romero fit une déclaration orgueilleuse : « Je n'ai point à émettre de préférence ; vous me voyez disposé à tuer tout taureau sur le pré, quel qu'il soit. » Les autres, mortifiés, acquiescèrent ; ils ne pouvaient faire autrement. L'incident était clos. Armona, en les congédiant, affecta une politesse excessive ; il leur tint compagnie jusqu'à l'escalier, s'appliquant à éviter un colloque regrettable. Les matadors, lentement, descendirent les marches en gardant les distances, comme s'ils étaient déjà dans le cirque.

Le 21 septembre, Charles IV fit son entrée dans la ville, accompagné de vingt-huit voitures de gala, acclamé par une foule bariolée parmi laquelle se distinguaient des Valenciens en espadrilles, des Salamanquins vêtus comme des prêtres, des gens de Ciudad Real en culotte bouffante. Pour fêter leur roi et seigneur, ils venaient dissiper leurs économies, trouvaient tout magnifique et ne regrettaient rien.

Les courses commencèrent le lendemain. Entre la matinée et la soirée, vingt-deux taureaux disent les uns, trente-quatre, écrivent les autres, furent expédiés sans accident. L'après-midi, les « cavaliers en place » avaient fait leur apparition ; et la splendeur du cortège valut à l'heureux Armona, de petits signes de tête du roi, assis comme de règle à la fenêtre de la *Panaderia*. Qu'on y songe ! trois superbes carrosses, appartenant aux ducs

d'Arion et d'Osuna, et au marquis de Cogolludo. Ceux-ci servaient de parrains aux combattants à cheval, suivis eux-mêmes de cent hommes chacun, costumés en hussards, Mores, Romains ou Espagnols de la première époque.

En dépit de la chaleur et de l'entassement du peuple, tout se passa correctement. La jeunesse avait bien essayé une protestation timide contre le prix des places et le nombre trop restreint des invitations gratuites : un extraordinaire déploiement de police la contraignit au calme. La perspective de rester en prison jusqu'à la fin des fêtes, faisait réfléchir les plus turbulents.

Le 28 septembre, à la troisième course du matin, les choses se gâtèrent. On vit *Pepe Illo* suspendu à la corne du neuvième taureau, puis rejeté inerte sur le sable. La colère et le désespoir furent tels que les pauvres diables du dehors supposèrent, au bruit, qu'un malheur venait d'atteindre le nouveau souverain. L'infortuné matador, la tête penchée, atrocement pâle, tout le côté droit ensanglanté, fut transporté en hâte à son hôtellerie. Il passa ainsi sous les yeux de la foule, et des hommes s'écrièrent en sanglotant : « Nous avons perdu notre *espada favori* ! »

Tout autre était le coup de théâtre qui se produisait en même temps sur les gradins. Aux places d'ombre, une jeune fille, le visage terrifié, s'était inclinée pour mieux

voir. A présent, elle se tordait les bras, ne répétant qu'un seul cri éperdu : « Esteban ! Esteban ! pardon ! » Pour essayer de la rejoindre, deux hommes se glissaient dans les files, bousculant les uns et les autres. On protestait ; quelqu'un nomma Goya. C'était bien le peintre, reconnaissable à son énorme couvre-chef évasé en tromblon, d'une mode nouvelle à l'époque. A force de bourrades, ils arrivèrent : l'heureux Esteban pressa contre son cœur sa chère Yamina dont l'exclamation de douleur et d'effroi, avait été pour lui le plus tendre des aveux.

Les voisins se remettaient, le visage épanoui d'aise. Goya levait les bras au ciel, bougonnant tout exprès, s'estimant un peu ridicule : « Eh bien, les amoureux, que faisons-nous ? un scandale en pleine Plaza Mayor ! nous n'avons plus qu'à décamper ! » Il prenait les devants, ennuyé de manquer la fin de la course. Des amis les suivirent, le Père Salvador entre autres. On les salua de compliments discrets, risquant même un : « à quand la noce ? » assez bas, toutefois, pour que Goya n'entendit pas. Au fond, le peintre était ravi. Quand ils eurent dépassé la Puerta del Sol, il désigna au religieux les deux fiancés qui marchaient comme dans un rêve. « Bonne journée pour eux, dit-il, mauvaise pour *Pepe Ilo*. Bast ! il y a certainement plus de peur que de mal. »

Il devinait juste. De bonnes nouvelles du blessé

circulaient déjà. Les médecins s'étaient inquiétés tout d'abord de la grande perte de sang ; mais Delgado avait réclamé du tabac et supplié qu'on le laissât dormir. Goya haussa les épaules : « Le peuple s'emballe vite ; il oublie que les toreros ne sont pas bâtis comme tout le monde. A ne pas y rester sur le coup, toute espérance est permise. »

Ils parvinrent aux faubourgs, franchirent le chemin d'Aragon, débouchèrent dans la plaine. Le peintre s'arrêta net. Il avait aperçu, là-bas, autour de la demeure de Yamina, un rassemblement insolite. On entrait et sortait avec des allures étranges. Les visages, de loin, paraissaient consternés.

Tous hâtèrent le pas, gagnés par l'inquiétude. On les laissa pénétrer avec une appréhension respectueuse, sans leur adresser la parole. Dans la pauvre maisonnette, des inconnus se pressaient, passants ou voisins, accourus à des appels désespérés. Au milieu d'eux, Safia était étendue, presque inanimée, une écume sanglante aux lèvres.

Elle râlait. Un jeune ami de Goya, le médecin Arrieta, avait accompagné le peintre. Il s'approcha de Safia, lui saisit la main et laissa comprendre que c'était la fin.

Yamina s'agenouilla en sanglotant. La vieille la reconnut ; un pâle sourire ranima une seconde ses traits

déjà fixés par la mort. C'était une suprême tentative ; comme tout son corps se raidissait, le Père Salvador, soudainement inspiré, eut le temps de la baptiser. Il semblait qu'elle eût attendu, pour mourir, cette goutte d'eau sur son front.

C'est ainsi que Safia, chrétienne sans le savoir, entra dans l'éternité bienheureuse.



## XIX

Dans les mains crispées de la morte, on trouva des petits carrés de parchemin, couverts de signes mystérieux. Sans pouvoir en donner lecture, Yamina déclara que c'était de l'arabe. Lorsque des moines, le lendemain, apportèrent la traduction, le voile se déchira ; le mystère de la naissance de Yamina fut enfin éclairci.

Elle était fille d'un chef tout puissant de la Berbérie, commandant au delà d'Oran, vers le Sud, des milliers de guerriers armés sous les tentes. Continuellement en bataille, il avait péri dans une escarmouche, abandonnant Yamina, devenue orpheline, aux soins de Safia, une nourrice dévouée. On n'en savait pas davantage. Les péripéties du voyage en Espagne : ce qui était advenu de la fortune du soldat, tout restait ignoré.

En d'autres temps point éloignés, on eût brûlé la maisonnette et solennellement procédé à l'exorcisme. Mais Charles IV ne se souciait pas d'inaugurer son règne par des manifestations semblables. D'ailleurs le

peuple, toujours ami du merveilleux, donnait sa sympathie aux circonstances. On s'en aperçut bien lorsqu'on enterra Safia au milieu d'une foule nerveuse et recueillie, toute prête à crier : « Bravo ! » et à verser des larmes.

Cependant, très naturellement, *Pepe Illo* guérissait de ses blessures. Il parut un beau jour dans l'atelier de Goya, à peine amaigri, détaillant verveusement sa convalescence. Dès le commencement, les chirurgiens le laissèrent tranquille. Il leur avait tourné le dos dans son lit, en lançant des bouffées de tabac du côté du mur. « Homme qui fume n'est pas mort ! Je ne me suis jamais mieux porté ! »

Pourquoi retarderait-on maintenant les événements heureux ? Yamina n'était plus Yamina. « Pas de ces noms-là » avait dit le Père Salvador ; et Josefa Bayeu, épouse de Goya, accepta d'être la marraine de la jeune fille.

« Vois-tu, affirmait Goya à Esteban, les noms restent les noms. Josefa sur le papier, Yamina dans ton cœur. N'est-il pas vrai, beau señorito ? »

La cérémonie du mariage, célébrée un matin d'octobre, fut à la fois imposante et discrète.

Une brume imperceptible flottait dans l'air. Sur le chemin de la paroisse San Lorenzo, les boutiquiers ouvraient leurs portes, s'étirant longuement, la tête renversée, les poings fourrés sous les sourcils. Après la

traversée des rues tranquilles, on restait surpris par le bourdonnement de la foule emplissant l'édifice.

Ils étaient tous présents, les amis, les admirateurs, ceux qui suivirent avec passion les détails des dernières aventures. A la mort de Safia, on avait parlé de miracle ; et maintenant, en face de l'autel, dès les paroles de bénédiction du Père Salvador, le charme agissait de nouveau, personne n'osait s'en défendre.

Il ne fit pas de discours, le bon Père ; — mais pouvait-il ne pas rappeler certaines circonstances providentielles ? Il était bien vieux ; sa voix parvenait bien affaiblie aux oreilles ; mais quels auditeurs plus attentifs, plus sympathiques, que cette multitude émue à l'excès, des larmes aux bords des cils, se retenant pour ne pas crier son allégresse !

La messe terminée, les invités sortirent, les nouveaux époux les premiers. Yamina, dans sa toilette noire, les bouquets traditionnels au corsage et dans les cheveux, était plus belle encore, précisément à cause de sa simplicité. « Mon Dieu, qu'elle est donc jolie ! » disaient ingénument les femmes. Ceux qui savaient observer distinguaient autre chose. Ils enviaient l'épanouissement de son frais sourire ; ils lisaient dans ses yeux et dans ceux d'Esteban la sensation d'une félicité enfin acquise, d'un rêve de bonheur enfin réalisé.

Derrière eux, considérables et magnifiques, s'avan-

çaient les témoins. *Pepe Illo*, d'abord, resplendissant dans un habit bleu sombre, orné de parements orange, une trouvaille à lui. Il était beau et le savait, le regard satisfait, avec un air de dire : « Regardez donc mes accroche-cœurs ; en existe-t-il de semblables ! » N'était-elle pas venue pour lui, cette brune en cotillon court, la mine effrontée, la mantille en arrière ? — et cette autre, aussi, qui laissait tomber son éventail bien devant lui !

Juan Marchante, l'autre témoin, paraissait mal à l'aise, très gêné par une perruque qui descendait trop bas. Il s'accordait bien avec le picador Revillas, venant ensuite, les pieds à la torture dans des souliers étroits. Combien différaient-ils tous les deux du quatrième, un officier de la maison du roi en costume de cour : satin blanc, haute ceinture cerise, bas de soie brodés d'or. La longueur de l'office l'avait fait soupirer maintes fois. Il s'appliquait, en revanche, à montrer sa magnificence.

Ils descendirent vers le centre ; — et les curieux les contemplaient, n'osant point les suivre, malgré l'envie. C'était le moment de la collation matinale : le chocolat à la cannelle, très épais, versé dans de petites tasses. Lorsqu'ils furent servis, *Pepe Illo* planta dans la sienne deux biscuits légers saupoudrés de sucre : « Voilà, dit-il, des banderilles qui tiennent toutes seules. » Ce fut le signal des rires.

Ils résonnèrent si bruyants qu'un voisin entr'ouvrit la

porte et passa la tête. Des exclamations vinrent de la rue ; *Pepe Illo* y courut. Il revint avec une bande joyeuse, — tous des amis, prétendait-il.

Et l'on servit du chocolat encore, et des gâteaux, et aussi du xérés à la couleur magique. Les plaisanteries partaient comme des fusées ; on ne s'entendait plus. Qui donc avait apporté sa guitare ? elle vibra ; des couplets retentirent.

« Qu'en penses-tu, *amigo*, dit *Pepe Illo* penché à l'oreille de Goya. Regarde notre bel officier, s'il dédaigne les *manolas* qui sont entrées. Il fait des mamours avec elles. Nous autres, hommes graves, allons causer dans le jardin. »

Il prit le peintre sous son bras et sortit par la porte du fond. Les arbres achevaient de se dépouiller. Les feuilles, accumulées par terre, formaient un tapis doré où les pieds s'enfonçaient avec un bruissement très doux. Toutes les secondes, il en tombait d'autres. Légères, flétries, recroquevillées, elles tourbillonnaient, touchaient le sol, puis remuaient encore, sensibles au moindre souffle, pareilles à des papiers consumés qui s'envolent.

« Je suis content, répétait *Pepe Illo* ; j'ai fait tout ce que j'ai voulu. Tu réponds que oui ? Tu ne sais pas tout, pourtant : le roi déléguant un témoin à la noce et chargeant cet heureux gaillard d'Esteban d'une mission là-bas, dans le Sud, dans nos pays à nous, dans cette

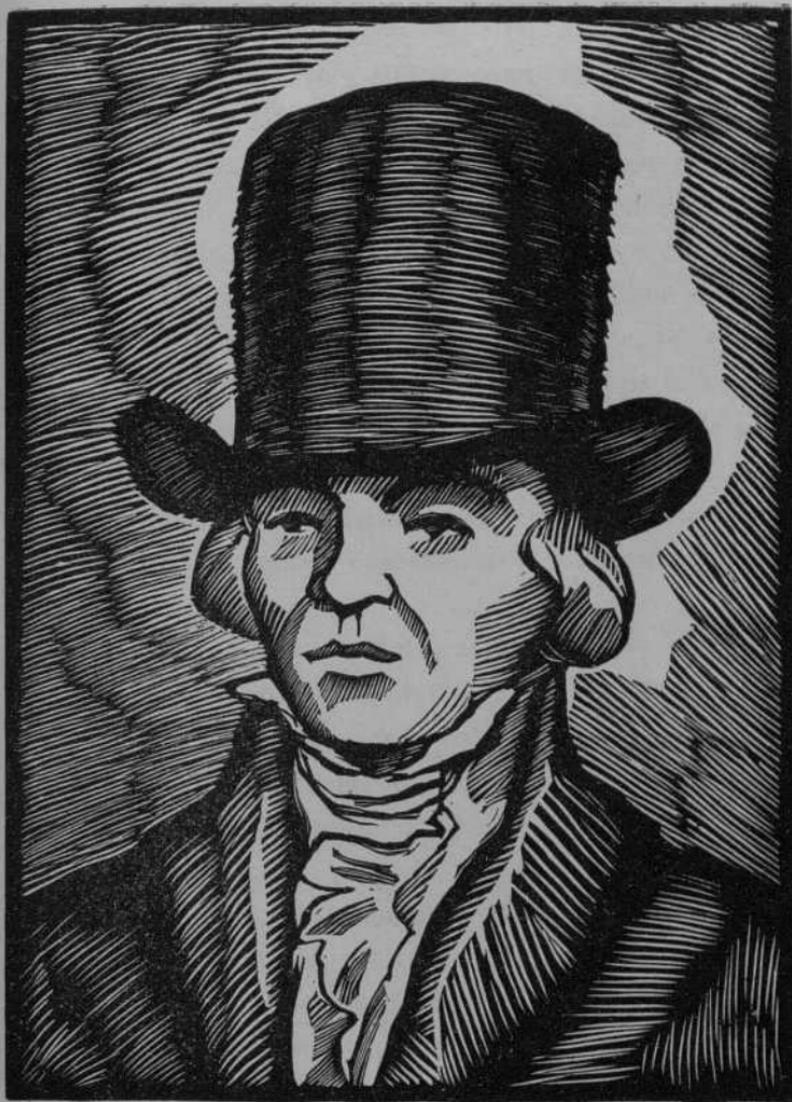
Andalousie qui est doublement notre Espagne, et où toutes les femmes ont, au fond des yeux, cet éclair divin que tu as si bien figuré de la pointe de ton pinceau, lorsque tu peignais Yamina. Que vont faire si loin nos deux tourtereaux ? Ma foi, s'aimer, tout simplement, — et puis ils reviendront et le rêve continuera pour eux. Il faut des heureux en ce monde.... »

Goya eut un sourire mélancolique. « Tu parles comme un poète, » dit-il.

« Et j'en ai bien le droit, répondit *Pepe Illo* en tirant des papiers de sa poche ; ne suis-je pas un peu de leur famille ? Tiens, regarde ce qu'ils m'ont jeté du haut des gradins : de quoi lire pendant une semaine. D'abord, la description des fêtes et divertissements royaux : Quatre pages de vers, s'il vous plaît ! puis d'autres vers fort bien venus, dédiés à l'illustre *Pepe Illo*, au vaillant *espada Pepe Illo*, à l'incomparable *Pepe Illo*..... la tête va me tourner ; j'y suis habitué. Et ce n'est pas fini ; voici la correspondance secrète : des billets parfumés, noués par des rubans, lecture que je garde pour les plaines folâtres de la Manche, afin de me distraire. Je pars demain, en effet ; je devance les amoureux. Me diras-tu adieu à la diligence ?

— Tu sais bien que je serai là, répondit le peintre.

— Ecoute, continua le torero, j'exige de toi une





réponse sincère, bien sincère. Tu as vu les courses royales ; comment m'y suis-je comporté ?

— Tu t'es battu comme un lion, dit Goya.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de la lutte pénible, douloureuse, épuisante d'efforts renouvelés, que j'entreprends chaque fois que je me trouve en face de Pedro Romero. *Amigo* Francisco, tu sais que je ne puis te dire que du bien de cet homme. Je l'aime, je l'estime ; je me ferais tuer pour lui... et je voudrais le vaincre. Quelle puissance que la sienne ! Il me semble qu'en essayant de l'égaliser, je m'attaque à quelque chose d'inébranlable, que j'essaie de briser un rempart de granit. Mais parle, conseille-moi : réussirai-je ? que dois-je tenter ? »

La réplique de Goya fut brutale :

« Pedro Romero est plus savant que toi ! »

L'*espada*, mortifié, se mordit les lèvres et ne parla plus ; — et comme les pensées tristes ne l'obsédaient pas longtemps, la minute d'après le surprit, haussant les épaules et riant.

Quelle foule, environnant la diligence, le lendemain à la pointe du jour ! C'était bien le dernier acte des Fêtes Royales que ce départ de *Pepe Illo*. Pour y assister, nul besoin de payer sa place ; — et le célèbre *espada*, occupé à l'arrangement de ses bagages, se sentait grandi comme une idole.

Il savait que lorsque la voiture partirait, les gamins allaient courir après à en perdre haleine. Il savait que la foule, jusque dans la campagne, stationnerait pour le voir passer. Il avait besoin, dans cet orgueil qui le grisait, de crier sa joie à quelqu'un. Francisco Goya arrivait. Le torero l'interpella :

« Holà ! mon compagnon ! qu'en dis-tu ? »

Goya répondit simplement : « Tu es beau !

— Puisque je suis beau et que je le sais, répliqua *Pepe Illo*, que ne fais-tu mon portrait ? » Il ajouta : « Tu as dessiné *Martincho*, arrogant et superbe avec un feutre blanc ; José Romero, sérieux comme il convient. Que tardes-tu à peindre le grand José Delgado ! Et je veux un vrai portrait, achevé, hors de pair. Je le placerai chez moi, dans ma chambre bien en lumière. Ma femme le verra tous les jours et sera moins jalouse. »

Le peintre, levant la main, prononça : « C'est promis.

— Souviens-toi, cria l'*espada*, tous les habitants de Madrid sont témoins ! »

Après les accolades, lorsque les mules partirent, une clameur s'éleva. Debout près du postillon, comme un vainqueur antique, *Pepe Illo* salua, les deux bras étendus, dans ce geste incopiable qui n'appartient qu'à l'Espagne et que les ovations enthousiastes de la multitude nous ont transmis à travers les années. Au tournant de la rue,

le premier rayon de soleil frappa son visage, et il disparut dans une auréole.

Goya pensait avec envie à cet homme dont la vie tout entière était un perpétuel triomphe. Il y avait donc deux gloires : celle octroyée par le peuple, celle que conféraient les honneurs ; lui, Goya, ne pouvait cependant se plaindre : il avait goûté l'une et l'autre. Toute son œuvre de peintre, derrière lui, attesterait son dévouement à l'Espagne et à l'art.

*Pepe Illo* reviendrait. De nouveau, selon les hasards des engagements et des fêtes, il traverserait la capitale, insistant chaque fois auprès de Goya et lui rappelant sa promesse. Mais comment obtenir d'un modèle aussi fantasque qu'il puisse se tenir tranquille ! — ou bien le peintre lui-même, entraîné dans le tourbillon de la vie officielle, retenu auprès de grands personnages, ne trouverait plus le temps de tenir sa parole.

Un jour fatal arrive : celui du 11 mai 1801. *Pepe Illo* est vaincu, pour de bon, cette fois. On l'emporte tout sanglant, comme lors des Fêtes Royales ; seulement, il n'y a plus d'espérance sous les paupières closes, plus de sourire forcé au coin des lèvres. L'*espada* est déjà vaincu, défiguré. Pour vaincre la science de Pedro Romero et atteindre définitivement à l'immortalité, une étape restait : la mort lui avait tendu la main pour la franchir. Goya, dans ses sanglots, se rappelait les paroles de

*Martincho* : « Telle est peut-être la fin logique d'un torero. » Elles lui apparaissaient comme une prophétie.

Le peintre songe alors à perpétuer par le dessin la lutte du cirque. Tout ce qu'il a vu, observé, pratiqué dans l'art de la course, il va le reproduire sur les planches de sa « *Tauromaquia* » monumentale, depuis les prouesses des Mores en rase campagne, jusqu'à la fin tragique de *Pepe Illo*, son ami. Car c'est là le fameux portrait, pris à la minute affreuse où l'*espada* est renversé sur le sol, cloué par la corne. Ainsi se trouve acquittée la dette sacrée.

Sa vision lumineuse et grouillante du spectacle, se traduit par des compositions étranges. Le combat de taureaux était déjà héroïque ; il le fait national. L'arène fourmille d'une foule qui hurle, se bat, défie le taureau, roule sous lui, se suspend à ses cornes. Au-dessous de cette conception prodigieuse, l'artiste écrit : « antique amusement d'Espagne. »

Plus tard, tandis qu'il est volontairement exilé en France, il vient revoir son pays une dernière fois, cette terre étourdie et ingrate qui se méprend sur lui et sur ses œuvres. C'est alors que Lopez y Portaña, un élève passé maître, fixe d'un mode admirable ses traits sur la toile. Goya est bien cassé déjà ; le pinceau tremble sous ses doigts ; ses yeux ne voient plus le modèle ; il ne peut payer de retour son ami. Il retrouve assez de verve,

cependant, pour accrocher sa cape au bout de l'appui-main, esquisser quelques « passes » et répondre au pieux portrait par un don ému et singulier : une leçon de tauromachie !

Les toreros, les premiers, les grands, quels souvenirs ! C'est vers eux, vers ces hommes fabuleux dont il partagea jadis l'existence, que s'envole sa dernière pensée : l'*Africain*, *Martincho*, Pedro Romero, *Costillares*, *Pepe Illo*, tous séducteurs de *manolas* et remueurs de foules, idoles populaires, demi-dieux véritables ! Satisfaction d'artiste, vanité de les avoir admirés et compris, d'avoir connu leurs peines et leurs joies, — regrets aussi de ces années faciles, si vite évanouies. Impressions se résumant dans un seul cri d'orgueil, tel jadis le Corrège : « *Yo tambien fui torero ! — Moi aussi, j'ai été torero !* »

FIN



## NOTES

---

I. — **Sebastian Gutierrez et autres toreros.** — Les toreros effectivement nommés dans « Semidioses » ont tous existé. Quelques-uns, à cause de leur rôle et de leur notoriété personnelle, ont fait l'objet de notes spéciales. Les autres ont appartenu aux meilleures « cuadrillas » de l'époque. Voici les noms de ces derniers : Juan Baranco, Diego Molina Chamorro, Juan Conde (celui-ci matador), Melchor Conde, Sebastian Gutierrez, Juan Marchante, Pedro Revillas, Diego Sanchez.

II. — **Les chiens alans.** — La race purement espagnole des chiens alans tend à disparaître. Ces animaux furent longtemps utilisés dans les courses de taureaux, afin de châtier l'adversaire extrêmement couard, dont le combat normal devenait dès lors impossible. Ils étaient lâchés trois par trois contre le taureau ; et lorsque ce dernier, impuissant à se débarrasser de leurs attaques, se trouvait immobilisé, un comparse survenait, qui en terminait de façon quelconque, à l'aide du poignard ou de l'épée.

Il est à remarquer que des écrivains d'une incontestable autorité ont francisé en quelque sorte l'appellation de ces chiens, en les dénommant « alains ».

III. — **Manuel Bellon (l'Africain).** — Il avait plus de trente ans lorsqu'il parut, vers 1750, dans les plazas andalouses. Tout de suite, il en imposa par son audace et sa connaissance du combat, et devint un rival redoutable du Sévillan Juan Esteller. Les Palomo et Francisco Romero s'étaient déjà illustrés dans le cirque ; Bellon, à leur exemple, se servit de l'épée pour tuer le taureau, dédaignant la « muleta », alors d'invention récente, et la remplaçant par la cape, enroulée autour de l'avant-bras. Favorisé par sa force prodigieuse, il ne connut pas d'égal en tant que torero à cheval et se distingua surtout dans les exercices habituellement pratiqués dans les élevages, allant jusqu'à terrasser les jeunes taureaux en se cramponnant à leur queue. Né à Séville, il y revenait après

une longue absence, obligé qu'il fut de se réfugier en Afrique, à la suite d'une querelle d'amour où il mit à mal son adversaire. De là son surnom. Grâce à certaines protections, il ne fut pas autrement inquiété : les alguazils se tinrent coi et les officiers de justice feignirent ne rien savoir. Sa physionomie est restée légendaire, précisément par le manque de détails sur son existence. Le document le plus véridique le concernant est une lettre du Marquis de la Motilla. Il y est dit textuellement : « Bellon est un merveilleux cavalier, d'une force et d'une adresse peu communes, et capable d'exécuter avec les taureaux d'incroyables tours de force ». On sait qu'il était de physique agréable, brun, de maintien grave, admirablement pris de corps. Sa vie mouvementée lui fit une auréole, et ses aventures romanesques sont encore citées de pair avec ses prouesses professionnelles. Il demeure, avec Pepe Illo, le type par excellence du « Tenorio » : redouté, admiré, valeureux et sentimental.

IV. — **Jose Candido.** — Né à Chiclana (province de Cadix) vers 1740. Les innovations qui lui sont dues représentent la caractéristique primordiale de ce qui devint, un peu plus tard, l'École Sévillane proprement dite. Le style de cette école, basé sur la légèreté dans les mouvements, l'apport aussi de l'élément « enjolivement » (adorno) dans le combat, s'affirma d'abord par des exercices plutôt acrobatiques. José Candido utilisa avec bonheur les dons physiques qui lui étaient particuliers. Il sut tuer le taureau en se servant d'un simple poignard avec lequel il frappait au passage la nuque de l'adversaire, tandis qu'il évitait le coup de tête à l'aide de son chapeau aux larges ailes. Mais sa grande renommée lui vint du saut dit « de testuz », grâce auquel il franchissait le taureau dans le sens de sa longueur, en appuyant le bout du pied entre les cornes. Depuis, on a sauté le taureau de biais, par-dessus le berceau des cornes (al trascuerno), ou bien en prenant appui sur un long bâton, et même de tête à queue, sans aucun accessoire ; quelquefois aussi en faisant sur soi-même un tour complet en l'air. Les « toreadores » provençaux et landais y excellèrent notamment. Il ne semble point, cependant,

qu'aucun autre torero ait jamais tenté d'imiter Candido. Ce dernier fut contemporain du célèbre Martincho dont la témérité demeura légendaire. Il n'y eut pas, que nous sachions, de rivalité entre ces espadas. C'est que la science étrange de Martincho, torero hors catégorie et figure exceptionnelle, ne pouvait admettre de comparaisons. José Candido fut mortellement blessé par un taureau, le 23 juin 1771, dans la plaza de Puerto de Santa Maria. Les circonstances de sa fin tragique sont rapportées au chapitre XII de ce livre. Son fils, Geronimo José, prit place lui aussi parmi les premiers de son temps et profita de l'exemple de son père et des progrès que firent accomplir à l'art taumachique des maîtres tels que Pedro Romero et Costillares.

V. — **Francisco Goya y Lucientes (1746-1828)** — Il n'existe pas, sur Francisco Goya, d'étude biographique très approfondie. Les premiers écrits de ce genre sont dus à des Français, et les Espagnols, vingt ou trente années après la publication de ces travaux, ne se sont pas fait faute de relever ironiquement les erreurs qu'ils contiennent.

Les livres de M. Laurent Matheron (Goya, Paris, 1858), de M. Charles Yriarte (Goya, sa biographie, les fresques, les toiles, les tapisseries les eaux-fortes et le catalogue de l'œuvre etc., Paris, 1867), celui de M. Paul Lefort surtout (Francisco Goya. Etude biographique et critique, suivi de l'essai d'un catalogue raisonné de son œuvre, etc, etc., Paris, 1877), représentent évidemment, outre une contribution précieuse à l'histoire de la peinture espagnole, un louable souci de mettre en relief la personnalité d'un artiste original entre tous. Il eussent donc mérité, à ce titre, plus de condescendance et d'attention de la part de critiques et d'écrivains espagnols venus très postérieurement et pourvus, par conséquent, d'une documentation mieux assise.

Goya, il faut bien le dire, était fort peu connu à l'époque du livre d'Yriarte. Les collectionneurs et les critiques le considéraient négligemment ; le gros public l'ignorait presque. D'autre part, les œuvres du peintre aragonais étant disséminées un peu partout en Espagne

et d'un accès souvent très difficile, Yriarte ne pouvait prétendre qu'à un essai de catalogue, et ce en dépit de recherches laborieuses autant que méritoires. Son livre, aussi luxueusement présenté qu'on le pouvait à ce moment, est le témoignage de l'effort d'un chercheur érudit.

L'auteur, en retraçant la vie de Goya, a-t-il fait une part trop grande à la légende ? On ne peut encore l'affirmer, et ce ne sont pas les écrivains espagnols, si prompts pourtant à la critique, qui combleront les très nombreuses lacunes que présente l'existence du peintre de Fuendetodos. Avec une fougue qui eût gagnée à être mitigée par un peu plus de tact, M. le Comte de la Viñaza, docteur en philosophie et lettres et personnalité distinguée, souligne dans son ouvrage paru en 1887 (*Goya, su tiempo, su vida, sus obras* ; Madrid.) les erreurs d'Yriarte, les estimant impardonnables. Il a, à ce sujet, de beaux mouvements de colère. Selon lui, Goya a été calomnié par les Français, — Baudelaire, Gautier et Viardot entre autres ! Une connaissance sans doute insuffisante de notre idiome est sa seule excuse. Nous lui répondrons que tout artiste, quel qu'il soit, peut souhaiter, en commentaire à son œuvre, le superbe quatrain de Baudelaire et la page enthousiaste du bon Gautier. Mieux que tout outre, l'auteur d'« Emaux et Camées » pouvait regarder en face le graveur des « Caprichos ». Les deux grands romantiques étaient faits pour se comprendre.

M. de la Viñaza se refuse à admettre l'intrusion de la Légende dans l'Histoire. Sans tenir compte du labeur méritoire de Ch. Yriarte et de la bonne foi de ses affirmations, il suffoque d'indignation en lisant que Goya se serait, dans sa jeunesse, engagé dans une « cuadrilla » de toreros. Goya torero ! quel scandale ! on n'a pas idée d'une semblable extravagance ! L'austère écrivain s'en trouve offusqué, froissé — il le déclare presque — dans son amour-propre national. La tauromachie n'est décidément pas son fait.

Au moins, appuie-t-il ses dénégations sur un argument quelconque, si fragile soit-il ? Nullement. Les biogra-

phes se sont trompés ; mais il ne dit pas pourquoi. Son ouvrage, extrêmement remarquable d'ailleurs sous le rapport de la critique d'art, et dont le mérite essentiel est de nous donner un catalogue très complet de l'œuvre de Goya, fait montre d'une indigence absolue quant aux éléments biographiques. Une préoccupation domine l'auteur : écarter systématiquement, dans la vie de Goya, tout épisode caractéristique ou pittoresque, malgré que la logique la plus élémentaire en confirme souvent la véracité.

Il demeure donc bien difficile de suivre le peintre au cours d'une existence que l'on devine mouvementée. Les années de jeunesse, l'influence plus ou moins effective du R. P. Salvador (ainsi nommé par Yriarte, alors que M. de la Viñaza fait simplement mention, à titre accidentel, d'un R. P. Félix Salzedo, Chartreux de Saragosse), le passage du peintre à Rome, sa liaison, dans cette ville, avec Louis David, sont autant de points obscurs qui ajoutent à la singularité du personnage et à la place qu'il occupe dans la Légende. Encouragés par leur admiration légitime, servis par leur propre enthousiasme, les écrivains d'outre-monts, utilisant avec fruit les archives de Madrid et de Saragosse nous donneront quelque jour, dégagée enfin d'une susceptibilité trop mesquine, l'exacte biographie de leur compatriote illustre.

Nous n'avons point prétendu, dans cette note, apporter une contribution quelconque à l'histoire de Francisco Goya. Il nous a seulement plu de souligner certaine tendance révélant, chez les intellectuels espagnols, un état d'esprit significatif et qui procède de ce que nous pourrions appeler la phobie du « flamenquisme ». Or, si l'Espagne « flamenca », celle des toreros, des « majos », des contrebandiers et des « manolas », cherche à se dépouiller du pittoresque qui suscite chez l'étranger un engouement que nous estimons justifié, ce sera tant pis pour elle.

« Goya, écrit Yriarte, est un tempérament ». Le mot est profond et vrai ; l'union, chez ce peintre, est constante entre l'homme et l'œuvre. Il y a, dans cette dernière, trop d'originalité puissante, trop de fougue désor-

donnée pour qu'on ne puisse en dégager le caractère de l'auteur. Mieux qu'un portraitiste de grand talent, mieux qu'un décorateur d'églises, Goya est peintre de genre, peintre de mœurs : « cuadros de costumbres », dit excellemment M. de la Viñaza dans son catalogue. L'artiste a peint avec complaisance l'Espagne de son temps, l'Espagne « flamenca ». Il nous a donné, de façon impérisable, la pleine mesure d'une beauté qui lui paraissait assez grande pour être à jamais perpétuée. Il a représenté, brutalement et sans fards, toute une époque. Le souci de la vérité l'apparente à Velazquez. Le Sévillan faisait transparaître, sur le facies de ses Philippe IV, l'irréremédiable décadence du grand empire. C'est une caducité non moins marquée qui se lit sur le front ridé des Charles IV de Goya. La franchise de l'artiste répugne à toute dissimulation. Ses « Caprices » fustigent de belle manière les vilenies de son temps ; ses « Désastres de la guerre » sont un réquisitoire sans réplique ; — et lorsqu'il grave sur le cuivre sa « Tauromaquia », il la fait telle qu'elle est, c'est-à-dire terrible.

La peinture du spectacle de l'arène a été la dernière expression de son génie. Vieilli, presque aveugle, Goya ne dessine plus que des taureaux. Combien faut-il regretter que les planches où sont retracés les mille épisodes de la course, trop dispersées, jalousement conservées par leurs possesseurs, devenues rarissimes, ne puissent plus être admirées que dans des reproductions médiocres et incomplètes. La « Tauromaquia » de Goya n'a pas d'âge : l'art du combat s'y affirme en se passant de vaines théories. Toutes les attitudes sont là, tous les jeux, toutes les feintes, toutes les hardiesses. A l'exemple des Morot, des Doré, des Benlliure, les artistes y puiseront avec fruit comme à une source abondante et limpide. L'auteur l'a voulue complète et définitive, admirablement mise au point. Ainsi s'offre-t-elle à la méditation profitable des tauromaches pédants qui prétendent assujettir à des règles mathématiques un duel que Goya, interprète fidèle et génial, a vu et traduit tel qu'il doit être : grandiose, lumineux et tragique.

VI. — Les premiers élevages de taureaux de combat. —

Dès le début, ils sont extrêmement nombreux, témoignant ainsi de la grande quantité de courses célébrées dans diverses villes d'Espagne. Les variétés de race sont les mêmes que de nos jours : il y a des élevages navarrais, castillans, andalous. Les éleveurs appartiennent pour la plupart à la noblesse, ou bien ce sont de puissantes confréries religieuses : Chartreux, Dominicains et autres. Tous tirent orgueil de l'excellence de produits qui sont l'objet de leurs soins attentifs, les bénéfices résultant de cette exploitation étant d'ailleurs considérables.

Les ganaderias ont toujours eu des couleurs (devises) et fers rigoureusement personnels. Quelques-unes de ces distinctions (fort peu à la vérité) se sont transmises telles quelles jusqu'à l'époque présente. L'élevage navarrais de don Joaquin Zaldueño, dont il est fait mention dès l'année 1750, en est un exemple. Les imprimés distribués au public lors des courses de grande importance, portent aussi indication du nom des taureaux et de leur âge, — cinq ou six ans en général.

Lors de la course célèbre où Pedro Romero et Pepe Illo se rencontrèrent une première fois, à Cadix (chap. XIV), les taureaux appartenaient aux Pères Dominicains de Jerez. Les divers élevages cités dans ce livre figurent tous, d'ailleurs, parmi les plus renommés de ce temps.

VII. — **La réglementation des courses de taureaux.** — En 1769, époque où commence ce livre, le spectacle tauro-machique se déroule selon une disposition générale qui ne doit plus subir de modifications sensibles. Les trois actes du combat : la pique, les banderilles, l'épée, conservent un ordre immuable. Il faut noter, cependant, l'importance prise par le rôle du cavalier, au détriment, semble-t-il, des combattants à pied chargés de la pose des dards enrubannés appelés banderilles, et même du chef ou espada qui doit mettre à mort l'adversaire. Le picador affirme volontiers cette prépondérance. Premier nommé sur les affiches, il demeure dans la piste, à cheval et lance en main, pendant toute la durée de la course.

Quant à la technique proprement dite de la lutte, elle s'inspire moins de règles imaginées par les toreros, que

d'une logique instinctive. Les diverses « Ordenanzas » émanant soit de l'autorité royale elle-même, soit de Maestranzas jalouses et prétentieuses, visent surtout des questions d'étiquette (couleurs des costumes ; fourniture de ces derniers aux toreros dans certaines plazas ; octroi, en faveur des « cavaliers en place », de la permission de combattre dans des villes déterminées, etc.), ou bien des mandements de police, d'une minutie souvent ridicule, portés à la connaissance du public, par voie de ban, la veille ou le matin de la course, ou encore dans la piste même, avant la sortie du taureau. En septembre 1789, lors des « Fêtes Royales », les Alcaldes de la Real Casa y Corte de S. M. rappelèrent gravement qu'il était interdit de jeter quoi que ce soit dans l'arène, « et notamment des chats, chiens, fruits et immondices ». A titre privé seulement, et en dehors du ban habituel, il est fait quelques allusions au mode de combattre : « Les picadores doivent utiliser la pique qui leur sera expressément remise par la Maestranza ». (Ordonnances de la R. M. de Séville, 1732). « Il ne devra pas y avoir plus de trois picadores dans l'arène, ni moins de deux » (id. id. avec approbation du Vicaire Général de l'Archevêché de Séville, en date du 10 mai de la même année). Indiquons enfin la stipulation pittoresque, commune à la plupart des Maestranzas, et selon laquelle toute prouesse digne de mémoire, exécutée par un torero, devait faire l'objet d'une relation en vers. Le soin en était laissé à l'archiviste de la confrérie.

Les conseils officieux ne manquaient cependant pas aux toreros. Dès 1726, D. Nicolas Rodrigo Novelli publiait sa curieuse « Cartilla de torear, tanto a pie como a caballo », travail que complétait plus tard (1750) D. Eugenio Garcia Baragaña, de Madrid, auteur de judiciaires « Reglas para torear ». Ces écrits furent les avant-coureurs du remarquable *Traité de Tauromachie* que devait dicter, vers 1790, le célèbre espada Pepe Illo.

De tels préceptes, nous le répétons, n'avaient pas force de loi, et l'on peut dire que, plus d'un siècle durant, les faits et gestes des toreros ne furent soumis à aucun contrôle officiel. En 1847 seulement, D. Melchor Ordo-

ñez, gouverneur de Malaga, rendit exécutoire un règlement draconien dont il était l'auteur. Les moindres infractions de la part des toreros (ceux à cheval surtout), des servants d'arène et de l'organisateur du spectacle, s'y trouvaient punies d'amende ou de prison. Nommé gouverneur de Madrid, Ordoñez, en 1851, amplifia et mit au point son premier essai de règlement sous une forme qui devint définitive et servit de base, dans ses grandes lignes, aux dispositions légales mises en vigueur dans les principales villes d'Espagne.

VIII. — **Martin Barcaiztegui (Martincho).** — Considéré sans conteste, comme le torero le plus remarquable qui ait jamais existé. Il naquit à Oyarzun (Guipuzcoa) vers 1745 et vint de bonne heure en Navarre, à Tudela, au service de Don Ambrosio de Mendialdria, propriétaire et éleveur. Tout jeune, il se trouva au milieu des taureaux. On suppose que c'est avec José Leguregui, de Pampelune, qu'il fit ses débuts en public. Ce Leguregui, en compagnie d'un autre torero navarrais dont il était l'élève, Pascual Zараcondegui, s'était déjà fait applaudir dans les cirques espagnols, dans le midi de la France et en Italie. A propos des hommes qui accompagnaient habituellement Martincho (Juan Apiñani, par exemple, qui le seconda heureusement), on a parlé de cuadrilla : le terme est impropre, par comparaison surtout avec l'organisation des cuadrillas modernes. Il y eut, certes, dès le commencement, le souci de la hiérarchie dans le combat et le respect de l'ancienneté professionnelle ; mais la plupart des toreros, en tant qu'engagements surtout, s'appliquèrent longtemps à garder leur indépendance.

Les prouesses de Martincho n'ont été égalées par personne. Son fameux saut, juché sur une table et que nous décrivons dans ce livre, fut aussi exécuté par lui avec des fers aux pieds. A Saragosse, il poussa l'audace jusqu'à mettre à mort un taureau, toujours les fers aux pieds et assis sur une chaise, armé d'une épée courte, son grand chapeau dans la main gauche. Avec la cape, il affina les jeux alors pratiqués et en imagina de nouveaux. La feinte dite « à la navarraise », lui est attribuée. Sans doute, se risqua-t-il le premier à tromper

l'attaque de la brute en marquant un écart de pied ferme, soit qu'il s'aidât des banderilles pour cela, soit qu'il eût les mains libres. C'est ce qu'on appelait à l'époque un « regate ». La prodigieuse hardiesse de Martincho s'appuyait incontestablement sur une connaissance approfondie de la technique du combat, car il faut observer qu'il n'est fait allusion nulle part à une blessure professionnelle ou à un accident quelconque dont il aurait été victime. Il mourut à Deva (Guipuzcoa), le 13 février 1800, enlevé par une courte maladie. En ce temps, les surnoms élogieux n'étaient pas de mise : il mérita pourtant, de son vivant, celui d'« inimitable ».

Les actes téméraires de Martincho sont attestés d'irréfutable manière par Francisco Goya qui leur consacra plusieurs planches de sa « Tauromaquia ». Il est hors de doute que Goya fréquenta Martincho. José Sanchez de Neira, dans son « Diccionario Tauromaco », source précieuse de renseignements à laquelle il faut sans cesse recourir, et qui restera, n'en déplaise à certains, comme un monument du genre, écrit textuellement, en parlant de Goya et de Martincho : « Ils vécurent et voyagèrent ensemble, et ensemble aussi combattirent plus d'une fois les taureaux ». A en croire la nomenclature des œuvres de Goya, dressée par le Comte de la Viñaza, le magnifique portrait, dû au maître aragonais et appelé communément « un picador » et aussi « el torero », ne serait autre que celui de Martincho. Il y est représenté en arrogante posture, un grand sombrero blanc incliné sur l'oreille. Un autre artiste de talent, le regretté Marcelino de Unceta, a peint le « Saut de Martincho ». Ce tableautin, vrai petit chef-d'œuvre de lumière et de verve, est la propriété de Mme veuve Pascual Millan.

IX. — **Martin Zapater.** — Il exerça sur Francisco Goya une influence des plus profitables. Appartenant à une famille aragonaise de haute distinction, Martin Zapater entretint avec l'illustre peintre une correspondance précieusement conservée par les intéressés. L'une de ces lettres, particulièrement typique, est signée : Francisco de los Toros, par allusion, sans doute, observe M. Charles Yriarte (op. cit.), à la singulière équipée du peintre,

quittant Madrid pour se dérober aux recherches de l'Inquisition, et s'engageant dans une « cuadrilla » de to-reres.

X. — Jean Vincent Antoine Ganganelli, pape sous le nom de Clément XIV (1705-1774). — Franciscain dès l'âge de 18 ans, sous le nom de fra Lorenzo, élevé au cardinalat par Clément XIII, Ganganelli était le seul moine du célèbre Conclave de 1769. Son laborieux pontificat de cinq années se résume dans le véritable duel engagé avec don José Moñino, ambassadeur d'Espagne à Rome, au sujet de la suppression de la Compagnie de Jésus. Cette mesure devint effective par le bref « Dominus ac Redemptor noster » signé le 21 juillet 1773 et rendu public le 16 août suivant. Il en est résulté, autour de la physionomie de Clément XIV, une mystérieuse légende que ses biographes les plus fervents, il faut bien le reconnaître se sont appliqués à entretenir. Sous des formes souvent très fantaisistes, la satire ne ménagea point l'infortuné Ganganelli qui joignait cependant à une piété exemplaire, de hautes qualités de diplomate. Le marquis de Langle, dans son « Voyage en Espagne » probablement imaginaire, ne résiste pas à la tentation de le plaisanter : « Il ne donnait jamais sa pantoufle à baiser, écrit-il, sans hausser les épaules ». Béranger ne l'oublie pas non plus et accorde facilement créance, dans sa chanson des « hommes noirs », aux bruits fâcheux qui accompagnèrent la mort du pontife :

*Un pape nous abolit,  
Il mourut dans les coliques.  
Un pape nous rétablit ;  
Nous en ferons des reliques.*

Enfin, l'humour germanique souligne d'irrévérencieuse et amusante manière, la prédilection du pape pour l'équitation et son penchant pour les huîtres :

« Vous avez sans doute entendu parler du pape Ganganelli, plus connu sous le nom de Clément XIV, et vous savez combien il aimait les huîtres. Un vendredi qu'il allait en grande pompe dire la messe à l'église de Saint-Pierre, il aperçut les huîtres de ma mère, — elles étaient

remarquablement belles et extrêmement fraîches, m'a-t-elle dit souvent, — et ne put faire autrement que de s'arrêter pour en goûter ; il fit faire halte aux cinq cents personnes qui le suivaient, et envoya dire à l'église qu'il ne pourrait pas célébrer la messe ce matin-là. Il descendit de cheval — car les papes vont à cheval dans les grandes occasions, — entra dans la boutique de ma mère, et avala toutes les huîtres qui s'y trouvaient ; mais comme il y en avait encore à la cave, il appela sa suite qui épuisa complètement la provision : le pape et ses gens restèrent jusqu'au soir, et avant de partir, ils l'accablèrent d'indulgences non seulement pour ses fautes passées et présentes, mais encore pour tous ses péchés à venir.

Maintenant, messieurs, vous me permettrez de ne pas vous expliquer plus clairement ce que j'ai de commun avec cette histoire d'huîtres : je pense que vous m'avez suffisamment compris pour être fixé sur ma naissance ». (Aventures du Baron de Münchhausen ; traduction de Théophile Gautier fils).

XI. — **Les Romero.** — Une véritable dynastie de tores célèbres. Francisco Romero, premier du nom, naquit vers 1700 et imagina de se servir, pour faciliter l'estocade, du lambeau d'étoffe écarlate, enroulé autour d'un bâtonnet que l'on dénomma « muleta ». Le combat tauro-machique s'en trouva heureusement transformé. Son fils, Juan Romero, se distingua également comme totero et vécut, croit-on, jusqu'à 102 ans. Il s'appliqua au maintien, dans le cirque, d'une certaine discipline entre les combattants, ces derniers se groupant dès lors selon les préférences et le savoir, tout en restant indépendants, dans la plupart des cas, vis-à-vis des engagements qu'ils contractaient. C'était l'embryon de ce qui devint plus tard la « cuadrilla » régulière.

Juan Romero eut quatre fils : Pedro, José, Gaspar et Antonio. Tous furent toreros.

Pedro Romero (1754-1839) se révéla tout de suite un prodige. A 17 ans, sous les ordres de son père, il posait des banderilles et aspirait au premier rang. Il s'y maintint avec une telle autorité que sa physionomie de tore-

ro reste notable entre toutes. Mieux qu'on ne l'avait encore fait, il utilisa la muleta. Opportunément maniée, elle devint pour l'homme un précieux adjuvant.

Les estocades de l'époque étaient qualifiées, selon le cas, de hautes ou basses. La préoccupation de Pedro Romero et des toreros de son temps fut surtout de ne pas bouger les pieds en portant le coup d'épée. Cette quiétude était, à bon escient, considérée comme très méritoire. Pedro Romero ne se fit pas faute de la célébrer en des phrases prétentieuses, d'une paternité discutable et qui représentent le premier canon tauromachique.

D'un caractère jaloux et difficile, il suscita maints obstacles d'ordre professionnel à son frère José, d'ailleurs excellent torero. Celui-ci, pour parvenir au grade de matador, dut rechercher le parrainage de José Delgado (Pepe Illo). En des occasions assez espacées, Pedro Romero et Pepe Illo se rencontrèrent dans l'arène. Le premier n'eut pas de peine à triompher d'un rival étourdi et vantard, soucieux avant tout de plaire au gros public. Costillares fut un compétiteur autrement redoutable. Lorsque Pedro fit son apparition dans les plazas, l'inventeur de l'estocade « a volapié » faisait déjà florès. Il est avéré qu'il y eut rivalité entre les deux espadas, sans que les détails de ces rencontres nous aient été rapportés. Elles étaient rares, sans doute, les courses se donnant alors à d'assez grands intervalles et les moyens de communication étant des plus précaires, d'une cité à l'autre.

Pedro Romero mourut à Ronda, le 10 février 1839. Dès l'âge de 45 ans, il s'était retiré de l'arène. Fernand VII, lors de la création de l'École de Tauromachie de Séville, en 1830, l'avait choisi comme directeur-professeur de cet établissement.

Gaspar et Antonio Romero étaient des médiocrités. Antonio mourut à Grenade, tué par un taureau, le 5 mai 1802. On assure que Gaspar, la même année, fut victime d'un accident semblable survenu à Salamanque. Le fait est démenti par plusieurs écrivains.

Les Romero naquirent à Ronda, dans la province de Malaga. Cette petite ville est donc légitimement consi-

dérée comme le berceau de la tauromachie et le nom d'école de Ronda, par opposition à la manière sevillane, allégre et remuée, s'inspire des qualités dont Pedro Romero agrémenta son style. Elles se sont transmises, comme un rite, à la longue lignée des toreros et se résument en trois mots : le sang-froid, la gravité, le souci de l'immobilité des jambes dans l'exécution des diverses feintes.

XII. — **La Cathédrale de Séville.** — Dans la superbe préface de sa traduction de Bernal Diaz del Castillo, José Maria de Heredia rappelle que Navagiero qualifiait les gradins entourant la Cathédrale, de « plus beau réduit de Séville ». Ce lieu pittoresque fit longtemps pendant aux fameux « mentideros » d'autres grandes villes espagnoles. Depuis 1905, date du troisième centenaire de la publication du « Quichotte », la Real Academia Sevillana de Buenas Letras a pris la pieuse initiative d'apposer des inscriptions commémorant, sur les lieux mêmes, certaines allusions typiques faites par Cervantes dans ses ouvrages. Au-dessus des gradins de la Cathédrale, à droite de la porte moresque dite « du pardon », on lit actuellement ce qui suit :

*El príncipe de los Ingenios Españoles*

*Miguel de Cervantes Saavedra*

*menciona estas gradas, lugar un tiempo de contratacion,  
en la novela ejemplar*

*« Rinconete y Cortadillo »*

*MCMXVI*

(Le prince des Génies Espagnols, Miguel de Cervantes Saavedra, mentionne ces gradins, autrefois lieu d'embauchage, dans la nouvelle exemplaire « Rinconete et Cortadillo »).

XIII. — **Joaquin Rodriguez (Costillares).** — On ignore à quelle date précise le célèbre torero Costillares mit pour la première fois en pratique son innovation capitale de l'estocade « à volapié ». Né vers 1740, à Séville, Joaquin Rodriguez, élève de prédilection du vétérana Palomo, reçut des mains de Bellon l'Africain, à l'âge de vingt ans, l'épée de matador. Prééminente figure entre les premiers toreros, compétiteur de Pedro Romero dans l'art

de discerner les conditions des taureaux et de leur offrir un combat adéquat, il doit surtout sa renommée à son invention du « volapié ».

Le but essentiel de l'estocade « à volapié », était, en principe, de toujours permettre au matador de venir à bout de son adversaire, si défavorables que fussent les circonstances. On ne doit pas perdre de vue que l'estocade « en recevant » était alors exclusivement employée. L'espada, pour la pratiquer, provoquait de très près l'élan du taureau et s'appliquait à le frapper en conservant l'immobilité complète des jambes. Contre un adversaire sourd à tout appel pour cause de méfiance ou de fatigue, il fallait user de la « demi lune », sorte de fer tranchant en forme de croissant, avec lequel un torero subalterne, s'approchant en traître, coupait les jarrets au taureau, acte qui répugnait à bon droit à la grande majorité des spectateurs.

Le « volapié », tel que le conçut Costillares, trouve précisément son emploi vis-à-vis des taureaux qui dédaignent toute provocation. La bête étant parfaitement d'aplomb, les pieds en carré, le matador, placé très près, se porte vers elle le plus en droite ligne possible, et, l'obligeant avec le leurre (muleta ou tout autre objet), à baisser la tête, donne en même temps l'estocade. Il y a, dans cette action, surprise du taureau qui, brusquement aveuglé par le leurre, ne se met normalement en mouvement que lorsqu'il sent le fer de l'épée. A la faveur de cette surprise, l'espada esquive le coup de corne en « sortant » par le côté, le plus légèrement qu'il peut.

Dans la pensée de Costillares, le « volapié » est toujours un palliatif, un moyen, pour le torero, d'éviter l'intervention de la « demi-lune ». C'est donc, à proprement parler, une estocade « de recours », le mode de tuer « en recevant » étant seul considéré comme rationnel.

La signification exacte du mot « volapié » — qui figure tel quel dans le *Traité de Pepe Illo* — reste obscure. Nombreux sont les écrits de l'époque qui mentionnent l'expression « vuelapiés ». C'est le terme dont se sert Francisco Montes en 1842, dans sa « *Tauromaquia* »

Costillares mourut à Madrid le 27 janvier 1800. Son mérite n'était sans doute point surfait, puisque il trouve sa confirmation dans la bouche des plus illustres toreros de son temps. Pepe Illo, dans son *Traité de tauromachie*, le qualifie en effet de « très fameux torero ».

XIV. — **Portrait de Clément XIV par Goya.** — On sait fort peu de chose sur les circonstances dans lesquelles Goya aurait été amené à faire le portrait du Pape. L'existence de cette toile est d'ailleurs mise en doute. Exécutée en quelques heures au dire d'Yriarte — qui écrit étourdiment Benoît XIV pour Clément XIV — elle serait reléguée dans les combles du Vatican.

XV. — **Le Marquis d'Esquilache.** — Déjà ministre à Naples, il suivit Charles III en Espagne en cette qualité et fut chargé d'administrer l'armée et les finances. Il se fit rapidement impopulaire à cause de son avarice sordide et des agissements de sa femme que l'on accusait de trafiquer les emplois. En mars 1766, il imagina de modifier le costume espagnol et défendit le port du long manteau et du chapeau à larges bords : le peuple ne tint aucun compte de ses prescriptions. Des alguazils munis de gros ciseaux, furent alors chargés de raccourcir les capes et de rogner les « sombreros », ce que voyant, les Madrilènes s'émeutèrent. La révolte prit des proportions suffisamment graves pour nécessiter l'exil du ministre en Italie. Ce que l'on sait moins, c'est que le mouvement populaire, combiné dans ses moindres détails, prit naissance Plaza del Angel, en plein centre de Madrid, précisément dans un café tenu par un italien ennemi d'Esquilache et fréquenté presque exclusivement par des toreros et des amateurs de courses.

XVI. — **Pablo Antonio Josef Olavide, Comte de Pilos.** — Les manuels d'histoire à l'usage des écoles espagnoles, se montrent extrêmement discrets vis-à-vis de l'existence mouvementée de cet homme d'Etat. Ses démêlés avec le Saint-Office et le procès qui en fut la conséquence, sont expressément passés sous silence. On s'applique à représenter Olavide comme une figure de tout deuxième plan et à ôter de l'importance à son rôle. A la

vérité, c'était un homme intelligent et instruit, fortement lettré, habile à se faire valoir. Epris des choses de théâtre, il projeta de réformer l'art dramatique et composa même une méthode de déclamation. Il avait 51 ans au moment de son procès et n'accomplit pas dans son entier la peine qui lui fut infligée. Vraisemblablement protégé par Charles III, il put s'évader du couvent où il était enfermé. A partir de ce moment, ses pérégrinations sont peu connues. Il est probable qu'il se rendit tout d'abord à Paris qu'il avait jadis habité en qualité de secrétaire d'ambassade auprès du Comte d'Aranda. Son passage à Venise est également signalé par plusieurs auteurs. Il écrivit à cette époque « el Evangelio en triunfo », qui porte en sous-titre « le philosophe converti » et fut l'objet d'une traduction française. (Lyon 1805, 4 vol. in-8 ; 1821, 3 vol. in-8 ; 1835, 4 vol. in-12). Cet ouvrage lui valut sa grâce. De retour en Espagne, il publia les « Poemas Cristianos », sorte d'apologie religieuse d'une grande sincérité d'inspiration. L'historien Llorente affirme l'avoir rencontré à l'Escorial en 1798. Il mourut quelque temps après, à Baza, à l'âge de 75 ans. Ses derniers jours s'écoulèrent dans une retraite absolue.

XVII. — **Le Tribunal de l'Inquisition sous le règne de Charles III.** — Charles III manifesta le désir constant de limiter les pouvoirs du Saint-Office, en les soumettant à son examen préalable. Cet état d'esprit fut l'occasion de discussions que le tempérament combatif et intransigeant de certains Inquisiteurs Généraux, rendit souvent très aiguës. Les heurts furent fréquents entre l'autorité royale et le Conseil de la Suprême, ainsi nommait-on habituellement la haute assemblée ecclésiastique gouvernant les subdivisions provinciales. Don Manuel Quintano Bonifaz, archevêque de Pharsale, qui dirigeait l'Inquisition en 1758, se signala par la tendance agressive de ses décisions. Se mêlant de publier des breffs du pape, il forma, d'accord avec le Vatican, le Nonce à Madrid et le Conseil de la Suprême, une sorte de coalition occulte qui motiva l'ordonnance royale du 18 janvier 1762. Charles III y spécifiait formellement qu'aucune

sentence du Saint-Office ne pouvait devenir effective sans l'approbation de Sa Majesté. Les arrêts expurgatoires ou de prohibition devaient être présentés au roi avant toute publication, ceci surtout pour éviter les condamnations arbitraires frappant les ouvrages d'auteurs catholiques, à l'insu des intéressés et sans qu'ils aient pu se faire entendre. Ce n'était qu'un rappel des dispositions, fréquemment enfreintes, d'une bulle de Benoît XIV, du 6 juillet 1753.

Les Inquisiteurs, déçus, s'en prirent alors aux infractions susceptibles d'affecter, plus ou moins directement, le principe du sacrement de mariage, la polygamie restant d'ailleurs un fait exceptionnel à l'époque. L'opposition de Charles III s'affirma plus nettement encore. « Dans une question aussi délicate, écrivait-il aux juges ecclésiastiques, vous devez vous borner à châtier, s'il y a lieu, l'apostasie et l'hérésie. Un quelconque de mes sujets ne doit jamais subir la honte d'une arrestation, s'il n'est auparavant convaincu d'avoir commis ces crimes ». Le Saint-Office riposta en fournissant des arguments purement dogmatiques. Les estimant irréfutables, elle persista à donner suite aux dénonciations vraies ou fausses qui lui étaient apportées sur ces questions.

Quintano Bonifaz fit plus. Se prévalant d'appréciations puériles, il prétendit incriminer de grands personnages. Dans la seule année 1768, des enquêtes furent ordonnées, entre autres, contre les archevêques de Burgos et de Saragosse, soupçonnés de paroles tendancieuses ; le Comte de Campomanes, poursuivi comme philosophe ; le marquis de Roda, ministre d'Etat, accusé de jansénisme. Ce dernier, par un curieux retour des choses, devait être appelé à se prononcer quelques années plus tard sur le sort d'Olavide, d'accord avec le successeur de Bonifaz, don Felipe Beltran.

Dans les poursuites visant Olavide, il ne paraît pas qu'on se soit écarté de la méthode juridique normalement suivie par l'Inquisition et dont elle tirait orgueil. Cette procédure se développait dans un ordre rigoureux, selon la progression suivante :

- I. — Dénonciation.
- II. — Enquête.
- III. — Censure provisoire par les qualificateurs.
- IV. — Arrestation et emprisonnement.
- V. — Audiences dites « de monitions » ou d'avis, au nombre de trois et coïncidant avec les trois premiers jours d'emprisonnement.
- VI. — Exposé des charges.
- VII. — Torture.
- VIII. — Réquisitoire.
- IX. — Défense.
- X. — Exposé des preuves.
- XI. — Publication des preuves.
- XII. — Censure définitive par les qualificateurs.
- XIII. — Sentence.
- XIV. — Lecture et exécution du jugement.

Il n'y eut que deux « autos de fé singuliers et privés », sous le règne de Charles III. Le premier fut celui d'Olavide ; l'autre, de retentissement moindre, eut pour héros Don Francisco de Léon y Luna, prêtre et chevalier de l'ordre militaire de Saint-Jacques. En 1780, à Séville, malgré des remontrances royales nettement formulées, une femme convaincue de sorcellerie fut brûlée sur la place publique.

XVIII.—**Felipe de Samaniego.**—Son aventure assez ridicule à propos du procès d'Olavide, est d'une exactitude absolue. Samaniego, érudit d'ailleurs et très versé dans l'étude des langues étrangères qu'il interprétait officiellement avec le titre de secrétaire général, fut grandement impressionné par la sévérité qui frappait le surintendant. La candeur de ses aveux désarma la susceptibilité du Saint-Office. Il avoua avoir lu Voltaire, Mirabeau, Rousseau, Hobbes, Spinoza, Montesquieu, Bayle, d'Alembert, Diderot, etc. On lui promit un prompt pardon accordé « ad cautelam », c'est-à-dire comme suspect seulement d'hérésie, sous la condition expresse qu'il nommerait les personnes avec lesquelles il avait eu des entretiens philosophiques. Cette sorte de délation lui fut arrachée sans difficulté. Il cita donc notamment les généraux Ricardos et Massones de Lima ; les comtes d'Aranda, de Flori-

dablanca, de Montalvo, de Campomanes, d'Orreilly, de Lasey. Des instructions « por forma » furent ouvertes contre ces derniers.

Il n'a pas été fourni de liste exacte des soixante invités forcés à l'« auto de fé » d'Olavide. C'est à titre gratuit que nous avons fait figurer parmi ces derniers quelques-uns des personnages ci-dessus mentionnés, en y adjoignant Goya et le Père Salvador. Nous supposons Felipe de Samaniego apparenté avec Félix Maria de Samaniego, fabuliste réputé, qui fut lui-même poursuivi par l'Inquisition de Logroño.

**XIX. — Josef Delgado Galvez (Pepe Illo) (1754-1801).**

— Sévillan, il fut de très bonne heure l'élève de Costillares qui avait reconnu chez lui des dons exceptionnels. Téméraire et intrigant, fort infatué de sa personne, il essaya toutes choses avec des bonheurs divers, allant jusqu'à dicter, illettré qu'il était, un traité de tauromachie : il s'en acquitta à merveille. Si l'on admet que les règles d'un jeu si divers puissent être précisées, celles exposées par Delgado sont un modèle incontestable. Il est simple et concis dans ses définitions, comble d'éloges ses collègues, s'abstient de parler de lui-même. Cinquante années plus tard, dans la même intention, Francisco Montes ne fit qu'un pastiche, préluant ainsi aux galimatias qui devaient suivre.

Habile à seconder le caprice des foules, Illo s'ingéniait principalement à plaire. Le souci des braves fut la règle constante de son existence. Il lui sacrifiait toute prudence, en oubliait souvent les préceptes élémentaires de son art. Sa popularité augmentant sans mesure, il devint inconsciemment une force, s'appuyant à la fois sur la faveur des courtisans et sur les applaudissements du peuple. Il ne doutait de rien, d'ailleurs, fréquentait les grands, les prélats, discutait tauromachie avec le peintre Goya. Ses frasques amoureuses firent grand scandale. Il compromit de hautes dames et laissa des marquis en fâcheuse posture. Les ministres, arbitres d'Etat, jalouèrent cet homme qui prétendait tenir l'Espagne au bout de ses acroche-cœurs. Ils en référèrent au roi qui n'en pouvait mais ; — et le Illo de continuer de

plus belle ! Il passait sans transition, du boudoir parfumé à la plaza de toros — et comme les toreros d'alors ne s'embarrassaient pas de franfreluches, la même cape qui dissimulait son visage, lorsqu'il accourait à un rendez-vous clandestin, lui servait à leurrer le taureau, quelques heures plus tard. Entre temps, Maria Salado, sa femme légitime, se morfondait à Cadix. Il lui apportait des cadeaux, lui contait ses triomphes, glissait pourtant sur ses bonnes fortunes.

Son erreur capitale fut de vouloir se mesurer avec Pedro Romero. Le rencontrant à Cadix, il s'imagina le déconcerter par ses extravagances : l'autre le retourna comme un gant, trop malin pour ne pas profiter de la candeur de ce grand diable de torero préoccupé surtout de recueillir les billets parfumés lancés par les « manolas ». Constatation étrange et significative : la gloire de Pepe Illo, factice en apparence, surpasse, avec le temps, la science de Romero. Celle-ci s'efface insensiblement ; celle-là persiste. Pedro Romero, rigide, renfogné et savant, est connu des collectionneurs. Pepe Illo, artiste tout court, donna son nom à la tauromachie. Il incarna, sans le savoir, un type impérissable, et les figures d'aujourd'hui bénéficient encore du surplus de son prestige. Cet homme extraordinaire avait quarante-sept ans lorsqu'il mourut, le 11 mai 1801, dans la plaza de Madrid, tué par le taureau « Barbudo », de l'élevage castillan de Peñaranda de Bracamonte.

XX. — **Mariano Ceballos.** — De race indienne, il fut contemporain de Costillares. Son nom se retrouve sur certains « carteles » devenus rarissimes. Il y était annoncé comme devant exécuter des exercices fort périlleux et relevant plutôt de l'acrobatie pure. Il se faisait fort, étant à cheval, de porter correctement l'estocade au taureau ou bien, monté lui-même sur un autre taureau, il posait adroitement des javelines. Ainsi est-il représenté par Goya, dans une de ses admirables lithographies.

XXI. — **Décret de Charles III contre les courses de taureaux.** — Considérées dans leur ensemble, les mesures prises à différentes époques à l'encontre des jeux

tauromachiques, offrent deux particularités essentielles. Lors de la période « chevaleresque », l'Église attaque et les rois laissent faire. Le spectacle se démocratisant ensuite pour devenir la « course de taureaux » proprement dite, c'est l'inverse qui se produit : les ecclésiastiques éleveurs sont directement intéressés à son maintien, tandis que l'on enregistre, sous des apparences radicales, la prohibition platonique émanant de Charles III. A aucun moment, d'ailleurs, les mesures proposées, quelles qu'elles soient, n'empêchent l'évolution normale du spectacle national espagnol.

Isabelle la Catholique manifesta, à l'égard de ce dernier, une répugnance assez marquée. Elle se montra pourtant tolérante, estimant qu'il était imprudent de priver la noblesse d'un exercice où elle excellait ; le peuple, d'un divertissement qu'il prenait un extrême plaisir à contempler et vis-à-vis duquel l'autorité ecclésiastique semblait favorablement disposée. En 1492, en effet, à l'occasion de la prise de Grenade, on « courut » des taureaux à Rome, en présence du Pape Alexandre VI, peu qualifié, certes, pour prétendre s'en effaroucher.

Charles V, on le sait, tint à honneur de tuer un taureau, en champ clos et lance au poing, au cours des fêtes données en 1527, à Valladolid, pour célébrer la naissance de l'infant Philippe. Déjà, à diverses reprises, le clergé avait fait entendre des protestations timides envers des jeux où il pouvait y avoir mort d'homme. Philippe II, en 1566, se trouva en présence d'une délibération prise par les Cortès Royales, à l'instigation d'un prêtre nommé Sosa, obscur porte-parole en l'occurrence.

« En principe, énonçait-elle, point ne se doivent courir les taureaux ». Le roi mit son veto à cette décision. Les motifs qu'il invoquait méritent d'être textuellement cités : « Et quant à l'action de courir les taureaux, c'est là une très générale et antique coutume de nos Royaumes ; pour l'abolir, il faut y regarder de près. Ainsi, pour l'instant, il n'y a pas motif à novation ». Cet argument se trouve confirmé, la même année, par une délibération du Concile de Tolède qui n'émet, sous forme de vœu, qu'une seule objection : celle que le spectacle

ne soit point donné les dimanches et jours de fêtes reconnues par l'Eglise.

On s'explique donc mal, en l'état des choses, l'hostilité radicale manifestée par le pape Pie V dès son avènement. Sa bulle impitoyable du 20 novembre 1567 semble vraiment préparée par avance pour satisfaire une vieille rancune. Elle édicte d'un seul coup, contre les combats de taureaux, les dispositions les plus sévères. Ceux qui y prennent part sont frappés d'excommunication majeure ; il en est de même des organisateurs du spectacle, des princes chrétiens qui l'autorisent, des ecclésiastiques qui y assistent. La sépulture religieuse est refusée aux combattant mortellement blessés.

Le caractère excessif de ces mesures étonne autant que l'indifférence méprisante qui les accueillit à un moment où l'Espagne se targuait d'une politique intolérante, tandis que le Saint-Office recevait une redoutable consécration et que s'édifiait l'Escorial. A ce qu'il semble et en dépit de son respect pour la papauté, Philippe II ne se souciait guère de la voir s'ingérer dans la réglementation des mœurs espagnoles. Le peuple fut probablement laissé dans l'ignorance à peu près complète des pénalités encourues, et la noblesse passa outre. On courut les taureaux, tout comme devant, sans négliger les occasions de réfuter la bulle de prohibition et d'en faire ressortir l'inopportunité. Insensiblement, la Cour de Rome s'amenda ; plus tard, Grégoire XIII et Clément VIII entrèrent en composition. L'interdiction fut officiellement levée et le spectacle toléré, la restriction concernant les jours de fêtes étant seule maintenue et observée.

L'aversion de Philippe V pour les combats de taureaux détermina les nobles à désertir le cirque. La plèbe les remplaça ; l'époque chevaleresque prenait fin. Vers 1700, le mot « *toreador* » est communément employé pour désigner le combattant professionnel. La « fête », écrit Sanchez de Neira, « perd en caractère ce qu'elle gagne en art » : elle était seulement décorative ; elle s'assujettit désormais à des règles fixes. Ferdinand VI, prévoyant peut être son essor, met à profit l'habilité mon-

trée par les premiers toreros, pour réconcilier définitivement le spectacle avec l'Eglise. « Du fait même de leur adresse, fait-il observer, la possibilité d'un accident mortel s'éloigne ». Les dernières préventions évanouies, Rome reconnaît les courses de taureaux.

Nous avons indiqué, dans ce livre, que la décision prise par Charles III resta lettre morte ou peu s'en faut. Une seule citation le prouve surabondamment : en 1787— moins de deux ans après la promulgation du décret d'interdiction. — la municipalité de Séville demanda et obtint l'autorisation de célébrer cent courses de taureaux. Un certain Sévillan, don Manuel de Burgos, fit des propositions pour se charger de leur organisation et cette question fut mise à l'étude. Ces courses devaient être données au profit d'œuvres de bienfaisance ou d'utilité publique.

« ... en 1787, se instruyó un expediente a instancia de D. Manuel de Burgos, vecino de Sevilla, quien hizo proposiciones para ejecutar las cien corridas que la ciudad habia pedido licencia para celebrarlas y cuyo producto se destinaba a obras públicas ». Pascual Millán : « Cárceles de Oro » (page 58).

XXII. — « Fêtes Royales » de 1789. — Les réjouissances données à l'occasion de l'avènement du roi Charles IV et de la prestation de serment du Prince des Asturies, durèrent dix jours pleins, du 21 au 30 septembre 1789, inclus. Les courses de taureaux en furent la base essentielle. Indépendamment des affiches séparées annonçant chaque spectacle, des programmes comprenant huit pages de texte donnaient le détail (provenance, devise, nom, âge) des cent trente-deux taureaux spécialement choisis, à l'exclusion de tout élevage d'Andalousie.

Nous avons mentionné dans ce livre les sages mesures prises à ce sujet par le corregidor Armona, et grâce auxquelles tout se passa dans un ordre parfait. En dépit de l'affluence — soixante mille étrangers pour le moins. — il n'y eut motif à aucune poursuite judiciaire. Deux critiques furent cependant formulées : le prix des places, estimé excessif, tint à l'écart une grande partie du pu-

blic payant. Le montant des recettes, destiné à des œuvres de bienfaisance, s'en ressentit fâcheusement. D'autre part, les manifestations, même approbatives, des spectateurs, étaient réprimées de façon quelque peu draconienne. Il était interdit, par exemple, de jeter son chapeau dans l'arène et d'applaudir trop bruyamment. On peut supposer que de semblables défenses furent maintes fois fois enfreintes.

En ce qui concerne le résultat des courses, on sait surtout que les taureaux donnèrent peu de jeu dans l'ensemble et que Pedro Romero, mal servi par la chance, se montra nettement inférieur à Costillares. Ce fut l'occasion, sous forme d'épigrammes bien tournées de polémiques courtoises entre les partisans respectifs des deux espadas. Quant à ceux qui en tenaient pour Pepe Illo, les « pepillistas », comme on disait alors, ils exaltèrent à plaisir, de la même manière, leur torero de prédilection. Ces « quintillas » (strophes de cinq vers), pittoresques et imagées, dans lesquelles Moratin le père et le distingué chapelain du couvent des Repenties, don Francisco Gregorio de Salas, rivalisèrent de verve et d'ironie, figurent entre les plus anciennes relations du genre que l'on connaisse.

Deux seuls accidents marquèrent les fêtes. Le 28 septembre, au matin, Pepe Illo fut sérieusement atteint par le neuvième taureau. L'après-midi du même jour, l'arme d'un picador, projetée sur les gradins, blessa mortellement un employé des services municipaux.

---







BATALLA

Amidiose

Roman

7 FR.

NET

Editions  
du  
Petit Group  
—  
Marseille







ENCUADERNACIONES  
NICOLAS  
L. NICOLAS, 25-AVILA

2/732.

